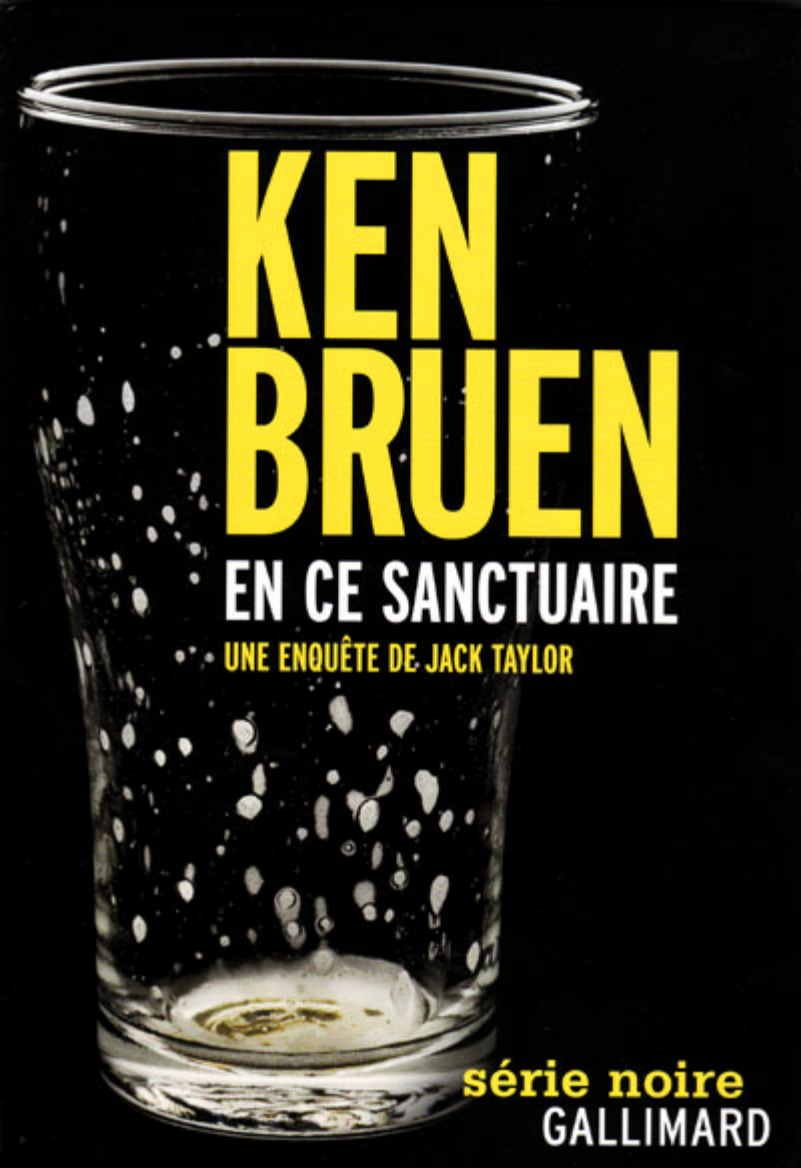


A tall, clear glass is shown against a black background. The glass is covered in numerous white droplets of condensation, suggesting it is cold. The droplets are of various sizes and are distributed across the entire surface of the glass. The glass itself is empty, with only a small amount of liquid visible at the bottom.

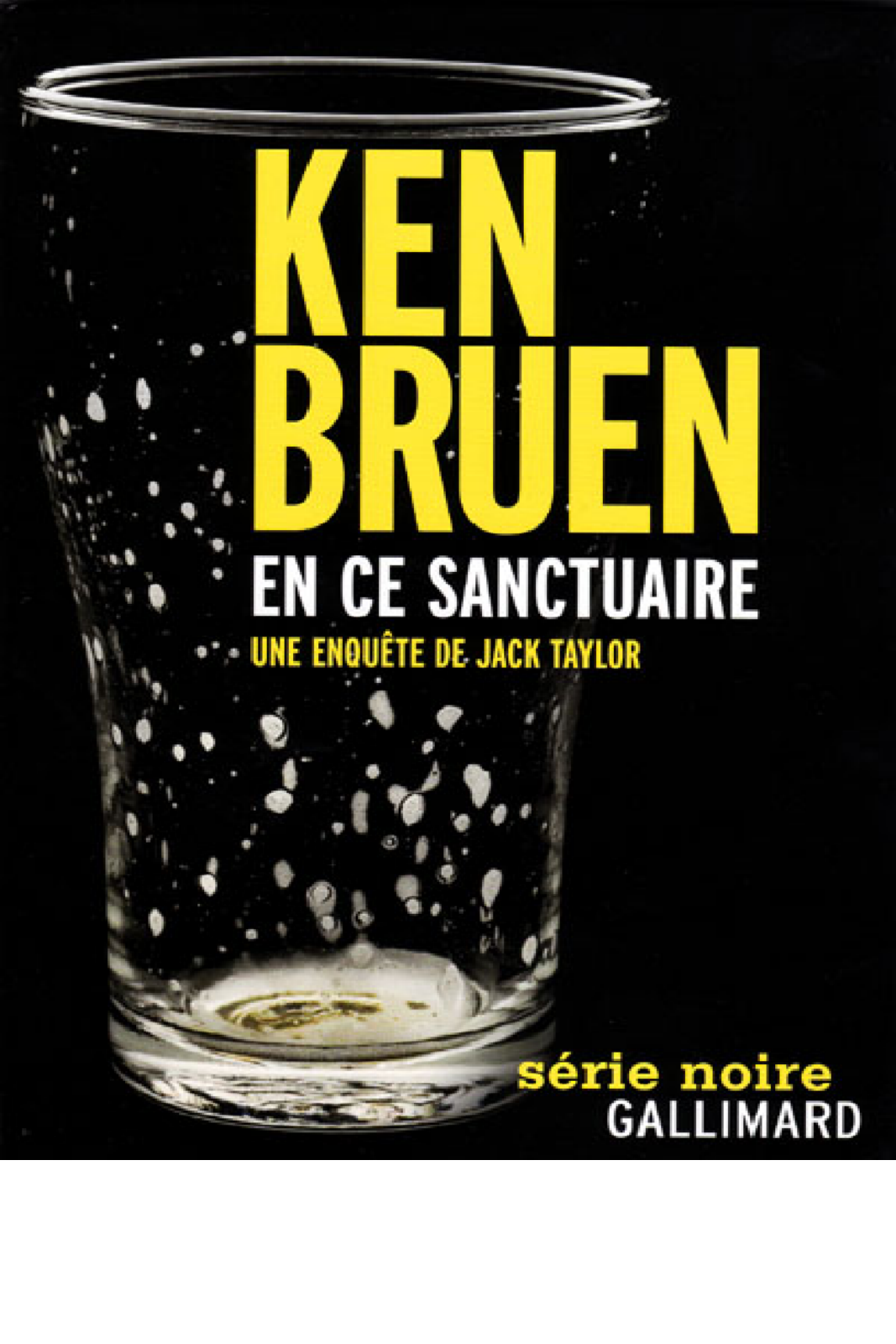
KEN BRUEN

EN CE SANCTUAIRE

UNE ENQUÊTE DE JACK TAYLOR

série noire
GALLIMARD



A close-up photograph of a glass filled with beer, showing a thick head of white foam and numerous small bubbles rising to the surface. The glass is set against a dark, solid background.

KEN BRUEN

EN CE SANCTUAIRE

UNE ENQUÊTE DE JACK TAYLOR

série noire
GALLIMARD

KEN BRUEN

En ce sanctuaire

Une enquête de Jack Taylor

*TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)
PAR PIERRE BONDIL*

GALLIMARD



Cet ouvrage a bénéficié d'une aide à la traduction de l'Ireland Literature Exchange, Dublin, Irlande. [www. irelandliterature. com](http://www.irelandliterature.com) [info@irelandliterature. com](mailto:info@irelandliterature.com)

Titre original :

SANCTUARY

© *Ken Bruen, 2008.*

© *Editions Gallimard, 2010, pour la traduction française.*

*À Lou Boxer,
docteur en médecine,
À l'esprit de David Goodis,
Frank Callinan, qui m'a redonné confiance dans les hommes de loi,
et
À Jay et Lisa Bolick, authentiques renégats,
avec toute mon admiration.*

« En ce qui me concerne, je crois que nul sur cette terre ne devrait être aussi heureux que l'est une religieuse. »

Sœur Laurentia McLachlan, bénédictine

PREMIÈRE PARTIE

« Pour l'instant du moins. Et à l'heure délicate où ce qui devait arriver arriverait, elle en savourerait chaque minute, laisserait les événements se dérouler aussi lentement qu'il lui plairait. »

Cathi Unsworth, *The Singer*

1

Bénédiction

Cher Monsieur Taylor,

Veillez me pardonner le formalisme de cette entrée en matière. Nous en viendrons bientôt à un ton moins formel. Voici ma liste de courses... Je sais que vous aimez les listes :

Deux policiers

Une nonne

Un juge

Et, hélas, un enfant.

Le dernier est tragique mais inévitable et assurément non négociable.

Mais ça, vous connaissez déjà... je veux dire, la mort d'un enfant.

La liste est entamée : pour preuve le *garda* Flynn, décédé il y a deux jours.

Vous seul êtes à même de saisir tout à fait le sens de ma mission.

Vous en serez le témoin.

Cordialement vôtre, en toute bénédiction.

Benedictus

2

Pont des Soupirs

Je me tenais sur le pont face à l'Arc espagnol, à Galway, et la pluie tombait à verse, me transperçait jusqu'à la moelle. Malgré ma veste toutes saisons, l'article 8234 qui m'avait été délivré dans le cadre de mes anciennes fonctions de policier, et un bonnet de laine abaissé sur le front, j'étais trempé. Et je réfléchissais.

Oh, Seigneur Dieu, si seulement je pouvais arrêter de réfléchir.

J'aurais dû être en Amérique... ou mieux encore, au Mexique, allongé sur la plage, à rêver d'une bière glacée et, qui sait, d'une señorita peut-être ? J'avais assez d'argent pour ça, aucun doute là-dessus. Ouais, je venais de vendre mon appartement. Assis sur ma valise, j'attendais le taxi pour aller à l'aéroport quand mon téléphone avait sonné.

Et je me maudissais encore d'avoir décroché.

Ridge, Ni Iomaire en irlandais, une policière avec qui j'entretenais depuis des années une relation d'hostilité et d'alliance précaire, avait subi un dépistage du cancer du sein. Elle avait peur, un sentiment auquel il n'était pas dans ses habitudes de céder, et j'avais peur aussi, pour elle. Dieu prenait un malin plaisir à s'arranger pour que la seule femme que je parvenais à garder dans ma vie soit gay.

J'avais porté l'appareil à mon oreille et elle avait prononcé un seul mot.

— Maligne.

En existe-t-il de plus lourd de sens, de plus sinistre dans toute notre langue ?

Je me souvenais de l'anecdote sur James Joyce et Nora Barnacle qui, le voyant tourner les pages du dictionnaire avec

frénésie, lui avait demandé : « Il n'y a pas assez de mots dedans pour toi ? » Il avait répondu : « Si, mais ils ne conviennent pas. »

Quel mot convient pour une condamnation à mort ?

J'étais donc resté.

Et chaque jour, je le regrettais.

Regretter est, sinon ce que je fais de mieux, du moins de plus fréquent.

Ils avaient procédé à l'ablation du sein droit, et depuis deux mois elle était en convalescence.

Comment une femme peut-elle se remettre de pareille opération ?

Elle avait quitté l'hôpital et récupérait chez elle, si par ce terme on entend rester assise dans un fauteuil à écouter cette musique à faire pleurer qu'on vous vend accompagnée d'une lame de rasoir gratuite, et à boire.

Ouais, Ridge. Elle buvait. Elle m'avait cassé les couilles pendant des années avec mon ivrognerie et, maintenant, elle sombrait dans les abysses.

J'essayais de passer presque tous les jours pour voir comment elle allait et, au début, ç'avait été une bouteille de sherry posée sur le manteau de la cheminée. Ensuite, elle était arrivée sur la table basse, toujours plus près de sa main, et à présent c'était de la vodka.

Les toutes premières fois, je n'avais pas fait de remarque, d'autant qu'elle me fusillait du regard, me mettant au défi.

Je n'avais rien dit.

Finalement, par un lundi froid et humide, alors qu'il n'était pas encore midi, je l'avais trouvée là, en peignoir, la bouteille presque vide posée sur l'accoudoir.

— Faut y aller doucement avec cette saleté, avais-je osé. Ça prend en traître.

— C'est la meilleure. Le dernier des vrais ivrognes qui me conseille *d'y aller doucement* ?

Elle s'était levée, s'était approchée du meuble de rangement d'où elle avait sorti un paquet de cigarettes, puis elle s'était retournée et, dans un geste de provocation pure, en avait allumé une et soufflé la fumée dans ma direction.

Elle clopait ? Un autre de ces bâtons avec lesquels elle me tannait le cuir depuis si longtemps.

Je portais encore des patches et n'avais pas fumé depuis un bon moment. Son attitude corporelle signifiait qu'elle était prête pour la bagarre.

La patience n'a jamais été l'un de mes points forts.

— Vous voulez que j'aille vous dégoter de la coke ? lui avais-je proposé. Comme ça, vous maîtriserez tous mes anciens vices.

Ses yeux n'étaient plus que deux fentes qui fulminaient.

— Je pense que j'ai un sacré retard sur vous, Jack. Parce que, bon, y a combien de gens qui sont au cimetière à cause de vous ?

Ça m'avait fait l'effet d'un coup de couteau dans le ventre. C'était la vérité.

En voyant ma réaction, elle avait essayé de se rattraper et bredouillé :

— Désolée, c'était déplacé de ma part. Je ne pensais pas...

Est-ce que j'allais laisser courir ? Mon cul, oui.

— Oh que si, vous le pensiez, avais-je répliqué avec méchanceté, et si vous continuez, vous n'allez pas tarder à les y rejoindre.

M'étais-je permis le geste puéril de claquer la porte derrière moi ?

Y a intérêt.

J'avais boité jusqu'au bas de la rue, prêt à tuer le premier emmerdeur venu, avais ajusté le son de ma prothèse auditive avant de le couper. J'en avais entendu assez pour la journée.

Prothèse auditive, claudication, vous vous demandez si j'étais en forme ?

À votre avis, merde ?

La claudication résultait d'une volée de coups administrée à l'aide d'une hurley[1] et j'avais commencé à perdre l'ouïe d'un côté. Le spécialiste m'avait demandé : « Ça vous est arrivé de recevoir un coup sur le crâne ? » J'avais l'embarras du choix.

J'étais donc sur le pont.

J'observais mes cygnes adorés, tellement gracieux. C'était poésie pure que de les voir glisser sur l'eau. J'apercevais tout juste l'océan Atlantique et, un souhait plus loin à peine, se trouvait ma terre promise, l'Amérique.

L'Arc espagnol, bien sûr. Toujours intact, la porte donnant sur Long Walk et l'accès ouvert sur l'Atlantique. À l'origine, il servait à protéger l'ancien village de pêcheurs du Claddagh et,

littéralement, comme le veut l'expression, « l'âge n'avait en rien altéré sa beauté ». La Vierge siège toujours au sommet de l'arche, telle une illusion d'espoir abandonnée[2].

Je réfléchissais à la lettre que j'avais reçue.

Elle était arrivée environ une semaine plus tôt et contenait la liste des personnes que son auteur s'appropriait à tuer : des policiers, une nonne, un juge et, le plus terrifiant, un enfant. Toute une série de questions se bousculaient dans ma tête. Comment ce cinglé s'était-il procuré mon adresse ? Il faudrait que je me renseigne et cela m'inquiétait, pas seulement à cause de la lettre perturbante mais aussi parce que ce psychopathe savait où j'habitais. Devais-je faire changer les serrures ? Dire que ces pensées me rongeaient était bien en deçà de la vérité.

Je téléphonai à un gars nommé Sean qui travaillait à la poste. Je lui avais rendu service dans le temps et il m'avait dit : « Si un jour vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas à m'appeler. »

Il se montra amical, comme toujours, et me devança :

— Jack, je peux vous aider ?

— J'ai récemment changé d'adresse et j'ai reçu une lettre de quelqu'un que je ne connais pas. Comment cela est-il possible ?

Il rit.

— Rien de plus facile, mon ami. Nous vivons dans un monde où l'information est accessible à tous. Et pas que votre adresse... Si vous vous tenez au courant, vous verrez qu'aujourd'hui on peut obtenir les coordonnées bancaires de quelqu'un, le solde de son compte en banque, tout ce qu'on veut.

Bon Dieu, il y avait de quoi prendre peur et je le lui dis.

Il émit un bruit qui recouvrait toutes les implications contenues dans : « Je suis bien placé pour le savoir. »

— Venez travailler dans les services postaux : beaucoup de gens à qui la même chose est arrivée pensent que nous sommes responsables. Mais Jack, relativisons un peu, pour que vous soyez moins inquiet.

J'étais impatient de savoir comment il allait s'y prendre.

— Regardons les choses en face, poursuivit-il, vous êtes quelqu'un dont on a beaucoup parlé... Toute cette affaire sur les gens du voyage, les blanchisseries des Magdalènes, le prêtre, presque tout le monde vous connaît. Quelle difficulté pourrait-il y avoir à vous suivre jusqu'à votre domicile ? Vous n'êtes pas

franchement invisible.

C'était ça, relativiser un peu ?

— Merci, Sean. Sincèrement.

— Heureux de pouvoir vous aider. Faites comme pour la publicité dans votre boîte aux lettres... poubelle.

D'accord.

J'avais juré de ne plus enquêter sur rien mais, cette fois-ci, c'était personnel, en tout cas le dément qui m'avait écrit le laissait entendre. J'avais plusieurs possibilités...

Je pouvais me contenter de l'ignorer, ou alors...

Ce *ou alors* est la malédiction qui m'a poursuivi toute ma vie.

Ce matin-là, je m'étais renseigné sur le premier policier mentionné et, aucun doute, un *garda* nommé Flynn avait été tué un peu plus d'une semaine avant par un chauffard qui avait pris la fuite. L'auteur de la lettre pouvait fort bien utiliser ce décès pour m'attirer dans un jeu pervers, mais mon instinct me soufflait que ce n'était pas le cas. En dépit des tentatives de Sean pour me rassurer, le fait que ce Benedictus sache où je vivais s'apparentait à des nuées menaçantes.

J'avais toujours le regard fixé sur la surface de l'eau et un type qui passait s'écria :

— Bon Dieu, saute ou libère le passage, merde.

J'en conclus qu'il n'œuvrait pas avec les Samaritains[3].

3

Bénis cette humble demeure

J'avais décidé de faire quelque chose, pour la lettre, et ce que j'avais imaginé me remplissait d'effroi.

Mon meilleur ami, à l'époque lointaine où j'étais jeune policier, avait été Clancy. Je m'étais fait virer tandis qu'il avait gravi tous les échelons jusqu'à devenir surintendant. Nous avions un passé commun. Au fil des ans, mon implication dans diverses affaires lui avait valu le mauvais rôle et il était déterminé à me le faire payer. L'ancienne amitié qu'il avait eue pour moi s'était muée en une hostilité exacerbée. Il m'exécrait avec une énergie féroce, me considérait comme un ivrogne, un raté... vous voyez le tableau. J'avais par ailleurs résolu plusieurs affaires qu'il avait abandonnées, ce qui ne faisait qu'aggraver les choses.

Je louais désormais un petit appartement dans Dominic Street. C'était temporaire, me disais-je. Quand Ridge serait remise sur pied, je prendrais le chemin de l'Amérique. Le logement était minuscule, juste un séjour et une chambre, et il me coûtait une fortune, comme tout le reste dans notre ville à l'opulence récente. Quelqu'un y avait fait cuire beaucoup de curry par le passé et l'odeur imprégnait encore les lieux. J'avais un lit une place, dix livres, ouais, dix, un canapé, une bouilloire et ce qui pouvait passer pour une douche derrière une cloison en carton, dans un renforcement.

Oh, avant que j'oublie, j'avais aussi un poste de télévision portable, noir et blanc, dont l'image ne cessait de trembloter, comme ma fichue existence.

Le lendemain matin, je reniflais. Je suppose que si on reste plusieurs heures sur un pont sous une pluie battante, on a peu de chances de présenter l'image d'une santé éclatante.

J'enfilai mon unique costume, une chemise plus grise que blanche, une cravate ornée d'un motif de Galway et une paire de grosses chaussures Timberland dont j'avais fait l'acquisition en prévision de mon voyage outre-Atlantique. Je suis sûr qu'elles m'auraient été d'une grande utilité au Mexique. Je bus un café, noir car j'avais oublié d'acheter du lait. Il était aussi amer que moi. J'inspirai à fond et sortis.

Au moins, la pluie s'était arrêtée et une pâle imitation du soleil tentait de percer.

C'était raté.

Il y avait six appartements dans mon immeuble et je n'avais rencontré qu'un seul de mes voisins, un homosexuel efféminé qui aimait la provocation. Son nom, à ce qu'il prétendait, était Albert. « Mais tu peux m'appeler mon chou si tu veux, mon grand. »

Putain, comment je m'y prends pour toujours tomber sur eux, ou l'inverse ? C'est comme si une enseigne au néon clignotait au-dessus de ma tête : « Cinglés de toutes confessions, venez à moi. »

Ils ne s'en privaient pas.

Il approchait à grands pas de la quarantaine, était émacié au point de paraître anorexique, toujours vêtu de noir. Il rabattait sur le sommet de son crâne le peu de cheveux qu'il lui restait et je n'avais jamais rien vu de pire dans le genre.

Il sortait justement de chez lui et était, bien sûr, vêtu de noir. À la vue de mon costume, noir également, il s'exclama sur un ton d'horreur feinte :

— Oh, mon Dieu ! L'un de nous va devoir changer.

Je tentai de passer devant lui le plus vite possible et répliquai :

— En ce qui me concerne, il est un peu tard pour virer ma cuti.

Un petit temps de réflexion puis, pour rire, il m'appliqua un coup de poing sur le haut du bras.

Je trouvai ça très sympa.

— Oh, fit-il. Grand vilain, va.

Peut-on trouver réponse à ça ? Sérieusement ?

Il poursuivit :

— Jack. Je peux t'appeler Jack, hein ? J'organise une petite *soirée*[4] vendredi et j'adorerais que tu viennes. Rien d'extravagant, tu viens, c'est tout, et t'apportes plein d'alcool et

de drogue. Je plaisante... mais pour la drogue, apportez-en.

Je lui jetai un regard furieux. Son accent était très tendance, quasi américain et foutrement agaçant.

— D'où vous êtes ? lui demandai-je.

Il se tut un instant.

— Ne sommes-nous pas tous citoyens du *monde*[5], mon cœur ? Mais si tu tiens à le savoir et si tu jures de ne jamais le répéter à personne, je viens de Cork.

À Cork, j'étais presque certain qu'on ne faisait pas un usage fréquent du mot *soirée*, mais l'Irlande changeait si vite que je me trompais peut-être.

— Et vous jouiez au hurling ? lui demandai-je.

Les meilleurs joueurs sont originaires de Cork. Ils naissent avec une hurley à la main, là-bas.

La question ne l'amusa guère.

— Pas vraiment.

— Bon, entendons-nous bien. Dans ma chambre pourrie, là, j'ai une hurley, et si vous utilisez encore ces petits mots doux pour vous adresser à moi, je vous inculquerai les notions de base de ce sport.

Il marqua un moment d'hésitation mais se reprit.

— Grande brute, va. Faut que je file. N'oublie pas le Vendredi saint.

— Les fêtes, c'est pas mon truc, lui criai-je.

— Il n'est jamais trop tard pour commencer, me lança-t-il, même pour quelqu'un d'aussi âgé que toi.

Touché.

4

Le sang des innocents

L'assassin regardait le collage qui ornait le mur.

Il présentait les photographies de deux policiers, d'une nonne, d'un juge, d'un petit enfant et, en tête, un grand cliché de Jack Taylor. Au-dessus, en caractères gothiques, figurait l'inscription *Benediction*. Une petite table, en dessous, était surmontée de six bougies. L'une d'elles avait été soufflée.

— Les premiers seront les derniers, déclama l'assassin en s'adressant à la photo de Taylor.

L'assassin ne l'avait pas mentionnée dans la lettre, il voulait que ce soit une surprise.

— Sanctus.

Tuer Taylor. L'assassin prit sur la table un grand couteau et commença à pratiquer une profonde entaille le long de tout son bras droit. La douleur se manifesta avec un temps de retard mais, quand elle vint, un profond *aaah* de délicieuse torture s'échappa de ses lèvres, suivi d'un murmure :

— Le sang des innocents.

5

Merton^[6] Mania

Je n'avais pas téléphoné à l'avance pour obtenir un rendez-vous avec le surintendant Clancy : comme il ne m'aurait pas répondu, j'y allai sans prévenir. Je n'avais pas à marcher longtemps. Le poste de police se trouve en haut de Dominic Street. Un panneau situé juste en face domine la rivière et proclame : « Appelez les Samaritains avant ! »

Et après ?

S'ils ne vous aidaient pas, vous aviez le droit de vous jeter à l'eau ?

Le poste de police semblait relativement paisible et, Dieu merci, le jeune flic, derrière le comptoir de l'accueil, ne me connaissait pas. Je sollicitai un entretien avec le surintendant. Il me demanda pourquoi, et comment je m'appelais. Je lui donnai mon nom puis ajoutai :

— C'est personnel.

Il me fit asseoir avant de décrocher le téléphone.

Son expression changea tandis qu'il écoutait et je sus qu'il en entendait des vertes et des pas mûres sur mon compte.

D'une voix devenue mordante, il m'enjoignit de m'approcher.

— Il est en réunion. Il ne sera pas libre avant deux heures au moins.

Je répondis que j'allais patienter.

Comme je m'attendais à ce genre de connerie, je m'étais muni d'un livre, *Journal d'un laïc* de Thomas Merton.

Des années durant, Merton et une pinte de bière avaient constitué mon menu de base jusqu'à ce que je perde la foi que je plaçais en lui et que les pintes perdent celle qu'elles plaçaient en moi. Un échange honnête, je dirais. J'essayais de renouer contact avec lui. J'ouvris le livre au hasard et tombai sur :

« Je lisais William Saroyan quand j'étais trop las pour les textes exigeants. »

Seigneur, j'étais trop las pour les textes exigeants.

Je m'absorbai dans le portrait de Harlem que dressait Merton, sans presque avoir conscience des trois heures qui passaient.

Presque.

Le poste de police s'animait sérieusement. Une file de ressortissants étrangers venaient chercher leur permis de conduire, leur passeport, de l'aide. Ils avaient l'attitude intimidée des vaincus.

Bienvenue au pays de l'accueil toujours chaleureux.

Traîné par deux robustes flics, un ivrogne entra en criant :

— Le Kerry va remporter le titre !

Alors qu'ils essayaient de le remorquer vers une des cellules, il me repéra et hurla :

— Je te connais, toi. T'es un alcool.

Je ne répondis pas.

L'un des colosses lui expédia une grande baffe et il la ferma.

Les ressortissants étrangers firent comme s'ils n'avaient rien vu ; ils apprenaient les règles du jeu.

À la fin, le jeune policier m'appela.

— Il va vous recevoir maintenant.

Puis il ajouta avec un sourire suffisant :

— Désolé de vous avoir fait attendre.

Je fus introduit dans le bureau du surintendant. Il était encore plus vaste que dans mon souvenir, rehaussé de récompenses, de décorations, de louanges. Clancy était en tenue d'apparat, la bleue avec les épaulettes et le grade. Il avait pris une tonne, ressemblait à un bouddha gras en uniforme, sans en avoir la sérénité. Sur son bureau massif se trouvaient une liasse de dossiers et une photo encadrée de lui avec sa femme, je présume, et un petit garçon. Une chaise était placée devant son bureau. Je tournai mon regard vers elle.

— Pas la peine, me dit-il, tu vas pas rester assez longtemps pour te réchauffer le cul.

— Moi aussi, ça me fait plaisir de vous revoir, monsieur le surintendant.

— Mon petit gars, aboya-t-il, laisse tomber l'insolence ou je te fais éjecter en deux temps trois mouvements. Je croyais que

t'avais foutu le camp en Amérique et qu'on était enfin débarrassés de toi.

Je lui adressai mon plus beau sourire. J'ai des dents magnifiques, elles m'ont coûté un paquet après qu'un type m'a démolì les anciennes à coups de barre de fer.

— Une erreur d'aiguillage.

Il s'adossa à son siège, m'inspecta en détail et s'écria :

— Une prothèse auditive ! Ça a pas l'air d'avoir amélioré tes capacités d'écoute. Qu'est-ce que tu veux ? Et tâche de faire vite.

Je lui parlai de la lettre, la lui montrai.

Il rit, ni avec humour, ni avec sympathie, et me demanda :

— Tu l'as écrite toi-même, Taylor ?

Je comptai jusqu'à dix avant de répondre :

— Flynn a été tué, exactement comme le dit la lettre.

Il me la jeta.

— Un malheureux accident assorti d'un délit de fuite. C'est pour ça que tu me fais perdre mon temps ?

J'essayai de me souvenir de l'époque où nous avons été amis, mais ça remontait trop loin.

— Tu ne vas même pas vérifier ?

Il se leva. En dépit de son poids, il continuait d'en imposer. L'hostilité suintait par tous les pores de sa peau.

— Nous avons des choses sérieuses à régler, pas des bêtises pareilles. Ecoute mon conseil, Taylor. Fous le camp en Amérique ou ailleurs, bordel, t'as pas ta place dans cette ville, dans ma ville.

Je m'apprêtai à sortir.

— Et s'il y a un nouveau mort, il se passera quoi ?

Il secoua la tête.

— Allez, tire-toi. Va boire un verre ou ce que tu voudras, t'es bon qu'à ça.

Parvenu sur le seuil, je lui dis :

— Que Dieu te bénisse.

Il désigna mon livre.

— C'est ces âneries-là qu'ont fait de toi une épave.

6

Pardonnez-nous nos offenses

Le juge Healy était le contraire absolu de ce que l'on appelle un « grand partisan de la pendoison ».

Il penchait si loin dans la direction opposée que c'en était devenu un sujet de plaisanterie. Les avocats de la défense l'adoraient, ceux de l'accusation le détestaient et le méprisaient. Sa motivation était, un, la notoriété, et deux, assurer sa réputation autrement qu'à l'époque où il était avocat de la défense et avait pris un paquet de baffes.

Cela lui avait valu les gros titres dont il rêvait et qui nourrissaient son ego. Au cours des six derniers mois, s'étaient présentés devant lui :

Un violeur sadique. Verdict : deux ans avec sursis.

Un prêtre pédophile. Verdict : suivi psychologique.

Un mari violent. Verdict : six mois de travaux d'intérêt général.

Un conducteur en état d'ivresse qui avait tué une jeune femme. Verdict : cure de désintoxication.

Grosse indignation, bien sûr, mais de courte durée et vite oubliée.

Révoquer un juge, en Irlande, c'est un peu comme essayer d'arrêter la pluie à Galway. Par ailleurs, Healy était un ardent défenseur du pouvoir en place : à l'approche des élections, il n'avait rien à craindre.

Et content de lui avec ça.

Très.

Quand quelqu'un mettait en cause ses méthodes, il répliquait : « Les prisons sont surpeuplées. Tous ces gens, je leur accorde une seconde chance. »

Et ça ne lui avait jamais coûté une minute de sommeil.

Il possédait un appartement luxueux en centre-ville et s'en servait pour recevoir le nombre croissant de femmes qui souhaitaient faire appel à ses *compétences*. La vie était belle et il savait que sa nomination à la Cour suprême n'était qu'une question de temps.

Ce vendredi soir-là, il avait terminé tôt dans le prétoire. C'était lui le juge, il pouvait ajourner les séances quand bon lui semblait. Il imaginait une soirée où s'associaient nourriture de qualité, cognac grand cru, appel du secrétaire particulier du chef du gouvernement et, ensuite, une jeune femme pour lui sucer le jonc.

Il arriva à son appartement avec le sentiment qu'il était le maître du monde et se frotta la panse en prévision de ce que la soirée lui réservait. Il se versa un cognac, fit tourner le liquide dans le verre et émit un *aah* d'intense satisfaction. Quand l'alcool lui eut réchauffé l'estomac, il se rendit dans la chambre pour enfiler une tenue confortable et décontractée.

Il faillit lâcher le verre quand il vit le nœud coulant qui oscillait au milieu de la pièce et entendit une voix qui disait :

— Vous y venez, à être le grand partisan de la pendaïson.

Philosophie zen

Je buvais un café au centre commercial de Eyre Square en écoutant les diverses conversations autour de moi. Le sujet principal était l'eau courante empoisonnée. Près du quart des habitants étaient passés par l'hôpital, victimes de diarrhées et de vomissements, et plusieurs écoles avaient fermé. Le problème avait duré quinze jours avant que les autorités constituées annoncent que l'eau était contaminée et nous donnent pour instruction de ne pas la consommer.

Je pensais, *C'est maintenant qu'ils nous le disent ?*

C'était dû, sans doute, à la présence d'un parasite. Des analyses étaient en cours et, dans l'attente des résultats, nos dirigeants suggéraient de faire systématiquement bouillir l'eau ou de l'acheter en bouteille.

En d'autres termes, ils n'avaient pas la moindre idée de la cause et protégeaient leurs fesses.

Les supermarchés étaient dévalisés et se démenaient comme des malades pour faire venir de l'eau minérale des villes voisines.

Je n'avais aucune idée de la façon dont j'étais passé au travers. Comme j'étais sobre, bien sûr, je n'étais pas déshydraté et n'avais donc pas besoin d'eau en tant que telle.

Une ombre s'abattit sur moi et je levai les yeux pour découvrir Stewart, mon ancien fournisseur de drogue qui avait purgé six ans de prison. J'avais contribué à résoudre le meurtre de sa sœur et il se sentait débiteur. Il était plongé dans l'étude de la philosophie zen et essayait de me convertir.

Ouais, bon.

La prison lui avait inculqué une certaine dureté, mais il la dissimulait sous ces attitudes zen. Ses yeux possédaient un reflet granitique qui proclamait le contraire. Je ne sais pas si nous

étions amis, mais nous avions des choses en commun.

— Monsieur Taylor, me dit-il, puis-je me joindre à vous ?

Je lui montrai la chaise vide où il s'assit d'un seul mouvement fluide. Il portait une veste qui avait coûté très cher, une cravate tricot, une chemise d'une blancheur éblouissante, un pantalon de toile grise, et avait l'apparence prospère. Je n'avais aucune idée de ce qu'il faisait désormais, mais il était clair que ça rapportait gros. Je lui demandai s'il désirait quelque chose et il me répondit par une citation :

— « Riche celui qui se satisfait de son sort. »

Je poussai un soupir.

— Je vais considérer ça comme un « non ».

Il avait un peu plus de trente ans et faisait néanmoins beaucoup plus vieux. La prison vous vieillit de bien des manières qui ne sont pas toujours visibles.

— Comment se fait-il, l'interrogeai-je, que vous ne soyez pas avec quelqu'un ? Marié, même ?

Cela l'amusa, comme presque tout ce que je disais. Il me répondit :

— « L'individu doit apprendre à se connaître avant de pouvoir nouer des relations. »

La vache.

Je fis une nouvelle tentative.

— Vous me faites l'effet d'un gars qui se connaît sacrément bien.

— Vous jugez sur l'apparence, Jack, et, si je puis me permettre, c'est ce qui vous perd. Je cherche à atteindre la réalité profonde.

J'en avais marre de ces conneries.

— On peut espérer que vous vous exprimiez comme quelqu'un de normal ?

Ma réaction l'amusa plus encore et il demanda :

— Comment va votre amie, la *ban garda* ? Ridge.

Je lui annonçai qu'elle buvait et il suggéra :

— Peut-être votre... euh... expérience peut-elle s'avérer utile ?

Mon expression se chargea de répondre à ma place.

Il se pencha vers moi.

— J'ai appris une chose qui peut soit vous apporter du réconfort, soit vous plonger dans une détresse intense, et j'ai longtemps et profondément médité avant de décider de la

partager avec vous.

— Stewart, la seule chose qui puisse vraiment me surprendre à ce jour, ce serait une bonne nouvelle, même si je ne suis pas certain que je saurais la reconnaître comme telle.

Il ne tint aucun compte de mon ton désinvolte.

— Il s'agit vraiment d'une chose qui est susceptible de modifier votre existence et je veux être certain que vous êtes capable de l'affronter.

Il me scruta pour juger si j'étais en état ou non avant de me demander :

— Jack, quand la fillette a fait une chute par la fenêtre, qu'est-ce que vous faisiez ?

C'était la tragédie de ma vie. Je gardais la petite fille de mon meilleur ami, mon attention s'était relâchée et elle était tombée par la fenêtre. De fait, ma vie s'était achevée à cet instant-là, comme celle de ses parents, Jeff et Cathy. Jeff était devenu sans domicile fixe et Cathy avait disparu. C'était peut-être elle qui avait tué par balle mon fils de substitution.

— Jack, je suis désolé de ranimer pareille douleur, mais y a-t-il la moindre chance que vous vous soyez assoupi pendant que vous la surveilliez ?

C'était possible mais je commençais à m'énervier et lui criai :

— Qu'est-ce que ça peut foutre, bordel ? Je n'étais pas attentif et Sere...

J'étais incapable de prononcer son nom et me rabattis sur :

— La petite est tombée par la fenêtre. Qu'est-ce que vous sous-entendez ?

Il attendit un moment avant de déclarer :

— Et si quelqu'un l'avait poussée ?

D'abord, je demeurai abasourdi, puis la rage s'empara de moi. Je faillis me jeter sur lui et m'écriai avec fureur :

— Vous êtes cinglé, putain de merde, ou quoi ? C'était ma faute. Je dois vivre avec chaque jour qui passe et maintenant vous venez me débiter ces conneries.

Il posa la main sur mon bras mais je la repoussai d'un geste brusque.

— Jack, vous êtes mon ami. Pourquoi chercherais-je délibérément à vous faire du mal ?

Seigneur, je sentais les larmes me monter aux yeux.

Je faisais pénitence depuis si longtemps que les larmes ne

s'inscrivaient plus dans mon vécu quotidien.

— Mais de quoi il s'agit ?

Il rejeta longuement l'air contenu dans ses poumons.

— Une de mes anciennes clientes a été en cure de désintox et elle partageait sa chambre avec une femme. Vous savez à quel point sincérité absolue, amende honorable et tout ce karma positif s'intègrent dans le schéma d'ensemble ? Cette femme a avoué qu'elle avait poussé sa fillette par la fenêtre et qu'elle avait laissé quelqu'un d'autre en assumer la responsabilité.

C'était comme si j'avais été percuté de plein fouet par un camion.

— Cathy ? balbutiai-je.

Il hocha la tête.

Je ne pouvais intégrer ça.

— C'est impossible.

D'une voix douce, il risqua :

— Est-ce qu'il ne faisait pas exceptionnellement chaud à ce moment-là ? Une vague de chaleur, si je me souviens bien. Et vous sortiez tout juste d'une enquête éprouvante. Ne serait il pas possible que vous vous soyez assoupi cinq minutes ?

— Dieu du Ciel.

Toutes ces années de pure souffrance, de culpabilité... pour rien ?

— Pourquoi ? Pourquoi aurait-elle fait une chose pareille ? Elle adorait la petite.

Il prit son temps pour répondre.

— La petite était atteinte du syndrome de Down. Sa mère a pensé qu'il serait préférable pour elle de quitter ce monde qui ne ferait que blesser et ridiculiser une enfant de ce genre. Ce n'est pas si rare.

Vacillant, je lui jetai :

— Elle a menacé de me tuer. Elle a laissé son mari se noyer dans le trou des chiottes, et tout ce temps-là c'était elle la coupable. Cette espèce de salope, comment elle a pu faire ça ?

— Le refus des responsabilités est une arme très puissante, Jack, et Cathy avait un passé de droguée avant, non ?

— Putain, je vais la tuer.

Je le pensais. J'étais quasiment aveuglé par des larmes de rage.

Après un instant de silence, il déclara :

— Vous ne pensez pas qu'elle se tue à petit feu chaque jour qui passe ?

Mon corps tout entier se mit à trembler sous l'effet de la colère, de la souffrance, du désarroi, de ce gâchis et de cette perte épouvantable.

Stewart plongeait la main dans sa veste de costume d'où il sortit une enveloppe qu'il fit glisser sur la table.

— Prenez une de ces petites merveilles et vous n'aurez plus mal. Pas plus de deux par jour.

J'avais envie de lui dire, *Vous pouvez vous les mettre, vos pilules de merde*. Mais je suis un alcoolique et, par conséquent, quelqu'un de dépendant, je suis ouvert à tout ce qui peut modifier la perception. Mes dernières années de beuverie avaient eu pour but la quête de l'insensibilité. Je ne cherchais plus la joie, ni le plaisir. Je buvais, comme l'a dit Exley, « juste pour atténuer les lumières ». Le livre de Frederick Exley, *A Fans Notes*, est une lecture quasi essentielle pour tout ivrogne, et même si les mots sont un peu différents dans le livre, c'est bien ce qu'il a voulu dire. Les lumières n'avaient cessé d'être éblouissantes depuis des années et, hélas, loin de m'aveugler elles me permettaient de voir avec une trop grande clarté. Il n'existait pas de pire malédiction.

Je sortis un comprimé. Il était gros, noir, et je levai les sourcils.

— Bonbons noirs, dit-il simplement.

— Et ils sont vraiment bons ? ne pus-je m'empêcher de demander.

Il me fit un sourire pincé, dépourvu d'affection. Il n'avait pas montré d'affection depuis très longtemps ; ce qui s'en approchait le plus, c'était la vieille amitié qu'il témoignait à mon égard. De la musique sortait des haut-parleurs et Snow Patrol arriva avec *Set the Fire to the Third Bar*[7]. Un sacré titre et une sacrée chanson.

— Vous allez reprendre votre travail, je suppose ? s'enquit Stewart.

Les enquêtes.

— Dès que Ridge aura récupéré, je fiche le camp.

Comme tous les anciens détenus, il ne cessait de jeter des regards ici et là, surveillait les sorties, les gens, évaluait les menaces. Je mesurai à quel point il est triste et néanmoins exact de dire qu'on peut quitter la prison mais que la prison, elle, ne

vous quitte jamais.

— Si vous avez besoin d'aide, reprit-il, je suis à votre disposition. Et comme vous le savez, je connais tout le monde, à un titre ou un autre.

Je lui montrai donc la liste. Contrairement à Clancy, il n'en nia pas l'importance et déclara :

— Un juge s'est suicidé hier.

Il me donna des précisions avant de terminer :

— Accrochée à son cou, on a trouvé une pancarte portant cette inscription en lettres capitales : J'AI ENFREINT LA LOI.

Bordel de Dieu.

— C'est la même façon de s'exprimer que dans la lettre, remarquai-je.

Il étudia la liste, puis dit :

— Vous avez la moindre idée de qui ça pourrait être ?

Je fis non de la tête.

— Laissez-moi mener mes recherches.

— Vous exigerez d'être payé ?

Il m'adressa à nouveau son sourire glacial.

— Bien sûr.

Puis, avant que j'aie eu le temps de réagir, il ajouta :

— Laissez-moi vous faire partager mes connaissances zen.
Putain de merde.

— Je préférerais vous payer, disons, en argent liquide.

Il était debout.

— L'argent liquide ne dure pas. Je crois que nous le savons
l'un comme l'autre.

8

Anglo-Irlandais

J'étais tout près de l'entrée de mon immeuble quand une BMW vint se garer avec un crissement de pneus, comme dans les films ou un mauvais roman. La portière s'ouvrit et ce que Mickey Spillane aurait appelé un *malabar* en sortit. C'était l'un des types les plus imposants que j'aie jamais vus, et n'oubliez pas que j'avais suivi la formation de jeune policier en compagnie de gaillards des Midlands : plus costaud, ça ne court pas les rues. Celui-ci l'était.

Il n'avait pas tout à fait les oreilles en chou-fleur mais pas loin. Les cicatrices, autour de ses yeux, attestaient qu'il avait été boxeur. Il se dirigea droit sur moi et déclara :

— Taylor, y a quelqu'un qui veut te parler.

Le costume onéreux qu'il portait ne dissimulait pas sa masse ; il était habitué à ce que son seul physique fasse le travail à sa place. J'étais dans un état d'esprit particulièrement merdique, à la limite de l'effondrement total, et ce con, avec son intonation, n'aurait pu s'y prendre plus mal.

— Ah, oui ? fis-je. Il aurait un nom ?

Il m'adressa un sourire condescendant qui me fit l'apprécier encore moins, si c'était possible, et prit un ton méprisant.

— Tu le sauras en temps utile, mon petit gars. Grimpe dans la bagnole.

Mon petit gars ?

Il me bouffait mon espace vital et son haleine sentait l'anis, une odeur forte et nauséuse.

— Et si je refuse ?

Il adora, comme s'il avait espéré que je choisirais cette option. Il m'enfonça son gros index charnu dans la poitrine.

— Je vais t'y faire monter, moi.

Je lui expédiai mon genou dans les couilles, violemment, et pendant qu'il se pliait en deux je l'attrapai par le revers onéreux de sa veste.

— Tu diras à ton chef qu'il doit prendre rendez-vous et se trouver des larbins compétents.

Je lui flanquai une gifle pas très appuyée avant d'ajouter :

— Et je t'interdis de m'appeler *mon petit gars*.

Je le laissai s'effondrer à terre puis entrai dans l'immeuble. Je me sentais beaucoup mieux. Mon voisin homosexuel attendait en se tordant les mains, l'air terrifié. Je n'étais pas d'humeur à supporter ses minauderies et adoptai un ton mordant :

— Quoi ?

D'une main qui tremblait, il me tendit un papier imprimé.

— Tu as vu ça ?

— C'est quoi, ce coup-là, merde ?

Je le pris et lus :

LES PÉDÉS SONT DES VIRUS AMBULANTS
TIRE-TOI PENDANT QUE TU PEUX ENCORE
CE N'EST PAS UN AVERTISSEMENT
C'EST UNE PROMESSE

O.D.V.D.

Je le lus deux fois.

— Le sigle, ça correspond à quoi ?

Il me dévisagea avec stupéfaction.

— Tu ne sais pas ?

Putain.

— Si je le savais, bordel, vous croyez que je vous poserais la question ?

J'étais à nouveau à la limite de craquer.

Toujours en se tordant les mains, il répondit :

— Organisation de Défense pour une Vie Décente.

Exactement ce dont cette ville a besoin, pensai-je. L'eau est contaminée et voilà des cinglés qui veulent tout contaminer avec leurs idées.

— Des connards qui sont bons pour l'asile, commentai-je. Balancez ça à la poubelle.

Il continuait de trembler.

— Ils tabassent les gays à la sortie des clubs.

Conneries.

— Il y a tout le temps des gens qui se font cogner dessus à la sortie des clubs, ça fait partie du plaisir. Comment vous pouvez savoir que ce sont eux, d'abord ?

Il recula, l'indignation l'emportant sur la peur.

— Parce qu'ils ont un fer rouge et qu'ils vous marquent ces lettres sur la main.

J'en avais ma claque.

— Dans ce cas, restez chez vous ou appelez les flics.

— Les flics, cracha-t-il, ben voyons, ils adoreraient ça, défendre des homosexuels. En Irlande catholique, ils sont probablement membres de l'organisation.

Pendant que je glissais ma clé dans la serrure, j'ajoutai :

— Si vous tombez sur eux, appelez-moi.

J'étais à l'intérieur et je repoussais le battant quand il me lança :

— Et à qui exactement tu prêterais main-forte, à eux ou à moi ?

Je mis la radio pour ne plus l'entendre.

J'étais anéanti. La perspective de savoir que je n'étais pas responsable de la mort de Serena May était trop destructrice pour que je puisse l'assimiler. Après tant d'années de culpabilité et leurs répercussions.

Alors le Christ versa une larme.

Telle est l'épouvantable condition de l'alcoolique : il peut rester sobre dans les circonstances les plus stressantes. Vous entendrez les gens s'étonner qu'il n'ait pas bu à un mariage, ou à un enterrement, quand tout le monde s'attendait à ce qu'il le fasse.

Un ivrogne peut tituber à travers ces champs de mines sans avaler une goutte, puis un incident minime surgit, un lacet de chaussure qui casse ou une brique de lait qui se renverse et, badaboum, le voilà qui se vautre dans la plus monstrueuse des bitures.

Le commun des mortels n'y comprend rien et l'alcoolique lui-même en reste sidéré.

C'était désormais dans cette zone-là que je me trouvais.

J'étais, pour ainsi dire, pratiquement exonéré du terrible fardeau qui m'avait écrasé et poursuivi à chacun de mes instants de veille, et maintenant que j'étais libéré, en un sens, je voulais

boire davantage que durant mes journées de ténèbres. J'avais dû me débattre contre tout cela des heures durant jusqu'à ce que, épuisé, je m'endorme.

Le téléphone m'arracha au sommeil. J'avais le cou raide parce que je m'étais assoupi dans le fauteuil. Je saisis l'appareil en grommelant : « Ils ont intérêt à avoir une bonne raison, bordel. »

— Ouais ? fis-je.

— Monsieur Taylor ?

Oh-oh. Monsieur. Pas une entrée en matière prometteuse.

— C'est pour quoi ? dis-je d'un ton hargneux.

J'entendis un bruit de respiration qu'on retient, puis une voix très cultivée, de celles que nous appelons « anglicisées », me dit :

— Monsieur Taylor, d'abord, laissez-moi vous présenter mes excuses pour la stratégie dépourvue de finesse de mon émissaire. Il a été sévèrement réprimandé...

Il eut un petit gloussement amusé et reprit :

— Mais je crois que cette réprimande a été douce en comparaison de votre... disons, réaction. Le pauvre est encore plié en deux.

J'avais besoin de boire un verre, un grand, tout de suite.

— Ah, j'y suis, vous êtes le connard qui souhaitez me voir. Vous avez jamais envisagé de me le demander poliment ? Et comment vous vous êtes procuré mon adresse ?

Je n'avais pas cessé de m'inquiéter à cause du psychopathe qui m'avait envoyé sa lettre et savait où j'habitais, et maintenant lui aussi le savait : son gorille m'avait attendu à proximité de chez moi.

Je lui reposai la question en y mettant plus de force :

— Comment vous savez où j'habite ?

Il y eut un temps de silence puis il répondit :

— Monsieur Taylor, je connais quantité de gens influents et vous pouvez me croire, ils savent où tout le monde réside, je dis bien tout le monde. Et en vérité, vous n'êtes pas l'homme le plus difficile à trouver dans cette ville.

Un nouveau silence pendant qu'il me laissait assimiler sa réponse.

Il se racla la gorge.

— Je regrette profondément cette tentative maladroite pour vous contacter, mais je vous dédommagerai comme il convient.

Je lui coupai la parole.

— Qui vous êtes, bon Dieu ? En quoi y a-t-il urgence à vouloir me parler ? Bon, d'accord, pour mon adresse, vous avez demandé... mais comment vous avez eu mon numéro de téléphone ?

Il eut un léger soupir comme si je n'étais pas rapide.

— J'ai ordonné à mon émissaire de distribuer quelques euros dans vos lieux de prédilection et ça n'a pas manqué, un homme, un de vos amis je suppose, le lui a vendu pour vingt euros. Allons, allons, Jack. Vous devriez mieux choisir vos amis, ou du moins ceux à qui vous confiez votre numéro.

J'étais très en colère. Connaître mon numéro, c'était aussi facile que ça ? Lui, en tout cas, c'était comme si je le connaissais déjà. Un branleur friqué qui avait une idée exagérée de sa propre importance.

— Permettez-moi de me présenter, continua-t-il.

Ce n'est que beaucoup plus tard que je compris à quel point ces mots étaient similaires aux premiers de la chanson des Stones, *Sympathy for the Devil*[8].

— Je m'appelle Anthony Bradford-Hemple. Un nom qui ne vous est certainement pas étranger ?

J'aimerais pouvoir dire qu'il avait énoncé cette remarque d'un ton suffisant, ou prétentieux, mais non, juste simple, neutre. Le monde entier le connaissait : c'était là une vérité première.

Effectivement, je le connaissais.

Ces propriétaires terriens anglo-irlandais possédaient de vastes étendues près d'Oranmore et étaient réputés pour leurs élevages de chevaux mais, comme pour bon nombre de ces familles, les seuls frais d'entretien de leurs immenses propriétés et les dépenses de chauffage pour leurs vieilles demeures les avaient contraints à se serrer la ceinture. Belle ironie irlandaise : tandis que le commun des mortels s'enrichissait grâce à notre nouvelle prospérité, ces survivants d'un passé opulent se sentaient exposés, pour reprendre le terme qu'ils utilisaient eux-mêmes, aux *privations*.

Cela faisait longtemps que je n'avais pas entendu le moindre mot à leur sujet car ils avaient disparu de la circulation. Et bon, c'est vrai, je ne fréquentais pas les cercles où leur nom était prononcé fréquemment.

Quand vous êtes un ancien policier affublé d'une claudication, d'une prothèse auditive et d'un problème d'alcoolisme, les

activités des gens riches et célèbres ne figurent pas au premier rang de vos priorités. Il y avait peu de chances que je m'abonne au magazine *Hello !* mais étais-je prêt à reconnaître que j'avais entendu parler de lui ?

Mon cul.

— Votre nom me dit peau de balle, mon gars.

Un petit bruit de respiration pendant qu'il encaissait l'insulte, puis :

— Vous savez, monsieur Taylor, on m'avait bien prévenu que vous aviez un langage caustique, mais je souhaiterais néanmoins m'attacher vos services.

Je fis en sorte qu'il perçoive mon soupir, avant de dire :

— Je vous écoute.

Il se racla la gorge et je me demandai s'il portait une lavallière. C'est presque la règle, chez eux.

— Ma fille unique, Jennifer, a eu seize ans il y a quelques semaines et, naturellement, je lui ai offert un poney.

Naturellement.

Un tremblement s'entendit dans sa voix.

— Le poney a été volé et j'ai reçu sa queue par la poste, avec un message me prévenant que si je ne payais pas cinquante mille euros, ce serait au tour de Jennifer.

Seigneur.

Dans mon passé rempli de cruauté je comptais des cygnes, des chiens, et maintenant des poneys. Qui étais-je ? La version alcoolique d'Ace Ventura[9] ?

— La police prétend qu'elle travaille sur l'affaire, poursuivit-il, mais jusqu'à présent, néant. Vous avez la réputation d'obtenir des résultats là où les réseaux officiels échouent. Accepteriez-vous de m'aider ? Je vous en prie, monsieur Taylor, je vous récompenserai généreusement. Mon épouse est décédée il y a quelques années et je n'ai plus que Jennifer.

À cet instant me vint une pensée. Je souhaitais que Ridge reprenne pied dans la réalité et je savais qu'elle adorait les chevaux. Par conséquent je répondis :

— Donnez-moi votre adresse et je vais charger mon associée de prendre contact avec vous.

Il n'était pas enthousiaste mais je l'assurai qu'elle ne ferait que prendre des notes et que je m'occuperais personnellement de l'enquête.

— Vous ne le regretterez pas, monsieur Taylor, conclut-il. Je le regrettais déjà.

9

La plume blanche

Je me préparai à la confrontation avec Ridge, n'ayant aucune certitude quant à la façon dont elle allait recevoir cette proposition de travailler pour mon *agence*. Ouais, je vois bien l'impression que ça donne : le seul et unique employé que j'avais eu était Cody, mon fils de substitution, et, comme disent les Américains, il « s'était mangé une balle à ma place », littéralement, et se trouvait maintenant au même endroit que tous ceux, ou presque, qui avaient été en contact avec moi.

Sous terre.

Mais je ne m'étais pas encore remis de cette révélation : je n'avais aucune responsabilité dans la mort de Serena May. Ces dernières années, ç'avait été le point de convergence de toute mon existence. La culpabilité, les cauchemars... et soudain je me prenais dans la gueule que je n'y étais pour rien.

Je pouvais enfin penser à cette fillette merveilleuse, à son petit nez retroussé, à son visage de chérubin, sans en être anéanti. Seigneur, je l'aimais plus que l'alcool seul aurait pu le permettre, et elle m'aimait aussi. Je la faisais rire, d'un rire si merveilleux et réconfortant qu'on pouvait croire à l'existence des anges. Et pendant que j'agitais ces pensées, la cloche de l'église du Claddagh se mit à sonner. Les gens âgés disent : « Quand on entend une cloche qui sonne, c'est que poussent les ailes d'un ange. » Je vous l'accorde, les personnes âgées croient à tout un tas de conneries délirantes. Mais cela ne m'empêchait pas d'apprécier l'idée, même si, sur les anges, je ne savais foutrement rien. Mes compagnons de voyage étaient les diables et les démons.

Une autre *pishog*, le mot irlandais pour désigner une histoire qui, en plus d'être mensongère, est teintée de superstition, veut

que quand on trouve une plume blanche, il y ait un ange à proximité.

N'importe quoi... hein ?

C'est étrange, non, les paroles de la chanson de Kristofferson surgirent sans prévenir, celles où il est question d'une cloche qui sonne au cœur de la solitude[10].

Je mis la radio pendant que je m'habillais : les infirmières étaient en grève, les cygnes mouraient à cause d'un mystérieux virus et l'eau, l'eau dont il était question sans arrêt... les dentistes précisaient qu'ils utilisaient uniquement de l'eau en bouteille pour que les patients se rincent la bouche, et les prêtres mettaient de l'eau minérale dans les fonts baptismaux. J'ignore si elle était consacrée mais, en tout cas, elle était chère. Les pauvres et les nécessiteux avaient droit à une distribution gratuite d'eau minérale au nom de la charité publique. Le conseil municipal, alors que nous approchions du carême, disait maintenant qu'il faudrait attendre septembre avant que l'eau puisse être déclarée potable. Parce que nous allions le croire, à ce moment-là ?

Dans les pubs, ils juraient que leurs glaçons étaient faits avec de l'eau minérale. Les supermarchés, paniqués, achetaient toute la production d'eau en bouteille. Une petite fille avait demandé : « Si on va se baigner, la mer, on la fera bouillir avant ? »

Plus important que tout, pour les dirigeants de la ville, il y avait la crainte que les touristes gardent leurs distances, et des comtés comme le Donegal tiraient déjà avantage de nos malheurs avec le slogan : VENEZ LÀ OÙ L'EAU EST POTABLE.

J'avais fait bouillir une bonne réserve d'eau du robinet et l'avais stockée dans des bouteilles en plastique.

Un nouveau surintendant responsable de la circulation, qui depuis un mois entier n'arrêtait pas de nous faire la morale sur la calamité que représente la conduite en état d'ivresse et sur la manière dont il ferait s'abattre la colère divine sur quiconque serait pris, venait d'être arrêté par un tout jeune policier. Il était dans un tel état d'ivresse qu'il parvenait à peine à monter dans sa voiture. La colère de Dieu s'était-elle abattue sur lui ? Il s'était vu accorder un parachute doré de presque un quart de million et les quarante mille euros de sa retraite étaient intouchables.

Sacrée colère divine, hein ?

Pour couronner le tout, alors que les élections approchaient, le Premier ministre avait été accusé par son ancien chauffeur

d'avoir emporté de l'argent à Manchester dans des sacs en plastique. Il semblait totalement scandalisé, davantage à cause des sacs plastique que de l'argent.

Je finis ce qu'il me restait de café et m'apprêtais à sortir quand Philip Fogarty et Anna Lardi arrivèrent sur les ondes avec leur obsédante *Lullaby for the Nameless*[11]. Aussi déchirante que le suggère le titre. Je ressentis un coup au cœur et l'ardent besoin d'un grand Jameson. L'alcool venait de se rapprocher d'un cran.

Je portais un sweat-shirt dont l'inscription en partie effacée mais encore lisible proclamait : CIRCONSTANCES SUSPECTES. Parfait, pour un détective privé déguisé.

Avec *Inhumane*[12], Fogarty avait une autre chanson qui tue, mais pour moi elle touchait de trop près le point sensible. Je sortis en toute hâte. Je baissai le niveau sonore de ma prothèse et me dis que, avec mon 501 assez neuf, la claudication se remarquait à peine.

Le temps exceptionnellement clément pour la saison se maintenait et je présentai mon visage au soleil, en sentis la chaleur matinale. Je tournai à droite à la caserne des pompiers et pris la direction de l'université de technologie. Il y avait une école de commerce près du parc voisin et un groupe d'étudiants étaient rassemblés dehors avec des cigarettes. Depuis que l'interdiction était entrée en vigueur, les jeunes étaient plus nombreux que jamais à avoir pris l'habitude de fumer et, en passant, je les entendis bavarder. Aucun d'eux n'était irlandais. Le dixième de la population se composait désormais de ressortissants étrangers et la proportion allait croissant. S'ils étaient heureux de vivre dans notre super pays devenu riche, ils le cachaient bien. Ils me suivirent d'un regard mauvais quand j'arrivai à leur hauteur, mais peut-être était-ce parce que j'avais l'air... bon, c'est vrai... vieux. Quand je bifurquai dans Grattan Road, je vis la plage, l'océan, et les laissai apaiser mon âme comme à chaque fois.

Il y avait un homme assis sur un banc. Il tenait en laisse un colley qui tirait dessus pour aller courir sur la plage. L'homme portait une grosse veste en cuir noir. Il leva les yeux et sourit en dévoilant d'immenses trous entre ses dents.

— Jack Taylor, on m'avait dit que t'étais chez les dingues.

Belle entrée en matière.

J'aurais pu lui répondre que le pays entier était un asile de

fous à ciel ouvert, mais je me rabattis sur :

— Comment va ?

La version irlandaise de : « Je n'ai pas la moindre idée de ton nom. »

Ce qui était le cas.

De sa poitrine oppressée, il fit monter à sa bouche une énorme quantité de glaires qu'il cracha sur le côté avant de répondre :

— Je l'ai dans le cul, profond. J'ai une tumeur aux poumons, d'après eux, et il faut que je suive un traitement.

Il fallait aussi qu'il apprenne à surveiller son langage, mais je gardai cette réflexion pour moi.

— Et tu commences quand ?

Pour ramener le chien vers lui, il tira brutalement sur la laisse qui mordit dans la fourrure de la pauvre bête, puis il me contempla comme si j'étais stupide.

— Je commence quoi ?

J'avais envie de le planter là, soupirai.

— Le traitement.

Il eut un rire très désagréable.

— Sois pas lourd, Taylor, putain. Si tu laisses ces bouchers te foutre la main dessus, c'est comme si t'étais mort.

Avant que j'aie eu le temps d'exprimer une opinion, il tendit le doigt vers la plage.

— Tu vois cette famille, là-bas, près de la flotte ?

Une famille de Noirs, dont la joie et les rires nous parvenaient, portés par la brise de Galway. Ils avaient l'air heureux et cela atténuait les ténèbres que ce type répandait à chaque respiration.

— Les nègres, ils nous volent notre pays sans qu'on fasse rien. Essaie de trouver un docteur blanc dans tout l'hôpital...

Il eut un rire méprisant qui causa un nouveau rejet de glaires.

— ... tu peux rêver, putain. Les docteurs blancs, ils se sont tous tirés à Dublin, et tu sais, si je laissais Brandy galoper sur la plage comme elle adore, ces enculés penseraient qu'à la bouffer.

Dégoûté, je me détournai pour partir. Je grommelai :

— Sois prudent.

Il porta la main à sa veste.

— J'ai une petite hache, là, je crains rien.

On pourrait s'interroger sur ce qui l'avait rendu aussi cinglé.

Tout ce que je peux répondre, c'est : « La nouvelle Irlande. »

Quelle que soit l'hostilité que Ridge allait me témoigner, elle serait un rayon de soleil, comparée à lui. Il y a une chanson dont le titre est : *Home Is Where the Hatred Is***[13]**.

Je remerciai Dieu de ne pas me souvenir des paroles.

10

Glace

Je regardai alentour. Pas une plume en vue, pas même une plume noire.

Arrivé dans Grattan Park, je n'étais plus qu'à cinq minutes de chez Ridge et je ralentis le pas car je n'étais pas pressé du tout d'affronter la scène à laquelle je m'attendais : Ridge assommée et démolie par l'alcool. Et je remarquai un magasin de spiritueux qui me faisait signe. C'en était un nouveau, mais bon, durant mes années de sobriété, Dieu seul sait combien avaient ouvert leurs portes. L'eau était peut-être contaminée mais, sacré nom de nom, nous ne laissions pas ce virus affecter nos habitudes de consommation.

En témoignait un panneau, en vitrine : « Nos glaçons sont fabriqués par Alto. »

Allons bon, une société avait surgi pour répondre à notre besoin de glace purifiée ? Quand j'étais gamin, la glace était une chose qu'on avait peut-être une chance de voir le soir de Noël.

J'entrai, vis les bouteilles de tequila sur le présentoir : encore une mode qui m'avait échappé. Les doses de tequila étaient devenues *de rigueur*[14] pour les jeunes, les gosses de riches qui allaient en boîte... *De rigueur*, il m'a fallu des années pour réussir à placer cette expression, sans parler de comprendre ce qu'elle peut bien signifier.

Sur le mur, une affiche annonçait un concert de Philip Logarty et Anna Lardi. Je repérai les rangées de cigarettes et ressentis un pincement au cœur pour cette autre habitude dont j'étais privé. Je me saisis d'une bouteille de Grey Goose parce qu'ils donnaient un T-shirt avec et, à mon avis, Ridge ne devait pas faire beaucoup de lessives.

Le jeune qui tenait la caisse n'était pas irlandais. Il enregistra

mon achat.

— Ça faire vingt-huit euros.

Et moi de me dire, *Ça faire exorbitant, putain.*

Il rangea la bouteille et le T-shirt dans un sac qui proclamait : *spiritueux.*

Je payai. Il ne me dit ni « merci » ni rien qui s'en approche et j'étais sur le point de lui adresser une remarque quand j'entendis :

— Taylor, tu t'es remis à boire ?

Je me tournai pour découvrir le père Malachy, mon redresseur de torts attitré, qui s'opposait à moi depuis tant d'années et qui, bien pire encore, avait été l'ami de ma défunte mère.

En fait, nous aurions pu devenir non pas des amis, mais peut-être des alliés, dans une certaine mesure, lorsqu'il avait requis mon intervention dans le cadre d'une affaire de meurtre. Un prêtre avait été assassiné et, en dernier recours, Malachy s'était adressé à moi pour obtenir de l'aide. J'avais bel et bien rempli ma mission, quoique le résultat ait été terrible, et l'affaire avait été résolue. À coup sûr, pas mon heure de gloire. Il ignorait les détails exacts, savait seulement que je l'avais aidé. Il semblait logique de s'attendre à ce qu'il affiche sinon de la gratitude, tout au moins une certaine estime.

Mais non, cela nous avait rendus plus antagonistes encore.

Il empestait la nicotine, sa veste noire sacerdotale était saupoudrée de cendres et de pellicules, ses dents jaunies par le tabagisme.

— Mon père, c'est un plaisir de vous voir.

C'était faux.

Il regarda mes emplettes.

— Tu n'as pas pu t'en passer, hein ?

La tentation de lui expédier de grands coups de latte était aussi forte que jamais. Mais je pensai à la lettre que j'avais reçue et demandai :

— Qu'est-ce que vous pouvez m'apprendre, sur la bénédiction ?

Il ne s'y attendait vraiment pas, fut réduit un moment au silence.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Il était intrigué.

— J’ai reçu une lettre, poursuivis-je, une lettre de menaces signée Benedictus.

Il haussa les épaules.

— La bénédiction est un sacrement, mais dans ton cas il ne peut s’agir que d’une malédiction.

Sur ces mots, il passa devant moi et s’approcha des cartouches de cigarettes en promotion.

Je résistai à la tentation de lui coller un coup de pied au cul.

Ce ne fut pas un mince effort.

— À bientôt, dis-je.

— Pas si Dieu est bonté, rétorqua-t-il sans même se retourner.

Jolie façon de dire au revoir pour un ecclésiastique.

Je sortis la rage au cœur et, pour essayer de me calmer, je me remémorai un incident, survenu quelques semaines plus tôt, qui impliquait Stewart.

J’étais dans un sale état à cause de Ridge qui se trouvait à l’hôpital, de la tentation de l’alcool et des regrets liés à mon départ avorté pour les Etats-Unis, tout cela tournoyait dans mon crâne et j’avais rencontré Stewart par hasard. Il avait jeté un regard sur mon visage et m’avait proposé d’aller chez lui pour, genre, décompresser.

Décompresser ! Quelles manières ils ont de s’exprimer, les jeunes Irlandais.

Mais j’y étais allé. Il m’avait donné un Xanax et... putain, en moins de temps qu’il n’en faut pour le dire, j’étais plongé sinon dans un nuage d’inconnaissance[15], en tout cas dans le doux linceul d’un bien-être serein.

— Bon Dieu, m’étais-je écrié, c’est foutrement génial, ce machin.

Il avait souri, m’avait répondu :

— Lisez John Straley, vous saurez combien de temps ça dure.

Lire qui ? Je m’en moquais éperdument.

À ce moment-là, il avait fait un truc bizarre. Bon, d’accord, tout ce qu’il faisait était bizarre. Il s’était approché de l’endroit où j’étais allongé sur le canapé et m’avait tendu un long étui en cuir.

Je n’en avais rien à battre mais j’avais demandé :

— C’est quoi ?

Il m’avait fait signe de l’ouvrir.

À l’intérieur, sept magnifiques couteaux, ciselés avec un soin rare, le genre de lames qu’utilisent les Gurkhas.

Je les avais contemplés avec une admiration sans bornes, avais sifflé et dit :

— La vache.

Il avait affiché son sourire énigmatique comme si *la vache* était ce qu'il pouvait attendre de mieux venant de moi, puis il avait expliqué :

— Des couteaux kabuki. Vous remarquerez qu'ils sont au nombre de sept, un pour chaque étape de ma vie.

Le Xanax faisait pleinement effet et j'étais capable de supporter toutes les conneries zen qu'il pourrait avoir envie de me fourguer.

— Et auquel vous en êtes, là ? avais-je marmonné.

D'un geste lent, avec plus de délicatesse que s'il s'était agi d'un nouveau-né, il en avait sorti un de l'étui.

— Le sixième, je l'appelle... je vous expliquerai ça quand vous serez plus avancé sur le chemin de la connaissance.

J'étais suffisamment détendu, ou j'avais suffisamment *décompressé*, pas de doute, pour lui demander :

— Alors ils vous apprennent quoi, ces couteaux ?

Il s'était approché à deux centimètres de ma figure pour me répondre d'une voix dure comme la pierre :

— Et à vous, Jack, ils vous apprennent quoi ?

Même avec le Xanax, j'étais prêt à lui balancer : *Vous savez, ils m'apprennent peau de balle. Et surtout, ce qu'ils m'apprennent, c'est qu'il faut que vous sortiez plus de chez vous.*

— Ils sont impressionnants. Ils sont censés représenter quoi... les sept samouraïs ?

Il fixait les armes des yeux.

— Ils représentent les sept niveaux du mal. Chacun d'eux tranche et élimine une des couches qui constituent les fléaux dont notre monde est affligé.

J'aurais dû accorder plus d'attention à ce qu'il racontait, et plus tard j'allais apprendre ce qu'étaient ces niveaux du mal, mais pour le moment il n'y avait là que des couteaux... impressionnants, certes, mais bon, vous savez, des couteaux, bordel, rien de plus. Je les avais assez contemplés et avais été tenté de lui dire : *Un cutter c'est tout aussi efficace.* Mais le Xanax m'avait soufflé : *Qu'est-ce qu'on en a à foutre ?*

Il s'était redressé et m'avait étudié.

— Debout.

Il rigolait ou quoi ? J'allais le bouffer cru. Mais merde à la fin, il voulait en découdre. J'étais prêt. Il s'était avancé au point de me toucher, les bras le long du corps, les paumes ouvertes dans le signe de non-agression bien connu.

— Frappez-moi.

J'avais ri. Ça faisait sacrément longtemps que ça ne m'était pas arrivé et je ne pense pas que la substance ingurgitée risquait de s'y opposer.

— Arrêtez vos conneries, m'étais-je esclaffé.

Sans bouger, il avait conservé son expression sévère.

— Je ne plaisante pas. Frappez-moi en y mettant tout ce que vous avez.

— Stewart, je vous aime bien, avais-je dit en secouant la tête. Vous me faites chier avec vos conneries zen, mais de là à vous frapper ? Je ne crois pas.

Il n'avait pas remué d'un poil.

— Vous avez une patte folle, une prothèse auditive et la mort d'une gamine à votre tableau de chasse.

Je lui avais expédié mon poing de toutes mes forces et... où il était passé ? Je n'avais rencontré que le vide.

Il se tenait sur ma droite et souriait.

— C'est le mieux que vous puissiez faire ? Vous avez la vue qui baisse, en plus ?

Je lui avais décoché un coup de pied et l'avais encore raté. Où est-ce qu'il allait chercher cette rapidité ? Pendant cinq minutes entières, j'avais essayé, en vain. Rien, que dalle, impossible de l'atteindre.

— Grâce à la philosophie zen et à quelques autres disciplines orientales, j'ai appris à être en osmose avec le monde.

Je haletais et j'enrageais.

— Ouais, et cogner, vous avez appris, peut-être ?

Je m'étais retrouvé sur le dos avec une vive douleur à la gorge, là où il m'avait frappé avec le tranchant de sa main gauche.

Il faut croire que je tenais ma réponse.

Après avoir repris mon souffle, j'avais reconnu :

— Vous êtes fort. Qu'est-ce que vous voulez démontrer ?

Il s'était livré à des mouvements d'assouplissement.

— En plus de la philosophie zen, je peux vous enseigner certains gestes qui vous rendront moins vulnérable.

J'avais répondu que j'y réfléchirais. Au moment où je me

préparais à partir, il se tenait à côté de la porte.

— Oh, merde, avais-je dit, j'ai oublié ma veste.

Il s'était tourné et je lui avais fait le coup du lapin. Il s'était écroulé lourdement sur le sol, accompagné par ces mots :

— C'est pas zen, mais en tout cas c'est efficace.

Je serais prêt à jurer que, même s'il devait avoir atrocement mal, il souriait. Foutu connard.

Je ne sais pas pour quelle raison je repensais à cet épisode sinon parce que, quelque part dans ma tête, je m'attendais à ce que Ridge m'agresse. D'une manière ou d'une autre, elle le faisait chaque fois.

J'étais devant chez elle. Je respirai à fond et sonnai à la porte.

Douce sobriété

Elle me surprit, ça oui. Elle était sobre, portait des vêtements propres, avait le regard clair et tenait un livre à la main. Je faillis sourire. Les livres m'avaient permis de survivre à tant de gueules de bois, non pas parce que j'étais capable de les lire alors, mais parce qu'ils constituaient un filin me rattachant à un soupçon de rationalité.

— Vous avez bonne mine, lui dis-je.

Elle me fit signe d'entrer, me demanda si je voulais du café. Pendant qu'elle était partie le préparer, je jetai un coup d'œil au livre qu'elle venait de poser. *Something to Hide*[16]

On pouvait le dire..

La vie de Sheila Wingfield, vicomtesse Powerscourt, racontée par Penny Perrick. Si ça ne s'appelle pas tomber à pic... Je m'apprêtais à lui proposer d'enquêter sur une affaire concernant des Irlandais anglicisés, ou Anglo-Irlandais, appelez-les comme vous voulez, et elle, elle lisait un truc sur eux. Il arrive qu'on ait de la chance. Moi non, mais là c'était un sacré coup de pouce.

Elle revint avec deux grandes tasses de café.

— Des biscuits ?

— Les douceurs, c'est pas mon truc.

Elle hocha la tête. Elle savait combien c'était vrai.

— Une lecture intéressante, avançai-je.

Elle s'assit, but une gorgée de café, n'afficha pas son antagonisme habituel. Pas encore en tout cas.

— C'est bizarre, il n'y a pas plus irlandaise que moi, élevée dans la langue gaélique et un nationalisme pur, pas franchement dans le giron du luxe non plus, et pourtant je trouve des résonances avec elle.

Comme j'ignorais tout de cette femme, je m'enquis :

— Pourquoi ?

J'avais vraiment envie de lui faire remarquer que, depuis le temps que nous nous connaissions, jamais je ne l'avais vue avec un livre, et qu'elle avait témoigné plus que du dédain pour mes lectures. Elle posa son café.

— C'était l'héritière d'une grande famille anglo-juive, une poétesse et l'épouse du dernier des Powerscourt. Rongée par l'alcool, la drogue et la maladie, en conflit avec les traditions qu'elle devait incarner. Elle n'a jamais trouvé sa place dans aucun des mondes où elle a tenté de vivre.

Je voyais où se situaient les correspondances. Ridge était une femme policier, elle appartenait à une force qui encensait les conneries machistes et, pire encore, elle était homosexuelle. Jeune, elle était menacée par le cancer et ne pouvait guère faire autre chose qu'attendre.

Je hochai la tête avec ce qui, je l'espérai, était une attitude de grande compassion.

— Je le lirai peut-être.

— J'en doute, répondit-elle.

Je voulais lui demander comment elle avait réussi à reprendre le dessus mais elle me devança.

— Vous voulez savoir pourquoi je ne suis plus pendue au goulot d'une bouteille ?

Seigneur. Ce n'était pas la façon dont je me serais exprimé, mais ouais, le sens y était.

— Je suis juste heureux de vous voir en bon état, d'accord ?

Elle rit.

— Sacré vieux Jack, toujours aussi évasif.

Vieux ?

Elle ajouta :

— En réalité, c'est vous qui m'avez permis de mettre un terme à mes pleurnicheries et à mes ivrogneries.

— En faisant quoi ?

Elle me regarda dans les yeux.

— Je vous ai vu tellement souvent abruti par l'alcool, noyé dans l'apitoiement sur votre triste sort, prêt à vous en prendre au monde entier, et je me suis demandé si j'avais vraiment envie de devenir comme ça.

L'antagonisme était de retour. J'aurais dû savoir que ça n'allait pas durer. J'eus envie de lui rétorquer : *Heureux de vous*

avoir procuré la motivation nécessaire.

J'essayai plutôt d'étouffer ma rancœur.

— Ça vous dirait, un travail ? Vous savez, jusqu'à ce que vous repreniez vos fonctions ?

Je lui parlai du coup de téléphone d'Anthony Bradford Hemple, du poney de sa fille qui avait été volé, et des menaces. Au lieu de se moquer de moi, elle sembla ravie. Elle se munit de son calepin, nota les références et m'assura qu'elle s'y rendrait dans la journée.

J'étais surpris. Je m'étais attendu à ce qu'elle se sente insultée, offensée, et qu'elle me dise où je pouvais me mettre mon enquête.

— Ça ne vous embête pas de travailler pour moi ?

Elle se leva, toute son énergie retrouvée, et répliqua :

— Je ne travaille pas pour vous, je vous donne un coup de main. Vous n'alliez quand même pas me rétribuer ?

Merde, elle était vraiment redevenue elle-même.

— Ce type est bourré de fric, il paiera bien.

Elle prenait déjà son manteau, pressée de partir.

— Ce n'est pas pour l'argent que je le fais.

Je ne pus résister au plaisir de me permettre un jeu de mots :

— Voilà qui est excessivement noble de votre part.

En ouvrant la porte pour me laisser sortir, elle ajouta :

— Et ce n'est pas pour vous non plus, ça c'est sûr.

Sombres préparatifs

Benedictus, le corps entièrement nu, se regardait dans un miroir en pied et, de la main gauche, suivait le contour du tatouage qui courait sur son ventre.

La main se saisit alors d'un couteau très affûté et entreprit l'ablation du tatouage. La douleur, presque insoutenable, était cependant une exquise souffrance.

Benedictus commença à se représenter comment le meurtre de la religieuse allait se dérouler : d'abord l'attirer dans un piège puis, lentement, étrangler cette saleté afin qu'elle soit damnée sans rémission.

Tout ce qui brille

J'étais à Busker Brown, un pub situé juste à côté de Quay Street. Ils font matinée jazz le dimanche, et c'est toujours plein à craquer. Mais là, jour de semaine, c'était calme. Ils ont un Colombien torride... non, pas un joint, un café... J'en savourai le coup de fouet en ouvrant le journal : le goût, dans ma bouche, passa d'amer à âcre.

Une religieuse avait été tuée. On l'avait retrouvée étranglée dans l'église du Claddagh où elle se livrait à ses dévotions matinales. Les journalistes attribuaient le crime à un jeune sous l'emprise de la drogue et se lamentaient sur le triste état de la nation, je lus le compte-rendu, le ventre noué. C'était la victime numéro trois.

Quand je parvins enfin chez moi, j'étais tendu comme un ressort. J'appelai la police, obtins Clancy et criai :

— Tu vas m'écouter, cette fois ?

Il attendit un moment avant de répondre :

— Ah, Taylor, que de complots. Nous avons déjà arrêté un malade mental. On a trouvé les perles du rosaire de la nonne en sa possession. Des perles en or... leur éclat lui avait plu. Je crois.

— Ça ne peut pas être lui, protestai-je. Il y a une liste, je te l'ai montrée, trois de ceux qui y figurent sont morts et la personne qui a écrit ça n'était pas attirée par...

J'avais toutes les peines du monde à me contenir :

— ... par quelque chose qui brille, bordel de Dieu.

Il ricana.

— Quel langage, Taylor. Tu as bu quoi ? De l'eau ? Tu sais quoi ? Si l'auteur de ta liste met ton nom dessus, tu peux être certain qu'on s'y intéressera. Peut-être même qu'on lui paiera quelques pintes.

Je jetai mon mobile en travers de la pièce.

J'étais hors de moi. J'avais envie d'infliger de terribles blessures à quelqu'un. Je marchai de long en large dans mon petit appartement en pensant : *Qu'ils aillent tous se faire foutre. Qu'est-ce que j'en ai à battre ?*

Puis le courrier arriva.

Beaucoup d'offres pour m'abonner à des vidéoclubs, une lettre m'informant que j'avais gagné un million d'euros et qu'il me suffisait de composer le numéro indiqué, un bon pour une pizza gratuite... et une enveloppe blanche. Je reconnus l'écriture, l'ouvris d'un geste brusque, vis l'unique feuillet et le message imprimé :

Trois

Mais qui est là pour compter ?

Benedictus

J'ouvris ma porte, me précipitai dehors et percutai mon voisin qui tentait d'insérer sa clé dans sa serrure. Il éprouvait de grosses difficultés à cause d'un bras dans le plâtre et d'une béquille. Son visage était une débauche de coupures et d'ecchymoses.

— Seigneur, balbutiai-je, qu'est-ce qui s'est passé ?

Il me retourna un regard de cinglant mépris.

— Les casseurs d'homos. Tu m'as dit de ne pas m'inquiéter. Mais tu sais quoi ? T'avais tort.

Je me sentais affreusement mal. Il avait sollicité mon aide et qu'avais-je fait, à part refuser de l'écouter ?

— Laissez-moi vous donner un coup de main, proposai-je en désignant la clé.

Il me cracha presque à la figure :

— Un coup de main ? Je crois que ton aide, je suis trop bien placé pour savoir ce qu'elle vaut.

— Je suis navré et très triste.

Je le pensais.

Il m'accorda son attention pleine et entière.

— Bien sûr que tu l'es : un représentant de l'espèce humaine aussi triste que navrant.

Il réussit à ouvrir sa porte et me la claqua au nez.

J'entrai dans The Quays, qui se trouve, mais oui, dans Quay

Street. Je n'y avais jamais vidé un verre de ma vie car ce lieu est considéré comme un repaire de touristes. Je m'approchai du comptoir, commandai un grand Jameson et une pinte de bière brune. Le barman, de nationalité étrangère, évidemment, versa la bière trop vite pour que la mousse ait le temps de monter, mais j'étais pressé. Je craignais de changer d'avis. Je lui tendis un billet de vingt, reçus que dalle en monnaie, putain, allai m'installer dans un coin où il y avait une longue table en bois, et pensai : *Je vais la couvrir de cadavres.*

Mes mains étaient secouées d'un léger tremblement, mais rien de trop visible. Je levai le Jay, en engloutis la moitié, déclarai : « Bon retour au bercail. » Puis j'engloutis la moitié de la malheureuse pinte et m'adossai à mon siège. Que la magie fasse son œuvre, aussi noire soit-elle.

On entend des réactions diverses, à propos de ce premier verre. La plupart mentionnent l'épouvantable culpabilité, la perte de la sobriété, suivies du *si seulement...* si seulement ils ne l'avaient pas bu. Moi, j'eus l'impression d'avoir enfin relâché ma respiration. Des années durant je l'avais retenue, et maintenant... je la libérais... fabuleux. À cela succédèrent de trompeurs instants de pure joie ; je les pris pour ce qu'ils étaient même si je savais que le prix à payer serait terrible, pire encore peut-être qu'auparavant, mais ces toutes premières minutes, tandis que le whiskey allumait son brasier dans mon estomac, me donnèrent l'impression que ça valait le coup.

Qui sème le vent récolte la tempête.

Il y a là une paix certaine, teintée de satanisme, assurément, mais une fois déposées les armes, c'en est fini. Plus de souffrance, le combat est terminé.

Un type s'approcha et me regarda.

— Jack ?

C'était Caz, un Roumain qui vivait à Galway depuis près d'une décennie. Il parlait anglais avec l'accent irlandais et en savait plus que n'importe quel flic sur ce qui se passait en ville. Les renseignements constituaient son atout maître, et plus ils étaient horribles, mieux c'était. Nous entretenions une relation basée sur l'échange. C'était moi qui donnais, vingt euros en général, et lui il recevait la somme, quelle qu'elle soit, comme un honneur.

Lorsque les expulsions décrétées par les instances du pays avaient atteint leur pire niveau, il s'était toujours débrouillé pour

échapper à la nasse, et maintenant que l'économie menaçait de s'effondrer, d'autres ressortissants étrangers allaient être fichus à la porte. Mais il portait un blouson de cuir très mode, un jean flambant neuf, et il sentait une eau de toilette chère. Il pouvait peut-être, lui, me donner vingt euros.

— Bon Dieu, me dit-il, tu bois ?

Il avait réussi à adopter cette habitude irlandaise qui consiste à jurer en prononçant le nom du Seigneur sans donner l'impression d'y mettre de la sincérité... ce qui n'est pas une mince affaire. Je lui retournai mon regard de pierre qui peut se traduire par : *Et alors ?*

Caz était bien trop prudent pour risquer l'affrontement avec moi. Une qualité qui lui avait permis de survivre pendant dix ans à Galway. Il haussa les épaules.

— Je viens d'apprendre que tu avais arrêté... durant un temps. Je vidai ma pinte et compléai :

— Et maintenant c'est fini.

Je sortis deux billets de vingt que je lui tendis.

— Ramène-nous une tournée.

Un billet trouva le chemin de sa poche pendant qu'il se dirigeait vers le comptoir. Il n'avait pas eu besoin de me demander ce que je voulais. Je l'entendis traiter le barman d'enfoiré et me dis que nous allions avoir des pintes servies dans les règles de l'art.

Ce fut le cas.

Caz ne me rendit pas la monnaie, leva son verre et toucha le mien.

— *Slainte*, dit-il.

— *Slainte amach*.

L'ajout de ce *amach* est réservé aux amis proches, il implique l'affection et le Jay m'avait réchauffé le cœur.

Caz, les lèvres frangées de mousse, demanda :

— T'as entendu parler des marais ?

Il faut être un authentique natif de Galway pour leur donner ce nom-là. Ce sont des terrains de jeux proches de la jetée Nimmo.

Je fis non de la tête.

— On y a découvert de l'arsenic, et dans trois des maisons à proximité aussi. Il était là depuis des années à empoisonner les pauvres bougres qui vivaient dans le coin.

Je n'étais pas surpris. Horrifié, certes, mais surpris, non. On avait trouvé de l'amiante dans des logements de Bohermore, et le nombre de malformations congénitales, sans parler de l'énorme augmentation de trisomie 21, confirmaient ma conviction que, d'une manière ou d'une autre, les élus de la ville étaient responsables. Dans les journaux, un professeur de biologie l'affirmait : le virus que nous avons actuellement dans l'eau s'y trouvait depuis dix ans !

— À propos de poison, dis-je, tu as entendu parler des casseurs d'homos ?

Il jeta un regard sur sa gauche, fugace, suffisant pour m'apprendre qu'il se préparait à mentir. J'ajoutai donc :

— Te fous pas de ma gueule, mon gars, tu sais qu'il vaut mieux pas, alors joue pas au con.

Il sourit, porta sa pinte à sa bouche avant de frotter son pouce et son index l'un contre l'autre. Je sortis un autre billet de vingt, le glissai entre mon verre de whiskey et la table, puis j'attendis.

Il jeta un regard furtif alentour.

— Y a un type nommé Gary Blake qu'arrête pas de gueuler partout qu'il va débarrasser la ville des païens et des pervers. Il dit : on s'attaque d'abord aux homos, après on s'attaque à Berlin, désolé, aux pédophiles. Son surnom, c'est PSP. Il joue au golf avec bon nombre de flics haut placés.

Je ne relevai pas sa tentative d'humour lourdingue, la reprise dans la chanson de Léonard Cohen[17], et poursuivis en écho :

— PSP ?

Ça lui plaisait d'en savoir plus que moi.

— Punition Sans Pitié. Il remplace « sans pitié » par « sur pédé ».

— Où est-ce qu'il l'affiche, son insigne de haine ?

Caz parut inquiet.

— Bon Dieu, Jack, laisse tomber, il a le bras long.

Je me penchai au-dessus de la table.

— Je t'ai demandé s'il avait le bras long ? Tu m'as entendu te le demander ?

Il finit son verre, pressé de filer, désireux de ne pas être vu en ma compagnie. Galway était devenue une ville cosmopolite mais toujours sise dans la vallée où on espionne derrière ses rideaux[18].

— Newcastle Avenue, un bungalow neuf, murmura-t-il.

Je m'adossai à nouveau à mon siège. Le whiskey alimentait le vieux foyer de la rage et de la violence. C'était bon de se sentir vivant.

— Jack, ajouta-t-il. C'est un Blake. Tu sais, l'une des anciennes tribus de Galway.

— Il serait temps d'assister à leur extinction, tu crois pas ?

Il s'éclipsa à toute vitesse.

Je finis mes verres. La tentation de rester dans le bar était quasi irrésistible, mais j'arrachai mes fesses à cet environnement confortable et me dis, *Rentre*.

Je regagnai mon appartement et, je ne sais pas, c'était peut-être à cause de l'alcool, mais je crus percevoir des sanglots derrière la porte de mon voisin. Cela se combina à la gnôle et ne fit que renforcer ma résolution. Chez moi, j'écartai la petite étagère de livres, récupérai un ballot de toile cirée que j'ouvris pour en sortir le revolver.

Quand j'avais dû annuler mon départ pour les États-Unis, dans l'attente du résultat de l'opération de Ridge, j'avais eu du mal à occuper mon temps. Un type m'avait demandé de l'aider à vider et nettoyer une vieille maison. Il m'avait dit : « Tu y gagneras un verre. »

L'espoir fait vivre.

Dans la maison, j'avais trouvé un exemplaire déchiré de *Tu seras un homme, mon fils*, ce qui ressemblait à un original de la proclamation d'indépendance de l'Irlande, et, dans le bout de toile cirée, le vieux revolver. Il était encore en état de marche, bien entretenu, et il y avait cinq balles. Je m'imaginai un républicain en cavale se cachant là. Mais bordel, qu'est-ce qu'il aurait pu en avoir à foutre, de Kipling ? Je repensai aux mots du poème :

*... ou si, étant haï,
tu ignores la haine...*

Était-ce là ce qu'il se disait la nuit ? Pendant qu'il rêvait de détruire ses ennemis ?

Sûrement.

C'était pour ça qu'il avait le revolver.

J'avais affiché ces deux textes sur le mur de la salle de bains

et, pendant que je me rasais le matin, je passais de l'une à l'autre de ces idéologies. Ça leur conférait une sorte de signification à l'irlandaise, c'est-à-dire aucune.

Je chargeai le revolver avec les cinq balles, le glissai dans ma veste et déclarai : « C'est parti. »

Chemin funéraire

La maison de Gary Blake se trouvait au milieu de Newcastle Avenue. À l'origine, cette rue s'appelait *Cosan an Aifreann*, le chemin de la messe, car c'était le trajet qu'empruntaient les corbillards de la morgue pour se rendre aux salons mortuaires. Newcastle Avenue, ça ne sonnait pas franchement pareil.

La maison se dressait derrière deux grandes barrières en bois, mais l'une d'elles était ouverte et j'entrai. Le petit espace qui servait de parking était désert. Aucune lumière ne brillait. Je sonnai et souris en voyant la plaque sur la porte : saint Jude, patron des causes désespérées.

J'attendis puis mis à contribution ma trousse à outils : cadeau de Stapelton, un ami psychopathe, mort depuis longtemps, de ma main.

Je me trouvais dans un long couloir aux murs décorés d'icônes, de représentations d'anges exterminateurs, et d'une immense bannière bleue qui affirmait : « Le sida est la réponse divine. »

— C'est quoi, la question ? grommelai-je.

La maison était bien entretenue avec, à l'étage, une chambre pourvue d'une lucarne. J'ouvris le placard. À l'exception de quelques jeans et chemises, il renfermait une batte de baseball qui semblait avoir beaucoup servi (les taches qui en maculaient l'extrémité n'avaient pas été laissées par de la peinture rouge) et un coup-de-poing américain en cuivre. Tout l'attirail dont avait besoin la milice urbaine.

Une fois redescendu, je remarquai une grande bibliothèque remplie de volumes de propagande d'extrême droite et de nombreux tomes sur la peste que représente l'homosexualité. Je découvris un meuble à alcools bien approvisionné : je sélectionnai une bouteille de Black Bushmills,

pris un verre épais, y versai une bonne dose, avalai une gorgée et dis : « Ça, c'est très bon. »

Le verre de whiskey à la main, j'étudiai les photographies encadrées, toutes du même gars qui devait être Blake. Sur une il portait sa tenue complète de milicien, sur une autre il recevait un trophée pour service rendu à la communauté, et la dernière le montrait sur un parcours de golf avec plusieurs hommes, dont un que je reconnus : le surintendant Clancy. Je retournai dans la cuisine, inspectai le contenu du réfrigérateur. Rempli de viandes de premier choix, de vins, de quantités de mets fins et d'un saumon frais. Je dénichai une baguette de pain français et me confectionnai un épais sandwich. Il allait à la perfection avec le Bush.

Je posai mon mini festin sur la table de la cuisine, plaçai le revolver à côté et m'installai pour attendre.

La nourriture était si bonne que j'envisageais de manger un deuxième sandwich quand la porte s'ouvrit. J'entendis des bruits de pas pesants puis Blake entra dans la pièce et faillit crever de trouille en me voyant.

— Ça s'est bien passé, au boulot, mon chou ? lui demandai-je.

Il approchait de la cinquantaine, était d'ossature frêle avec un teint bilieux et des yeux marron furtifs. Bon, quand on rentre chez soi et qu'on trouve un type installé à la table de la cuisine, occupé à manger votre bouffe avec une arme de poing près de lui, on a forcément le regard furtif.

Il lui fallut un moment, puis il gueula :

— Vous êtes qui, bordel ?

Je vidai mon verre, souris pour montrer que j'appréciais la qualité du whiskey et répondis :

— Je suis un gros paquet d'emmerdes.

Je posai la main sur la crosse de l'arme et ordonnai :

— Assis.

Il s'exécuta.

Je pris le revolver dans ma main gauche, fis jaillir le barillet de son logement d'un geste vif puis dégringoler les cinq balles sur la table. J'en ramassai une, la glissai dans une des chambres, souris à Gary et fis tourner le barillet.

— T'as sûrement vu *Voyage au bout de l'enfer*[19] ? Merde, un macho comme toi, tu dois le connaître par cœur.

Une ligne de fines gouttes de sueur perlait sur son front.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Le problème, Gary... Ça t'ennuie pas que je t'appelle Gary ?... c'est que t'as une maison très propre, sans la moindre trace de, comment dire, de présence féminine, et t'as, laisse-moi deviner, dans les quarante-huit, quarante-neuf ans ? Pas marié. Et à l'intérieur du frigo y a que des viandes de choix, des vins fins, pas de Guinness ni de saloperies de bière pour toi, alors je m'interroge... tu serais pas gay ? T'aurais pas des disques de Barbra Streisand, à moins que ça soit Kylie Minogue, maintenant ?

Ses traits se contorsionnèrent de rage. Je remuai le revolver et il se rassit en aboyant :

— Comment osez-vous ne serait-ce que prononcer ce mot chez moi ? Ces types sont un virus, rien d'autre, un fléau des temps modernes.

Je tournai l'arme dans sa direction.

— Et toi, t'es le remède ?

Je ramenai le chien en arrière avec un déclic, ajoutai :

— Si j'appuie sur la détente, t'es mort.

Il faillit tomber de sa chaise, balbutia :

— Vous êtes cinglé. Dieu du Ciel, qu'est-ce qui vous prend ?

— C'est très simple. Je veux que tu renonces définitivement aux expéditions de tabassage.

Je me levai et poursuivis :

— À toi de décider si je parle sérieusement ou pas.

Je braquai le revolver sur lui.

— Il paraît que je suis un ivrogne et, comme tu peux le voir...

J'indiquai le peu de Bushmills qui restait dans le verre :

— ... Je ne dis jamais non à une petite goutte. Le problème, le voilà : est-ce que j'ai la main ferme ?

J'appuyai sur la détente et la balle siffla à hauteur de son oreille, creusant une infime entaille au bord du lobe avant de se loger dans le mur. J'étais aussi choqué que lui mais il fallait que je conserve une attitude nonchalante.

Bon Dieu, à trois centimètres près, je lui collais la balle entre les deux yeux. La blessure superficielle commença à répandre du sang qui ruissela le long de son cou.

— La prochaine fois, je serai plus précis.

Il porta la main à son oreille pour vérifier qu'elle était toujours là, et marmonna :

— Sainte mère de Dieu.

Je ris.

— T'auras besoin d'elle si j'apprends qu'il s'est encore passé quelque chose.

Le flingue à la main et l'air décontracté, je m'approchai du réfrigérateur et en sortis le saumon frais. Je me retournai et lui adressai mon plus beau sourire.

— Change de menu. T'as besoin de prendre un peu de poids, mon petit gars.

Je partis en emportant le saumon.

Je suivis Newcasde Road, le poisson coincé sous mon bras, jusqu'à ce que je parvienne au Salmon Weir Bridge où je le jetai dans l'eau.

Un garçonnet d'une douzaine d'années m'observait.

— Il est encore vivant ? me demanda-t-il.

— L'eau va le régénérer, mentis-je.

Il m'adressa un regard de mépris absolu.

— L'eau est contaminée, elle va le tuer.

Il se tourna à nouveau vers la rivière, espérant, je pense, contre toute vraisemblance, puis il me fit face.

— Vous êtes un homme très stupide.

Peu de gens diraient le contraire.

15

Eau bénite ?

Le lendemain matin, je me réveillai avec ma première gueule de bois depuis des années. Elle n'était pas trop épouvantable. L'estomac retourné, ça oui, la tête douloureuse, un juste retour des choses. Mais rien de méchant. Pas un de ces trucs monstrueux qui vous font jurer : *Plus jamais ça*.

Je ne m'imaginais pas qu'une nouvelle époque débutait pour moi. Les vraies conséquences m'attendaient au tournant mais j'étais reconnaissant des moindres bienfaits. Je bus un demi-litre d'eau que j'avais fait bouillir la veille au soir. Elle faillit remonter aussi vite avant de décider de rester.

Je ne me coupai qu'une seule fois en me rasant. J'avais les yeux rouges et mon visage était empreint d'une pâleur grise mais ç'aurait pu être pire.

Je fis du café et parvins, mais oui, à en avaler une tasse. Je n'en retirai pas beaucoup de plaisir, mais ce n'était pas franchement ce que je cherchais. Je voulais le coup de fouet que procure la caféine. Où donc était-il écrit que le plaisir s'inscrivait dans le tableau ?

J'enfilai une chemise blanche propre, un jean assez propre et une paire de Doc Martens que j'habituais à mon pied depuis quelque temps. Une fois franchie l'étape du neuf, il existe peu de chaussures plus confortables.

Je sortis et frappai à la porte de mon voisin. Il ouvrit avec prudence.

— J'ai rendu une petite visite au type qui vous a tabassé, lui annonçai-je.

Il tenta de lire sur mes traits puis sourit. Un de ces sourires radieux qu'on voit chez les enfants qui croient encore à la bonté du monde.

— Tu lui as fait mal ?

— Je lui ai chauffé son poiscaille[20].

Il réfléchit avant de rire.

— On dirait trop *Le Parrain*. J'adore.

Je haussai les épaules et, au moment où je m'éloignais, il me lança :

— La fête tient toujours, vendredi soir. Apporte ce que tu veux, sauf de la moule.

Il était difficile de ne pas l'apprécier.

Le lendemain, j'étais debout et dehors avant midi.

Le cœur léger, je commençai par me promener du côté du pont O'Brien. Je venais d'atteindre l'endroit où on entre dans Market Street quand je faillis me heurter au père Malachy. C'était le fumeur le plus invétéré que je connaissais et, comme d'habitude, il était enveloppé de nuées de tabac.

Je m'immobilisai et le regardai.

— Taylor, par tous les saints... c'est l'odeur de l'alcool que je sens ? Ah, tu es irrécupérable.

Je le saisis par le bras.

— Je vous ai aidé une fois et vous ne m'avez jamais payé. Vous pouvez apurer les comptes maintenant en m'offrant une pinte.

Il s'apprêtait à protester, mais l'Irlande avait beaucoup changé et ce n'était pas parce qu'un inconnu molestait un prêtre que la cavalerie rappliquerait. En fait, il y aurait plus de chances que ce soit une bande d'émeutiers assoiffés de lynchage.

— Il faut que je vous parle, lui dis-je.

Je lui indiquai le raccourci qui longe l'église Saint Nicholas, avec le pub au bout de la rue.

Je n'y étais jamais entré. Je savais qu'il était passé de mains en mains mais n'était-ce pas le cas de tous ? Quand je me tournai vers Malachy, il m'annonça :

— Ton ancien ami y travaille.

— Jeff ?

Jeff était le père de Serena May. La dernière fois que nous nous étions rencontrés, il m'avait demandé si j'avais l'intention de m'en prendre à Cathy, sa femme. Depuis, j'avais appris qu'elle avait peut-être tué sa propre fille. Je me demandais s'il le savait, lui aussi.

— Ce n'est pas un problème, dis-je en traînant Malachy à

l'intérieur.

Un jeune barman essuyait les verres et deux buveurs solitaires sirotaient paisiblement leurs pintes. Aucune trace de Jeff.

Je m'adressai au jeune :

— Pinte et Jameson, et ce que voudra sa sainteté.

Sa sainteté voulait du thé et des petits gâteaux, s'ils en avaient.

Une odeur fraîche régnait dans l'établissement. C'était une des conséquences positives dues à la récente interdiction de fumer.

Pas pour Malachy, cependant. Il posa sur le comptoir son paquet de Major, le tabac le plus fort qu'on puisse trouver, ainsi qu'une boîte d'allumettes décorée d'un cygne. Il les couva d'un œil envieux et demanda au barman :

— Vous avez un espace fumeur ?

— Ouais, pas de problème, lui répondit-il en souriant, on l'appelle la rue.

Pas un catholique convaincu, apparemment.

Malachy le fusilla du regard et grommela :

— Jeune blanc-bec.

Notre commande finit par arriver et nous l'emportâmes vers une table avec vue sur l'église. Je me demandai si ça dérangeait Malachy d'être dans l'ombre d'un lieu de culte protestant.

Il remua le liquide contenu dans la théière et dit :

— Un seul sachet de thé pourri. Ça a dû leur arracher les tripes.

Je levai ma pinte et en vidai la moitié. Il me jeta un regard de dégoût total.

Avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, je pris les devants :

— Je vous repose la même question : qu'est-ce que la bénédiction ?

Il trempait le biscuit dans le thé léger et, déconcentré, en perdit la moitié dans sa tasse.

— Hein ?

— Vous m'avez entendu.

Il eut un regard consterné pour le biscuit détrempé qui flottait à la surface.

— C'est une prière et, également, un acte de dévotion qui a lieu le soir, quand bien même plus personne n'y assiste. Si c'est

une bénédiction que tu cherches, tu ferais mieux de t'adresser à quelqu'un d'autre. Ce n'est pas moi qui te l'accorderai.

Je levai mon verre de Jay.

— Heureux de constater que vous vous êtes adouci sur vos vieux jours. Mais pourquoi quelqu'un irait, disons, adopter le nom de Benedictus ?

Il repoussa du geste son triste breuvage.

— Il faudrait être dingue.

Je fus obligé de reconnaître que, pour ça, il avait sûrement raison.

Il se leva.

— Je vais m'en tirer une.

N'importe quel Américain qui se serait trouvé à portée d'oreille aurait été stupéfait d'entendre pareille chose, même si, avec tous les scandales autour des ecclésiastiques, ce n'était pas certain.

— Vous oubliez une chose, lui dis-je.

Il se retourna et je compléai :

— Payer. Même les prêtres doivent le faire maintenant. Vous avez profité de tout gratuitement bien assez longtemps.

Il s'approcha du comptoir, asséna une belle engueulade au barman pour le thé puis revint.

— Pas étonnant qu'y ait personne ici, avec les prix qu'ils pratiquent.

Je vidai mon verre, le suivis dehors.

Il alluma sa cigarette, toussa.

— Donnez-m'en une, lui demandai-je.

Il m'étudia un moment.

— T'as qu'à t'en acheter.

D'un pas martial, il partit alors dans un nuage de fumée, satisfait de lui, tel un démon fulminant.

Vent instable

J'écoutais Billy Joe Shaver. *Restless Wind*, son album légendaire. Il en était à *Fit to Kill and Going out in Style*^[21] quand mon mobile sonna. C'était Stewart. Il avait presque l'air agité, si tant est qu'un fervent de la philosophie zen puisse en arriver là.

— J'ai du neuf, m'annonça-t-il.

— Ouais ?

— Il faut qu'on se voie. Je suis au Meyrick, je vous offre un café.

Un café. Mon cul, oui.

— C'est où, le Merrick, bordel ?

Je ne me rendis même pas compte que je prononçais mal le nom.

Il rit.

— J'oublie toujours la fixation que vous faites sur le Galway d'antan. Avant, c'était l'hôtel Great Southern.

— Pourquoi vous le dites pas tout de suite, alors ? J'y serai dans dix minutes.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis ma visite à Gary Blake et aucun tabassage d'homosexuel n'avait été signalé.

J'avais trouvé un moyen temporaire d'éviter de sombrer totalement dans l'alcool : un verre à midi histoire de reprendre pied, quatre pintes et des petites doses le soir. Dix par jour. Ça passait tout juste. Je n'étais jamais complètement sobre, mais jamais complètement ivre non plus. Le moment où j'allais perdre le compte, littéralement, et où je m'en ficherais, approchait. Et là, ça craindrait. À plusieurs reprises, j'étais même entré dans le pub de Jeff, en quête de quoi... d'une confrontation, d'une affirmation, d'un pardon ? Mais jusque-là, pas de Jeff.

J'enfilai ma veste de *garda* toutes saisons, l'article 8234. Ils voulaient toujours la récupérer. Ils n'avaient qu'à y croire. Je passai un sweat-shirt noir pour avoir l'air pas commode, ainsi qu'un jean noir. Et les Doc Martens, évidemment.

Avais-je l'air dangereux ? Ouais, si un vieux gusse affublé d'une prothèse auditive et d'une claudication suffit à vous effrayer. J'avais des dents superbes, n'empêche. Pas les miennes, mais elles, au moins, étaient éblouissantes. Ce n'était pas du luxe.

Le Meyrick ressemblait en tous points au Great Southern. Stewart, assis dans un confortable fauteuil en cuir, parcourait le *Irish Times*. Une élection prochaine et les problèmes financiers du Taoiseach[22] faisaient les gros titres. Au mois de septembre précédent, il avait reconnu avec candeur, lors d'un entretien télévisé émouvant, que, oui, il avait sollicité auprès d'amis un « coup de pouce » quand il s'était retrouvé dans une mauvaise passe et cet aveu, loin de lui valoir une perte d'estime, avait entraîné un regain de popularité tandis que l'expression *coup de pouce* avait trouvé sa place dans le folklore local. Ces toutes nouvelles allégations s'avéraient plus difficiles à écarter.

Stewart posa le journal, héla un garçon qui passait, commanda une infusion pour lui et m'interrogea du regard.

— Une pinte et un Jameson, sans glace.

Il leva un sourcil et je le mis en garde :

— Abstenez-vous.

Il s'abstint.

Je m'assis et le regardai. Il présentait l'image du calme et de la tranquillité : costume cher, cravate en soie, chaussures coupées dans le cuir le plus tendre que j'aie jamais vu. Sur le ton de la dérision, je lui demandai :

— Redites-moi ce que vous faites, là, maintenant que vous n'êtes plus dans le trafic de drogue ?

Un léger froncement affecta ses paupières puis ses traits se détendirent. La référence à la drogue lui rappelait forcément ses six années de prison, mais je suppose que la philosophie zen avait repris le dessus et il sourit.

— Je vends des renseignements, il n'y a rien de plus monnayable. Ce n'est pas dans ce que l'on sait mais dans le fait de savoir de quoi il s'agit que réside l'information.

Dieu du Ciel.

Nos consommations arrivèrent et Stewart dit :

— Mettez-les sur mon compte.

Son compte.

Je faillis mordre à l'hameçon, avalai une bonne rasade de Jay, m'adossai au siège et attendis que l'alcool fasse effet. Jusqu'à présent, ça s'était toujours produit.

— C'est quoi, ces renseignements ? À moins qu'il faille payer pour y avoir accès ?

Il était blindé maintenant, anticipait trop bien mes réactions. Il fit mine de s'occuper longuement de son infusion avant de la verser. Ça sentait le pissenlit. C'en était peut-être.

— Cela fait deux semaines que je recherche notre Benedictus.

Notre ?

Il poursuivit :

— Il faut regarder derrière les actes pour en découvrir la motivation, et il y a toujours une raison, aussi obscure ou torturée soit-elle. Nous avons à présent un policier, un juge et une religieuse. Deux éléments se détachent, la vengeance ou le châtiment, à moins bien sûr que ce ne soit les deux à la fois, donc on creuse un peu plus pour identifier le lien entre ces trois personnes, quand bien même elles semblent avoir été choisies au hasard, et ça alors, un coupable commence à sortir de l'ombre, très lentement. On se replonge dans les archives des tribunaux, dans les journaux, et le puzzle prend forme.

Il se tut.

Je bus une gorgée de Guinness... elle avait très bon goût dans le sillage du Jay.

— C'est qui, alors, le coupable ?

Son sourire agaçant reparut.

— Mauvaise question.

Peut-être que si je me penchais pour lui expédier une baffe en pleine gueule, il me révélerait quelle était la bonne.

— J'abandonne, dis-je. Je vous écoute.

— Pas le. La.

Il me fallut un moment pour saisir.

— Vous êtes sûr ?

Il sirota un peu de sa saleté d'infusion... nul ne me fera jamais croire qu'on peut aimer ces cochonneries-là.

— Voici un scénario possible, dit-il alors. Une jeune fille est violée avec une extrême brutalité, elle porte plainte et deux policiers déposent sous serment. L'accusation est jugée

irrecevable, faute de preuves. Une semaine plus tard, la victime se jette dans la rivière Corrib. Maintenant, voilà la partie intéressante. Sa sœur, qui est religieuse, quitte le couvent. Il n'est pas exclu qu'on lui ait demandé d'en partir à cause du scandale, et le nom de cette religieuse, au sein de son ordre... ouais, vous avez deviné, sœur Benedictus.

— Seigneur, marmonnai-je.

Stewart donnait l'impression d'être assez satisfait de lui.

— Son vrai nom est Joséphine Lally, son surnom Jo. Le seul qui ait été intelligent, dans cette sordide histoire, c'est le violeur. Il a filé vers une destination inconnue, il est introuvable et ça doit être pour ça qu'il ne figure pas sur la liste.

Tout se tenait parfaitement.

Il m'observa puis dit :

— Et avant que vous me posiez la question, je me suis entretenu avec la mère supérieure : elle n'a pas reconnu franchement que la religieuse a été chassée... je ne sais pas quel mot on utilise pour les nonnes en pareil cas, défroquer conviendrait bien mal, je suppose. Je lui ai demandé où était Jo désormais et, ça alors, elle n'en avait aucune idée.

Il fallait que je sache :

— Comment êtes-vous parvenu à voir la mère supérieure ?

Il sourit.

— Je me suis fait passer pour un prêtre, j'ai pris cet air humble, l'âme en paix, que les prêtres devraient avoir aux yeux des nonnes. J'ai été très convaincant et tout ce que vous avez besoin de savoir, c'est qu'elles adorent les prêtres.

Je me le représentais bien dans ce rôle. Avec toutes ses attitudes et son cirque zen, ça lui allait comme un gant. J'étais impressionné. Je ne le lui dis pas, il s'impressionnait bien assez comme ça tout seul.

— Et donc, la seule chose qu'il nous reste à faire, c'est de la trouver, avançai-je.

Il faisait non de la tête.

— Quoi ? aboyai-je.

— Nous devons en apporter la preuve.

Mon tour était venu de sourire, et l'alcool me procurait une arrogance que je n'avais pas eue depuis longtemps.

— Trouvons-la et je le prouverai.

Il se leva.

— Jack, vu la façon dont vous buvez, je serais surpris que vous arriviez à trouver la sortie de l’hôtel.

Et il partit.

Une pinte de férocité

Ce soir-là, je retrouvai Ridge. Elle fut surprise quand je lui suggérai le Garavan, l'un des rares pubs du centre-ville à n'avoir pas changé.

— Jack, je n'ai pas l'intention de boire.

— Qui a parlé de vous ? répliquai-je avant de raccrocher.

Je descendais Shop Street où un musicien des rues jouait *Carrickfergus*. Je n'étais qu'à quelques mètres du pub mais je m'arrêtai pour prêter l'oreille à mon héritage, à mon passé, qui en appelait à moi et à mes sentiments en faisant vibrer l'intense tristesse de cette chanson. Je déposai dix euros dans la casquette du gars qui m'adressa un clin d'œil.

— Que Dieu et sa sainte famille vous bénissent.

J'arrivai en avance pour pouvoir vider quelques verres avant que Ridge n'ait l'occasion de me faire la morale. J'en étais à ma troisième pinte quand elle entra. Elle avait fière allure : courte veste noire, T-shirt noir, jean blanc. Ses cheveux étaient soyeux et ses yeux aussi limpides que l'eau. Bon, pas celle de Galway. J'avais élu domicile dans l'un des petits renforcements confortables où l'on peut jouir d'une certaine intimité.

Elle contempla ma pinte durant une minute entière puis me demanda :

— Vous avez recommencé quand ces bêtises ?

Les pintes que je venais de boire me donnaient de l'énergie et je rétorquai :

— Il y a une semaine, vous étiez à peine levée que vous aviez le goulot à la bouche. Vous étiez incapable de faire la différence entre votre cul et votre coude, alors vous êtes mal placée pour me faire la leçon.

Elle s'assit et je modérai le ton.

— Je vais vous chercher quelque chose ?

J'eus droit à un coup d'œil furieux que je pris pour une réponse négative.

— Dans ce cas, au rapport.

Elle sembla sur le point de me frapper, ce dont elle était tout à fait capable.

— Au rapport... vous vous fichez de moi ? Je ne viens pas au rapport. Je vous ai rendu un service, c'est tout. Je ne travaille pas pour vous.

Je levai mon verre.

— Dans ce cas, à la vôtre.

Est-ce que je m'efforçais par tous les moyens de la mettre en colère ? Y a intérêt, oui.

Nous restâmes assis dans un silence morne jusqu'à ce qu'elle dise :

— J'y suis allée. Des gens très bien et l'adolescente est adorable. Elle m'a raconté qu'un des garçons d'écurie avait été fichu à la porte il y a un mois, alors je me suis renseignée sur lui et devinez quoi ? Il a récemment acheté du foin et de la nourriture pour chevaux.

J'étais ravi. Bon Dieu, deux affaires résolues le même jour... ça méritait d'être célébré. Je me levai.

— Splendide, laissez-moi vous rapporter quelque chose à boire, vous avez été super.

Comme elle ne répondait pas, je me dirigeai vers le bar et demandai un grand Jay. Un gars qui se trouvait au comptoir me dit :

— Elle a l'air gentille, la petite jeune qu'est avec vous.

Je payai et lui répondis :

— Croyez-moi, gentille, c'est pas le terme qui convient.

Quand je revins à la table, elle se préparait à partir.

— Bon, quand est-ce qu'on va l'arrêter, ce garçon d'écurie ?

Elle me décocha un regard méprisant.

— J'ai appelé la police. Ils l'ont appréhendé il y a une heure et ils ont récupéré le poney.

Je faillis en lâcher mon verre.

— Vous avez laissé ces cons de flics s'accaparer tout le mérite ?

Elle souriait désormais, mais sans la moindre trace d'humour ni d'affection.

— C'est leur boulot et ça ne nuit en rien à mes chances de réintégrer mon poste.

J'étais en rage.

— On aurait pu boucler l'affaire et soutirer quelques billets à cet Anglo-Irlandais... il est bourré de fric.

Elle jeta un regard sur ma double dose de Jay et me rétorqua :

— Vous, c'est pas de fric que vous êtes bourré.

Amitié des damnés

Je perdis deux semaines.

Dans mon dernier souvenir conscient, je me trouvais au pub où Jeff travaillait, et nous nous rencontrions enfin. Largement engagé sur le chemin de l'oubli, je ne transitais plus par la Guinness, j'avais le nez dans le Jameson lorsqu'il avait fait son apparition. Il était vêtu presque comme il l'avait toujours été : 501 noir, chemise sans col, gilet (que les Américains appellent veston), ses longs cheveux gris réunis en queue-de-cheval. Lors de nos précédentes rencontres, j'avais montré une contrition absolue, encaissé toutes les paroles dont il avait eu des raisons de me fustiger, et elles étaient légion.

Plus maintenant.

Non seulement j'avais le soutien de pas loin d'un litre d'alcool dans le ventre, mais je savais aussi que je n'étais pas responsable de la mort de sa gamine. Une association qui ne pardonnait pas.

— Jack, commença-t-il. On m'a dit que t'étais venu.

Seigneur, était-ce là un ton presque amical ? Un bref instant me revint l'amitié sincère et chaleureuse qui avait été la nôtre. Mais la folie qui m'envahissait engloutit ce souvenir et je répondis :

— Je commençais à penser que t'étais juste une rumeur essayant de se faire passer pour une réalité.

Il sourit.

— Tu as toujours eu le sens de la formule.

— Comment va ta chère et tendre ?

Un vrai coup de poing en pleine figure et je vis qu'il savait. La douleur filtra par son regard, effaça le sourire éphémère.

— Tu as une minute ? s'enquit-il. Dans le coin là-bas, on sera plus tranquilles.

— Du temps, on en a toujours pour un vieil ami, hein ? Pourquoi tu ne vas pas t'activer au bar, pour me rapporter de quoi écluser pendant que je nous cherche un endroit où nous asseoir ? Ça t'irait, ça, mon vieux ?

Je frémis à ce souvenir et voudrais pouvoir arguer que mes paroles ne reflétaient pas ma pensée.

Tu parles.

Il hocha la tête et passa derrière le bar. Je mis la main sur deux sièges, animé du pire sentiment, et certainement du plus dangereux, que quiconque puisse éprouver : celui d'être dans mon bon droit.

Je dirais *Dieu me pardonne* mais cela n'a guère de sens puisque je suis incapable de me pardonner à moi-même.

Jeff revint avec un Jameson et une grande tasse de café portant l'inscription : *Is bheannacht an obair* (béni soit le travail).

On peut dire ce qu'on veut de Dieu, mais il aime bien rigoler.

Je me demandai si l'ex-nonne meurtrière qui rôdait dans la ville apprécierait l'ironie de la chose. Jeff s'assit et posa le verre devant moi sans faire aucun commentaire sur ma consommation d'alcool.

— Tu as donc entendu parler de Cathy et de...

Il fut obligé de déglutir comme si le souffle lui manquait pour prononcer le nom de sa fille :

— ... Serena May.

Je savais que ce n'était pas sa faute, ce qui s'était passé, mais il était exclu, absolument exclu, bordel, que je lui fasse le moindre cadeau. Depuis des années, je vivais dans la culpabilité et le chagrin, et il était là, devant moi.

Je crachai mon venin :

— Et t'avais l'intention de me le faire savoir quand, que je suis pas responsable ? toutes les fois où tu m'as menacé, putain, tu t'en souviens, mon vieux ?

Je dus m'interrompre pour reprendre ma respiration tant j'étais pris de rage :

— T'allais te décider quand, exactement, à me dire « Merde, je suis désolé, mon pote, je t'ai accusé à tort » ? Mais t'espérais peut-être que j'en entendrais pas parler ? Qu'on pourrait oublier, un point c'est tout, et c'est quoi, l'expression à la mode ? *Passer à autre chose*, putain de merde ? C'était juste un de ces trucs

qu'arrivent, mais bon Dieu, le temps guérit toute peine et puis quoi encore, y a qu'à compter les jours qui restent avant Noël ?

Il courba la nuque et grommela :

— Jack, quand je l'ai appris, ça a failli me tuer. Je ne parviens toujours pas à comprendre. Je...

Je me levai.

— Où elle est, cette salope de tueuse ?

Il redressa la tête. Une lueur traversa son regard et je me dis : *Espèce de pauvre con, tu l'aimes encore.*

— Elle est médicalement suivie. Ils disent que ça va prendre longtemps.

Quand je me saisis du verre, le liquide ambré refléta la lumière de la rue tel un instant de grâce nimbée de tristesse.

— Dieu merci, il y a des gens pour la soigner. Dis-lui que je lui souhaite un prompt rétablissement, bordel, et que je suis pressé de la revoir. Et ça...

Je montrai le verre, versai lentement le whiskey sur le sol, laissant chaque goutte lui fendre le cœur :

— ... ça, tu peux te le mettre profond.

Châtiment

Je sortis de mon coma, ou plutôt un coup de pied m'arracha à mon coma au bord du canal. Je soulevai les paupières pour découvrir trois adolescents, capuche sur la tête, qui se tenaient au-dessus de moi. L'un d'eux disait :

— Debout, vieux sac à vin.

La vache, j'étais dans un sale état. S'ils décident un jour de faire figurer la gueule de bois au nombre des disciplines olympiques, l'or sera pour moi. Celle-là était monstrueuse.

Le deuxième encapuchonné grattait des allumettes qu'il me jetait dessus. Je portai la main à mon oreille : ma prothèse auditive n'y était plus mais je l'entendais quand même, ce petit salopard. Le troisième se pencha et déclara :

— Il pue la pisse, l'enfoiré.

Ils s'amusaient comme des fous. S'ils décidaient de me balancer à la flotte, ce serait pour moi un soulagement. Mais je tendis le bras, en agrippai un par le pied, me relevai sur un genou et, dans un geste motivé par la rage pure et l'envie de vomir, je l'expédiai dans le canal.

Ébahis, les deux autres regardaient sans rien dire.

— À qui le tour ? demandai-je d'une voix rauque.

Avant qu'ils aient eu le temps de déguerpier, j'empoignai le deuxième quand bien même des spasmes de nausée me pliaient presque en deux, et je réussis à secouer ce connard comme un prunier. De ses poches tombèrent mon portefeuille, mes clés et ma prothèse.

Le troisième implorait :

— C'était pour déconner, m'sieur, c'est tout.

Celui qui était dans l'eau s'accrochait à un bout de bois qui flottait. Je donnai un coup de pied dans les couilles du troisième,

lui fis les poches, dus m'interrompre au milieu de ma fouille pour lui vomir dessus, m'emparai de son portefeuille et finis par me redresser. Je souffrais le martyre mais la subite montée de violence m'avait redonné de l'énergie. Je me penchai au-dessus du deuxième et grondai :

— Où est ma montre ?

À son poignet.

Je lui brisai deux doigts, par pur esprit de vengeance.

Ma jambe folle faisait des siennes et, quand je commençai à m'éloigner en boitillant, je vis un vénérable retraité qui, appuyé contre un mur, fumait la pipe ; une grande satisfaction se lisait sur son visage.

— Ça faisait drôlement longtemps que j'attendais d'assister à un truc aussi énorme.

Je me retournai. L'ado qui était dans l'eau se débattait maintenant et je demandai au vieux bonhomme :

— Vous croyez qu'il est en train de se noyer ?

Il tira longuement sur sa pipe, avec délice, et répondit :

— Dieu puisse l'y aider.

Je poursuivis ma progression titubante jusqu'au bout du canal, tournai pour m'engager dans ce qui, à cet endroit, passe pour être la rue principale. Je m'arrêtai à un magasin de spiritueux, fis comme si je ne voyais pas le vendeur se boucher le nez et achetai un demi-litre de Jay.

— Il va pleuvoir, à votre avis ? lui demandai-je.

Il n'avait pas d'avis, en tout cas pas pour moi.

Je dus faire une pause après avoir remonté la moitié de la rue car mon estomac était en proie à un nouveau spasme. Je serrai les dents et parvins jusque chez moi. Une fois dans l'appartement, je m'écroulai. La sueur ruisselait sur mon corps et ma propre odeur me retourna encore plus l'estomac.

Recroquevillé sur le plancher, je réussis à ouvrir la bouteille à tâtons et engloutis une gorgée de whiskey.

J'attendis qu'il fasse son effet. Quand ce fut le cas, je réussis à soulever les paupières. Posé sur la table, j'aperçus mon téléphone portable. La lumière indiquant la présence de messages clignotait, même si la batterie était à plat. Je me livrai à une vérification hâtive : dix-neuf appels.

Je me traînai jusqu'à la douche, arrachai mes vêtements qui puaient et restai dix minutes sous l'eau bouillante, puis

j'ingurgitai une nouvelle rasade de Jay. J'étais bien obligé, avant de me regarder dans la glace.

Merde, c'était pas beau à voir : barbe hirsute, griffures et égratignures qui zébraient mes joues, œil au beurre noir qui avait viré au bleu jaunâtre.

Je jetai mes habits dans la poubelle, me dirigeai vers le tiroir où je rangeais mes sous-vêtements et, Dieu soit loué, trouvai trois somnifères. Je les avalai avec une nouvelle gorgée de whiskey puis grimpai dans mon lit en tremblant. Avec un peu de chance, je ne me réveillerais jamais.

Cette gueule de bois, j'allais m'y soustraire par le sommeil, qu'il pleuve, qu'il vente, ou les deux à la fois. Elle allait être effroyable.

Elle dura dix jours, mais qui était là pour compter ?

Des journées de cauchemars, de transpiration et d'horreur. Je ne me réveillais pas vraiment, j'émergeais plutôt de l'inconscience, trempé de sueur, regardais les rats qui me rongeaient les pieds et hurlais : « Non, ils ne sont pas là. » Cela ne m'empêchait pas de tenter de les repousser avec le manche d'une brosse sans cesser un instant de gémir et de pleurer comme un ange déchu. Serena May venait aussi, en tête de la file des morts, tous accusateurs, tous avec leurs bras décharnés tendus vers moi, s'efforçant de m'entraîner avec eux tandis que je criais : « j'y suis déjà. »

Et derrière la procession des défunts, toujours, une nonne aux contours imprécis qui psalmodiait, telle une comptine, *Attrape-moi si tu peux*.

Il y eut d'étranges moments, des jours, je ne sais pas, de lucidité partielle, où je sortais en chancelant, ayant juste besoin d'une petite goutte de whiskey pour m'habiller et m'acheter à manger, sachant qu'il fallait que j'avale de la nourriture. La plus grande partie ressortait par où elle était entrée. Mais je persévérai.

Le jour où je parvins à m'en tirer en avalant une seule gorgée d'alcool, je sus que le pire était passé. Physiquement, au moins. La culpabilité, la torture mentale, j'étais trop démoli pour pouvoir échapper à leur morsure. Ça pouvait attendre ; d'habitude, ça attendait bien.

Il était midi, combien de jours plus tard, je n'en avais pas la

moindre idée. J'ouvris les yeux, les draps enroulés autour du cou comme un linceul, et je me sentis mieux. Je m'extirpai du lit qui empestait atrocement... bon, vous n'avez aucun mal à imaginer quoi. Mes jambes tremblaient et, durant un moment, je me dis, *Je ne suis pas en état de marcher*, mais elles gagnèrent en fermeté et je réussis à atteindre la salle de bains. Le résultat était devant moi. Une barbe grise me recouvrait tout le visage. Mes yeux, quoique cernés, s'éclaircissaient, l'épouvantable sensation nauséuse les avait désertés. Je me mis sous la douche et, pendant une demi-heure, je me récurai comme une créature prise de démence. Je finis par émerger, la peau arrachée mais propre. Je me rasai et ma main ne fut agitée que d'un vague tremblement. La bouteille solitaire contenait peut-être encore cinq centimètres de whiskey mais je fis comme si je ne la voyais pas.

Je préparai du thé, des œufs brouillés, ajoutai des toasts grillés et parvins à presque tout avaler, je réunis mes vêtements affreusement souillés, les mis dans le lave-linge et trouvai, comme l'a chanté Kristofferson, ma chemise sale la plus propre et un jean que je n'avais jamais porté parce qu'il était trop serré. Maintenant, il flottait sur mon corps telle une prière inachevée. Je dus faire deux fois le tour de ma taille avec la ceinture pour qu'il ne tombe pas.

Je mis le téléphone en charge et trouvai un des cachets de Stewart que je gobai sans savoir ce que ça pouvait bien être. Vingt minutes plus tard, je commençai à me détendre.

Quand le téléphone fut prêt à fonctionner, je pris une profonde inspiration et appuyai sur le bouton d'écoute. Six messages de Ridge (où étais-je, bon Dieu ?) et huit de Stewart me demandant avec insistance de le rappeler. Le dernier m'annonçait : « Je l'ai trouvée. »

L'ancienne nonne ?

Puis une voix que je ne reconnus pas se fit entendre. Il devait y avoir un mouchoir sur le micro pour la déguiser, mais il ne faisait aucun doute que c'était une voix de femme.

— Ah, Jack, vous me décevez effroyablement. Vous avez touché le fond et vous n'êtes donc plus un adversaire digne de moi. Que le Seigneur vous abandonne à l'enfer que vous vous êtes réservé. Euh, très intelligent, votre ami, et j'ai bien failli le sous-estimer, mais l'ingénuité engendrée par sa fierté a, disons,

entraîné un défaut de concentration. C'est par lui que j'ai eu votre numéro, quoique à son corps défendant. Dieu a parlé, au moment où je m'apprêtais à le rendre à son Créateur, j'ai entendu la Parole Divine et je l'ai donc épargné. Les voies du Seigneur sont impénétrables, il aurait dû mourir et il mourra s'il persiste à se mêler de ce qui ne le regarde pas. *Salve et genuflectis*. J'ai son téléphone, j'ai votre numéro, *sea secundis mea*. Benedictus.

Dieu du Ciel, j'en étais glacé jusqu'au sang.

J'appelai le numéro de Stewart. Ni tonalité ni rien.

Je me saisis de mon manteau et me mis en route.

Stewart habitait une petite maison mitoyenne proche de Cooke's Corner. J'appuyai durant cinq minutes sur la sonnette. Un homme, dans la maison voisine, finit par regarder ce qui se passait et me dit :

— Le jeune homme qui habite là vient de partir faire les courses.

J'attendis et il finit par revenir, vêtu d'un beau costume comme à son habitude, mais il portait au front une ecchymose qui commençait à s'atténuer.

Il sourit :

— Ah, voilà Maigret, même s'il arrive un peu tard.

Je ne savais quoi dire.

— Comment ça va ?

La question paraissait bien mal adaptée.

D'une voix étranglée, il me répondit :

— J'ai trouvé notre nonne, mais en réalité je crois que c'est elle qui m'a trouvé.

Il sortit ses clés et nous entrâmes. Sa maison empestait le patchouli.

— Je vais faire du thé. Si vous avez vraiment besoin d'un verre, il y a une bouteille de gin dans le placard.

La vache, j'en avais besoin mais je répondis :

— Un peu d'eau minérale me ferait sans doute du bien.

Il m'en apporta quand il revint avec une grande tasse de tisane à la main et attaqua sans aucun préambule :

— Elle a un frère et, mû par une intuition (c'est bien ainsi que vous appelez ça, vous, les *privés* ?), je suis allé chez lui, j'ai sonné à la porte et j'ai entendu une voix de femme qui disait : « Entrez,

c'est ouvert. » C'était vrai. La même voix m'a dit : « Je suis à l'étage. » J'étais à mi-hauteur dans l'escalier quand, sans que j'aie rien vu venir, elle m'a frappé avec quelque chose... une hurley, est-ce que les nonnes jouent au hurling ? Peut-être une crosse de hockey. En tout cas, ça m'a fait mal.

Comme je n'avais pas de commentaire à faire, il poursuivit sur un ton presque badin :

— J'ai fait ce qu'on fait dans ces cas-là, j'ai dégringolé l'escalier. Je ne voyais plus rien, mais je sentais qu'elle se tenait au-dessus de moi, puis elle m'a aspergé avec ce qui était, m'a-t-elle dit, de l'eau bénite afin de me purifier. Oh, elle avait un couteau, un machin tout ce qu'il y a de mortel, et elle semblait être sur le point de, comment dire, d'achever le travail, quand elle a tourné la tête comme pour écouter quelqu'un. Ensuite, elle a dit : « Votre heure n'est pas encore venue. » Elle m'a béni en latin... ça m'a fait un bien fou. Je vous assure, Jack, je ne sais pas qui lui a parlé, mais bordel, que Dieu le ou la bénisse.

Il me laissa digérer l'information avant d'ajouter :

— Je me suis tapé un sacré mal de tête pendant plusieurs jours. Oh... et elle m'a volé mon téléphone. Ça n'est pas, genre, contraire aux règles que doivent observer les religieuses ?

— Je suis vraiment désolé.

Il émit ce qui pouvait être un rire.

— C'est drôle, elle m'a dit la même chose : qu'elle était désolée.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

Il sembla envisager les différentes possibilités avant de répondre :

— Aller la débusquer.

Je me levai, insistai :

— C'est ma faute, Stewart.

J'avais atteint la porte avant qu'il me réponde :

— N'est-ce pas toujours le cas ?

Sœurs d'armes

Je finis par passer la première. Tant de tempêtes semblaient s'être emparées de mes pensées que tous les instincts que j'avais pu avoir un jour s'étaient mis en veille. Mais tout à coup, une idée me vint. J'appelai Stewart et il me répondit par :

— Déjà ?

Il avait l'air irritable, comme si la philosophie zen n'était pas à la hauteur de ses attentes, à moins, plus vraisemblablement, qu'il ne s'agisse de moi.

— Désolé de vous embêter, mais quand vous êtes allé voir la mère supérieure, a-t-elle mentionné que notre amie psychopathe était proche de l'une ou l'autre des religieuses du couvent ?

— En fait, j'ai pris des notes après. Accordez-moi une minute.

Je m'efforçai de contenir mon impatience puis il revint en ligne.

— Bien vu, Jack. Elle s'en tenait une bonne avec une certaine sœur Maeve, bien que je ne sache pas si pareille expression peut s'appliquer à des nonnes ?

« S'en tenir une bonne » est souvent utilisé, en Irlande, pour décrire quelqu'un qui est ivre, en rogne, les deux parfois. Il y a peu de choses pires, je suppose, qu'un ivrogne qui s'en tient une bonne.

— Ça dépend si elles étaient copines de beuveries, dis-je.

Il ne releva pas.

— Sœur Maeve fait la classe à l'école primaire de la Miséricorde qui se trouve...

Je lui coupai la parole d'un ton mordant :

— Je sais où elle est, cette putain d'école.

Je l'entendis retenir sa respiration, puis il reprit :

— C'est un véritable plaisir de vous aider, Jack, vous débordez

tellement de gratitude.

Et il raccrocha.

Que Dieu accorde sa miséricorde

Je pris le chemin de la Miséricorde.

Je sais, oui, la miséricorde semblait une denrée rare, au même titre que l'eau potable.

Les religieuses qui enseignaient étaient devenues une exception : la majorité des écoles employaient désormais des laïques. Je me dirigeai vers l'administration où une jeune femme très affable, assise derrière un bureau, m'adressa un beau sourire et me demanda :

— Puis-je faire quelque chose pour vous ?

L'amabilité me déstabilise. Je suis tellement habitué aux échanges acerbes que la gentillesse authentique me trouble. Je lui retournai mon plus beau sourire en espérant qu'il ne ressemblerait pas trop à une grimace, et lui demandai :

— Est-ce qu'il serait possible de voir sœur Maeve ?

Elle décrocha le téléphone.

— Puis-je vous demander à quel sujet ?

— Nous organisons une collecte et son nom a été cité comme celui de quelqu'un qui pourrait nous suggérer les œuvres de bienfaisance les plus méritoires.

Un nouveau très beau sourire.

— Oh, il n'y a personne de mieux que sœur Maeve pour collecter des fonds. Tout le monde lui demande conseil.

C'était mon tour de tenter un nouveau sourire. J'en avais la mâchoire douloureuse.

— J'ai frappé à la bonne porte, alors.

Elle parla au téléphone avant de raccrocher et de dire :

— C'est votre jour de chance : elle est libre pendant l'heure qui vient. L'éco dom a été annulée.

— L'éco dom ?

Elle rit comme si j'étais un gars marrant.

— L'économie domestique. Les filles apprennent à cuisiner et à tenir une maison.

J'étais sur le point d'ajouter que les enseignes de restauration rapide qui défiguraient la ville expliquaient peut-être la perte de qualifications, mais je ne tenais pas à en faire trop.

— Elle descend tout de suite, me dit-elle. Une retouche de maquillage et elle arrive.

Elle se moquait de moi ?

Les nonnes... maquillées ?

— Vous allez adorer sœur Maeve, ajouta-t-elle. Tout le monde l'adore.

Je tentai de réfréner mon excitation.

La jeune femme était d'humeur causante et me demanda :

— Quand a-t-elle lieu, votre collecte ?

Un mensonge supplémentaire me fut épargné par l'arrivée de la religieuse.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais... au minimum à l'habit, à la cornette, etc. Rien de tout ça. Elle portait un pull et une jupe élégants avec des chaussures en cuir verni à petits talons. Elle devait bien avoir vingt ans au moins. C'est quoi, leur secret, aux religieuses ? Elles ne donnent jamais l'impression de vieillir, n'ont pas une ride sur la figure. Elle avait un de ces visages irlandais candides : ni tromperie ni duplicité ne l'avaient habité. Elle était presque jolie, si des yeux vifs et un sourire espiègle entrent en ligne de compte.

Elle me tendit la main et je vis l'alliance. J'avais oublié qu'elles sont les épouses de Dieu.

— Je suis Maeve.

— Je ne dois pas vous appeler « ma sœur » ? demandai-je un peu interloqué.

Ses yeux pétillèrent.

— Sauf si c'est absolument nécessaire.

— Moi, c'est Jack Taylor.

Sa poignée de main était énergique et chaleureuse.

— Un café, ça vous dirait, monsieur Taylor ?

Bordel, fus-je sur le point de rétorquer, *est-ce que les ours chient dans les bois ?* Mais je répondis :

— Oui, et je vous en prie, appelez-moi Jack.

Elle se tourna vers la jeune femme.

— Je serai de retour dans une heure. Si quelqu'un me demande, dites que j'ai un rancard.

La jeune femme apprécia beaucoup.

Une fois dehors, je crus, l'espace d'un épouvantable instant, qu'elle allait glisser son bras sous le mien, mais elle se contenta de proposer :

— Allons au Java, c'est là qu'il y a le meilleur cappuccino : beaucoup de pépites de chocolat et, en plus, ils vous donnent un biscuit gratuit.

— Ça me convient.

Nous nous installâmes à une table proche de la devanture et elle s'écria :

— Oh, c'est vraiment un grand plaisir pour moi.

Bon Dieu, je me sentais mal. C'était réellement quelqu'un de bien et moi, je m'apprêtais à lui poser des questions assassines.

Nous commandâmes et, merde, après tout, je pris le cappuccino avec pépites de chocolat et tout.

Quand notre commande arriva, elle me confia :

— Je ne sais jamais si je dois commencer par le petit gâteau ou boire le café d'abord.

Bon sang, avant que ça commence à chier dans tous les sens, je pouvais au moins me montrer courtois.

— Vous n'avez jamais essayé de le tremper dans votre tasse ?

Non, mais elle le fit, goûta et s'écria :

— Oh, c'est parfait. Vous vous y connaissez en gâteries, monsieur Taylor... je veux dire, Jack.

J'étais franchement heureux qu'il n'y ait personne de ma connaissance pour entendre ce dernier commentaire.

Elle but une autre gorgée de café, s'en délecta puis croisa les doigts.

— Je suis à vous, Jack.

Elle me draguait ?

Le moment de la confession.

— Je vous ai menti, lui avouai-je.

— Sur le biscuit qu'il faut tremper ?

J'aurais bien voulu.

J'étais aussi près de me tortiller sur mon siège que je l'avais jamais été. Je me jetai à l'eau.

— Il ne s'agit pas d'une œuvre de charité. Je suis venu pour

parler de Joséphine Lally... sœur Benedictus ?

Ses yeux cessèrent de pétiller et ce triste résultat me serra le cœur. Elle me considéra longuement.

— Vous êtes policier ?

Puis, avant que j'aie eu le temps de répondre, une idée lui vint soudain et ses yeux brillèrent. Pas de joie, hélas, mais à un souvenir.

— Jack Taylor... Oh mon Dieu, Jo m'a parlé de vous.

J'ouvris la bouche, mais elle leva la main et l'alliance en or qu'elle portait à l'annulaire renvoya un rayon de soleil isolé qui pénétrait par la vitrine, presque comme un fragment d'espoir. J'interrompais le cours de sa réflexion.

— Oui, sa sœur, dit-elle alors. Oh, la pauvre Siobhan, quelle tragédie...

Elle se signa avant de continuer :

— Siobhan a été violée, de la façon la plus brutale qui puisse exister, je crois. (Elle frissonna.) Il y a eu un procès, bien sûr, et les deux policiers étaient peut-être plus impliqués qu'il n'a été dit. Je ne veux pas mettre en doute leur parole, mais ils ont assurément joué un rôle et le violeur a été disculpé, les accusations levées.

Elle dut s'arrêter de parler pour recouvrer son calme. Il était visible qu'il lui en coûtait et je compris que les deux policiers qui avaient été tués étaient les deux salopards impliqués. Qu'est-ce qui avait bien pu lui passer par la tête, au juge, bon sang ?

Comme si elle lisait dans mes pensées, elle reprit :

— Le juge, que Dieu lui pardonne, a félicité les policiers pour leur zèle et leur attachement à la justice.

Seigneur, pas étonnant qu'ils aient figuré sur la liste de la meurtrière... et ce foutu juge, il y avait sa place aussi, aucun doute là-dessus. Moi-même, je leur aurais fait payer ça à tous les trois.

— Après, comme vous le savez, Siobhan s'est ôtée la vie. Jo a alors basculé dans le précipice et elle a commencé à parler dans des langues inconnues. Elle me disait que Dieu allait extraire l'injustice de ce monde et qu'il avait choisi Son instrument. La mère supérieure a voulu la convaincre de chercher de l'aide auprès d'un spécialiste et elle a explosé. Il y a eu une scène épouvantable et on lui a demandé de quitter le couvent.

Elle pleurait maintenant. Je me retins de lui proposer un

mouchoir en papier de crainte qu'elle n'interrompe le cours de son récit : il fallait que je l'entende. Elle en avait presque terminé.

— La dernière fois que je l'ai vue, elle empaquetait ses maigres possessions et tenait une feuille de papier dans la main. Elle m'a dit, de la voix la plus terrifiante que j'aie jamais entendue : « Désormais je suis l'instrument du Seigneur. » J'ai essayé de la serrer dans mes bras, elle était ma sœur devant tout ce qui a de l'importance, mais elle a eu un geste de recul quand je l'ai touchée et elle m'a dit : « Benedictus par nulle main ne sera touchée, mais de sa main que guidera la terrible colère divine elle touchera tous ceux qui ont provoqué la mort de l'innocent. » Je ne l'ai jamais revue.

Son café était froid et les vestiges du biscuit flottaient à la surface tels des rêves vaincus.

— Mais pourquoi s'attaque-t-elle à moi ? lui demandai-je.

L'orientation de sa vengeance contre tous ceux qui avaient causé du tort à sa sœur était claire. Mais moi ? Qu'est-ce que je venais faire là-dedans ?

Sœur Maeve se leva brusquement.

— Il faut que je retourne à mes élèves.

Elle me laissa.

DEUXIÈME PARTIE

« Saisir l'esprit à l'aide de l'esprit,
N'est-ce pas là errer grandement ? »

Seng Ts'an

Chargé

Le lendemain matin, je débordais d'énergie, j'engloutis du café et je sortis de mon appartement littéralement au galop.

Stewart m'avait communiqué l'adresse du frère de Benedictus, je dirigeais mes pas vers sa maison. Il savait peut-être où elle se trouvait. S'il ne me le disait pas, je lui cognerais dessus comme un malade et y prendrais plaisir.

Je frappai à la porte. J'avais mon revolver dans ma poche droite. Si elle m'attaquait avec une crosse de hockey, je la pulvériserais, cette foutue salope. Désolé pour le langage, mais j'étais dans une rogne noire à cause de ce qu'elle avait fait à Stewart.

J'entendis des bruits de pas extrêmement pesants. La porte s'ouvrit devant l'homme le plus obèse que j'aie vu de ma vie. Je veux dire, cent cinquante kilos et des poussières. Il portait ce qui ressemblait à une toile de tente de couleur bleue. Elle était imbibée de transpiration.

— Je peux vous aider ? haleta-t-il.

Comme la crosse du revolver était couverte de sueur dans ma main, je la lâchai de crainte de me tirer une balle dans les couilles par excès de nervosité.

— Je cherche votre sœur.

J'avais mis beaucoup d'agressivité dans ma voix.

Il lâcha un soupir, un grondement lointain, plutôt.

— Taylor. Jack Taylor. C'est ça, hein ?

Je hochai la tête et il me fit signe d'entrer. Il se dandinait plus qu'il ne marchait. Nous pénétrâmes dans une pièce étonnamment propre donnant sur la rue. Il se répandit dans le fauteuil le plus volumineux que j'aie jamais vu.

Il m'expliqua :

— J'ai été obligé de le faire fabriquer sur mesure et ça m'a coûté un paquet. Vous désirez boire quelque chose ? Vous allez devoir vous servir vous-même : dans le meuble de rangement, là, et un verre d'eau pour moi. J'essaie de me restreindre.

Il rit au ridicule absolu de cette déclaration. Un rire chaleureux, affectueux, je faisais de mon mieux pour ne pas le trouver sympathique.

Et puis merde. Je me versai un Bushmills bien tassé. Ça vous arrive souvent de tomber sur un Bushmills étiquette noire de cinquante ans d'âge ? Je lui apportai une bouteille d'eau de Galway et un verre : ils étaient tous propres et étincelants. Je lui tendis le sien et m'assis sur une chaise en face de lui.

Il leva son verre et trinqua :

— *Tchin-tchin...* j'en ai bien plus que deux à moi tout seul[23].

J'engloutis le breuvage doré, le paradis sous sa forme liquide, et il ajouta :

— Je m'appelle Benedict.

Il laissa cette déclaration en suspens dans la pièce, puis continua :

— Oui, elle m'a volé mon nom. C'est bien elle, Benedictus, et pas de doute, elle est folle à lier. Ça n'a pas toujours été le cas.

Il avala l'eau... une partie dégoulina sur ses multiples mentons. Il poursuivit :

— Mais bon, on était nombreux à être sains d'esprit, dans le temps. Vous n'êtes pas d'accord ?

Je n'en revenais toujours pas qu'il ait cette voix presque enfantine, si douce, si calme. J'insistai :

— Il faut que je la trouve.

Il hocha la tête.

— Ça vaudrait mieux pour vous.

Hein ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'elle fait une fixation sur vous.

— Pourquoi ?

Il secoua la tête.

— Elle ne me l'a jamais dit et vous pouvez me croire sur parole, monsieur Taylor, ce n'est pas quelqu'un qu'on peut interroger.

Ma main était de retour sur le revolver. J'étais en train de

perdre mes repères. Je bus une gorgée du liquide doré et, d'une voix rauque, je lâchai :

— Quoi ?

— Après le suicide de Siobhan, quand Jo a été foutue à la porte du couvent, elle est devenue complètement cinglée. Elle s'est fait tatouer, c'est fou, non ? Des tatouages très élaborés. Mais dans la phase la plus récente de sa démente, elle s'en est débarrassée en s'écorchant vive. Au sens littéral du terme. La douleur, c'est son grand truc, comme vous n'allez pas tarder à vous en rendre compte.

Il me fallut un moment pour assimiler ce qu'il venait de dire et, pendant tout ce temps, il m'observa tandis que la sueur coulait sur son visage. Il ne fit pas un geste pour l'essuyer. Ses yeux marron étaient d'une extrême douceur, semblables à ceux d'un cocker.

Je finis par réussir à lui demander :

— Pourquoi n'avez-vous rien fait... la concernant... quand vous avez compris qu'elle était vraiment folle à lier, qu'elle tuait des gens ?

Il me regarda droit dans les yeux, sans hypocrisie ni tentative pour se défilier.

— Parce que j'ai peur d'elle.

Il se tut puis ajouta :

— Vous feriez bien d'avoir peur d'elle, vous aussi. Comme disent les Ricains, elle *bande* pour vous... si le terme n'est pas trop irrespectueux pour parler d'une nonne.

Il entreprit alors de s'extirper de son siège. Je me levai pour l'aider mais il me repoussa d'un geste. Il alla se resservir de l'eau, prit la bouteille de Bush et me la tendit.

— Je vous en prie, réservez-vous.

Je le fis.

Il s'enfonça à nouveau dans le fauteuil avec un soulagement visible.

Il fallait absolument que je sache.

— Pourquoi moi ?

Il finit son eau et répondit :

— Vous avez tué une enfant, pire, une enfant handicapée.

Je faillis protester, lui relater les derniers développements mais me contentai de dire :

— Nous allons devoir l'empêcher de nuire.

Il émit un petit gloussement : je ne peux pas décrire ce bruit autrement.

— Nous ? Pas moi, mon gars. Comme vous pouvez le constater, sortir de mon fauteuil constitue le plus grand exploit de ma journée, et m'attaquer à Jo... hé là, pas moi, mon vieux.

— Mais vous êtes son frère. Vous ne vous sentez pas responsable ?

Il referma tout à coup la main sur son épaule et entonna : *« Dans les annales de Clairvaux, il est dit que saint Bernard demanda à Notre Seigneur quelle était sa plus grande souffrance jamais mentionnée et Notre Seigneur répondit : Je présentais à l'épaule, tandis que je portais ma Croix durant la montée au calvaire, une plaie atroce dont il n'est fait état dans aucun des récits qui la relatent. »*

Je songai : *C'est quoi, ces conneries ?* Et bien d'autres choses encore. Dingue.

La transpiration ruisselait maintenant sur son corps et, avec un petit cri de douleur, il tira sur le tissu qui couvrait son épaule.

— Approchez, monsieur Taylor, venez voir l'œuvre de sœur Benedictus.

Comme un crétin fini, j'obéis.

J'ai contemplé des blessures, coupures, incisions, perpétrées à l'aide de couteaux, d'armes à feu, de petites haches, de hurleys, et aucune d'elles n'était jolie. Mais celle-là... s'inscrivait dans une catégorie à part. Une énorme entaille avait été creusée dans les chairs de son épaule, comme avec une machette, et donnait l'impression d'avoir été ensuite martelée à l'aide d'un instrument contondant. L'aspect était celui d'une plaie qui a cicatrisé et que l'on a rouverte.

J'en avais l'estomac retourné. Même le Bushmills, aussi puissant soit-il, ne pouvait remédier à cette horreur absolue. Et je vous jure qu'une odeur de chairs corrompues en émanait.

— Il faut que vous montriez ça à un docteur, bredouillai-je.

Je ne voulais pas prononcer le mot gangrène, mais j'avais aperçu des taches verdâtres.

Il m'adressa le sourire le plus triste que j'aie jamais vu et déclara :

— C'est ma pénitence.

Comme je le disais, dingue.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il contempla son verre d'eau. Vide. Et ses yeux disaient : *Comment est-ce possible ?*

J'allai lui en chercher un autre... et merde, deux autres. Je me versai aussi un peu d'eau. J'avais la gorge sèche. Je lui tendis les deux siens et il me dit :

— Vous êtes gentil, monsieur Taylor. Derrière votre masque de dur, il y a un homme bon qui se dissimule, mais cela ne vous sauvera pas de ma sœur. Comme vous pouvez le constater, moi, ça ne m'a pas sauvé.

— Comment je peux la trouver ?

Il avala une grande gorgée d'eau.

— Vous n'aurez pas besoin de le faire. Elle est déjà sur vos talons.

— Vous avez une photo ?

Il partit d'un gros rire.

— Les nonnes ne se font pas tirer le portrait.

J'eus envie de lui démolir le sien, mais je me contins.

— Vous devez bien avoir une idée de l'endroit où elle peut se terrer ? Et bon Dieu, comment elle se débrouille, pour le fric ?

— Le Seigneur pourvoit à ses besoins, me répondit-il calmement.

Bon sang, la tentation de lui en coller une en travers de la figure était presque irrésistible.

— Vous voulez me frapper, monsieur Taylor ?

Putain de merde.

Il ferma les yeux un moment. Ils devaient le piquer atrocement à cause de la sueur.

— Ne culpabilisez pas, monsieur Taylor. Toute ma vie, les gens ont eu envie de me frapper. Ils me voient, ils voient ma masse monstrueuse et cela fait surgir quelque chose de très laid chez eux.

Je ne parvins pas à me retenir et déclarai :

— Les Weight Watchers[24], ça vous rappelle quelque chose ? Au lieu de vous apitoyer sur votre sort, vous pourriez réagir.

Je sais... venant de moi, c'était à hurler de rire.

Il ouvrit les yeux. Une lueur y brillait à présent :

— Et vous, vous pourriez aller voir les Alcooliques Anonymes. Touché.

Il ajouta :

— Vous croyez que c'est la nourriture qui a cet effet sur moi ?

C'est un état pathologique. Bien sûr, je peux suivre un régime, je les ai tous essayés. J'ai même ingurgité de la soupe au chou pendant un mois, rien d'autre, et résultat, j'ai pris du poids. Les gosses m'insultent dans la rue, vous savez quel effet ça fait. Dans ce pays de nouveaux riches qui est le nôtre, l'obésité est en train de devenir un problème national et, au moins, je ne serai pas seul.

Cela ne menait nulle part. Je me levai.

— Vous n'allez pas m'aider, alors ? Vous allez la laisser donner libre cours à sa folie meurtrière ?

Il eut le même sourire.

— Mais je vous ai, pour vous occuper de cette affaire, monsieur Taylor. Qu'est-ce que la ville pourrait vouloir de plus ?

23

Enfant jouet du destin

Ça lui faisait bizarre de porter à nouveau les vêtements de son ordre, mais il n'existait pas de meilleur déguisement. Elle était arrivée au point le plus vital de la liste.

Crucial, pour ainsi dire.

L'enfant.

Il avait été si facile de l'enlever que c'en était risible.

Elle était allée à la maison où il habitait et elle l'avait vu qui jouait dans le jardin. Une femme, à l'intérieur, parlait au téléphone. Elle avait pris le petit garçon par la main. Malgré son très jeune âge, il savait déjà que les religieuses étaient des personnes de confiance.

Elle avait apporté une barre de chocolat au lait Cadbury, la plus grosse, dans laquelle elle avait inséré le contenu de ses gélules pour dormir. Le temps de le ramener à son repaire, il s'assoupissait déjà.

Elle l'avait enveloppé dans une couverture et l'avait étendu sur le sol de marbre, un petit radiateur à côté de lui. Elle ne voulait pas qu'il prenne froid.

Pas avant de lui avoir tranché la gorge en tout cas.

24

Réponses

Un policier fut tué dans un « accident imprévisible ». Les freins de sa voiture lâchèrent et il percuta un arbre. Il mourut sur le coup.

Je le rayai de la liste.

Nous approchions de la fin.

En désespoir de cause, je décidai de retourner voir sœur Maeve. Il devait être possible d'en apprendre plus. Je redoutais cette nouvelle entrevue ; elle avait clairement exprimé qu'elle ne souhaitait pas me revoir, mais presque tous les gens que je connaissais m'avaient dit la même chose.

Quand je pénétrai dans l'école de la Miséricorde, je jure que mon cœur battait à tout rompre. La jeune femme qui était à l'accueil, la dernière fois, avait été si chaleureuse et amicale : je m'attendais à ce que, aujourd'hui, elle appelle les flics.

Elle n'en fit rien.

— Monsieur Taylor, super. Sœur Maeve cherche à vous joindre.

Le monde est rempli de surprises.

Elle décrocha le téléphone, eut une brève conversation puis raccrocha pour m'annoncer :

— Sœur Maeve va vous recevoir. Son bureau est au premier étage.

Son bureau ?

Je grimpai la volée de marches et ma patte folle regimba, mais pas trop. La porte était ouverte. Elle était assise derrière un meuble de travail en désordre et se leva pour m'accueillir.

— Monsieur Taylor, si vous voulez bien fermer derrière vous ?

Je le fis.

L'air extrêmement inquiet, elle me montra la chaise placée en

face d'elle. Je me sentis comme un élève qui a commis un acte répréhensible et comparaît devant le principal. Son regard ne pétillait plus et, de fait, elle se tordait les mains.

— Je ne sais par où commencer.

Elle soupira puis se lança :

— J'ai vu Jo.

J'étais sur le point de m'écrier : « Vous avez appelé les flics ? » Mais je me rabattis sur :

— Quand ?

Elle était désormais en proie à une grande détresse.

— Il y a quelques jours, elle m'a dit qu'elle avait une confession à faire et que, comme elle n'avait plus confiance en l'Église, elle m'avait choisie pour la recevoir. Non pas pour obtenir l'absolution, m'a-t-elle précisé, mais pour que les choses soient clairement établies.

Elle se tut pour me laisser digérer l'information et voir si j'avais un commentaire à formuler.

Je n'en avais pas.

Elle poursuivit.

— Jo m'a confié qu'elle avait été avec un homme, avant d'entrer dans les ordres. En réalité, c'est à cause de ça qu'elle a prononcé ses vœux. Elle l'avait... *connu dans la chair* et s'était retrouvée enceinte. À l'époque, c'était très difficile d'être fille-mère. Elle est allée en Angleterre.

Cela ne pouvait signifier qu'une chose : un avortement. Pas étonnant que la pauvre femme soit dérangée.

— Est-ce qu'elle a essayé de contacter cet homme ?

Ses mains étaient maintenant crispées l'une sur l'autre. Elle évitait mon regard.

Il me fallut un moment, puis tout se mit en place.

— *Moi ?* bredouillai-je. Ah, pour l'amour de Dieu, vous croyez que je ne m'en souviendrais pas ?

Maeve me regarda en face pour la première fois depuis que je m'étais assis.

— Elle m'a dit que vous étiez déjà alcoolique à l'époque et que vous aviez des trous de mémoire. Que vous n'aviez aucun souvenir de ce qui s'était passé.

Oh, Seigneur, c'était vrai. La vérité, dure et amère. Dès le premier jour où je m'étais mis à boire, ou presque, j'avais eu des absences. Une prise de conscience soudaine, plus affreuse

encore, s'imposa à moi.

— J'aurais pu être père ?

Elle pleurait et hocha la tête.

— Le pire reste à venir, murmura-t-elle alors.

Elle voulait rire, merde. Qu'est-ce qu'il pouvait y avoir de pire ? Depuis des années, je rêvais d'avoir un enfant, j'y étais parvenu et cette...

J'avais envie de briser quelque chose, de boire toute l'eau de la Corrib, de ne plus rien sentir.

La voix de sœur Maeve s'adoucit.

— Le suicide de Siobhan et l'avortement... c'était comme s'ils se confondaient, comme s'ils étaient devenus un unique élément dans une mosaïque d'horreur et de deuil. Et Jo était irrémédiablement perdue. C'est à ce moment-là qu'elle a lu ou entendu quelque chose sur la mort de Serena May... c'est bien le nom de la petite fille ?

Je hochai la tête.

— Ça a agi comme une sorte de catalyseur, la fusion entre tous ces traumatismes, tous ces événements épouvantables, s'est opérée et lui a donné un but à atteindre. En quelque sorte, elle pouvait désormais attribuer la responsabilité de tout à un seul et même acte, je ne suggère pas qu'elle l'ait rationalisé mais elle se trouvait dans un état mental si désespéré qu'elle se serait raccrochée à n'importe quoi pour échapper à la terreur de ses propres pensées.

— Où est-elle ?

Maeve semblait s'être retirée en elle-même. L'horrible angoisse liée à ces événements l'avait finalement rattrapée et elle ne pouvait même plus y penser. Elle avait le regard fixé sur ses mains et je constatai que le sang coulait là où ses ongles s'étaient plantés dans ses paumes.

Au royaume des aveugles

La nation fut prise d'une frénésie pour le loto. Une remise en jeu des sommes non attribuées avait fait grimper le pactole à seize millions et les billets se vendaient au rythme de vingt mille par minute.

L'été se présentait à la mode irlandaise : pluies battantes et bourrasques de vent. Au prix d'un suprême effort de volonté, je parvins à réduire considérablement ma consommation. Mais j'avais besoin d'aide sous peine de sombrer à nouveau dans une cuite. Et je pensais que la prochaine fois je ne me réveillerais pas au bord du canal, mais dedans.

Si on veut se procurer de la came, rien de plus simple. On va s'asseoir sur Eyre Square, on éjecte un ivrogne ou un randonneur d'un des bancs, et on attend. Bien sûr, on vous proposera aussi tout ce qu'une ville soudain ivre d'argent peut proposer à un acheteur qui n'a pas beaucoup de discernement.

Le premier jour, j'échouai mais je réussis quand même à abandonner quelques euros à une congrégation d'ivrognes qui me remercièrent de leurs *Bheannacht leat*, « Béni sois-tu ».

Tu parles d'une bénédiction.

Le deuxième jour, j'étais assis sur mon banc, j'écoutais *Just Another Town*, l'album de Johnny Duhan. Ça faisait un bon moment que je ne l'avais pas écouté car sa musique me rappelait trop une période très dure : l'épisode affreux des rétameurs assassinés et les conclusions tragiques auxquelles j'avais abouti. La troisième chanson débuta et je faillis sursauter ; elle s'intitulait *Benediction*.

Putain de merde, comment j'avais pu l'oublier ?

Avant que j'aie eu le loisir d'écouter les paroles, un type qui avait entre vingt et trente ans, les cheveux longs et humides, un

sweat-shirt et un pantalon de treillis, me demanda :

— Où t'étais quand John est mort ?

Je le regardai.

— Dans un pub du Donegal, j'éclusais du tord-boyaux.

— Hein ?

Visiblement, sa question avait été de pure rhétorique.

— Tu cherches quelque chose ? m'interrogea-t-il.

Je coupai court à ses conneries.

— Qu'est-ce que vous avez ?

Il prit un air méfiant.

— T'es flic ?

Je me détournai.

Il s'approcha plus, vira total hippy.

— Hé mec, y a pas de mal à demander, hein, mais genre, faut que j'assure mes arrières, tu vois ce que je veux dire ?

Je faillis répliquer : « Je ne suis ni sourd ni aveugle. » Mais pas de doute, je n'en étais plus loin.

— J'ai vu que tu traînes la patte, mec. C'est les citoyens honnêtes qui t'ont bousillé la guibolle ?

Je lui retournai mon regard glacial et il débita sa litanie : stimulants, calmants, amphètes, Ice, Herbe, marijuana.

Je levai la main, dis :

— Xanax.

Il poussa un long soupir.

— J'ai du Valium, 10 mg... Tu décompresses grave.

Je grinçai des dents, répliquai :

— Si j'en voulais, de votre saloperie de Valium, vous croyez pas que je vous l'aurais dit ?

Il sourit comme un rat qui a une idée derrière la tête.

— Trop mortel, mec. Mais ouais, je peux en trouver, c'est l'hallu d'enfer. Y en a pour une heure, genre, et ça va trop douiller. Tu kiffes ?

Toute la jeunesse irlandaise s'exprimait ainsi désormais. Une foutue tragédie.

Je lui répondis que, effectivement, *je kiffais grave* et lui indiquai combien j'en voulais.

Il ouvrit de grands yeux et se leva.

— Cool mec, je reviens. Je fonce dans l'espace-temps et j'suis d'retour. Tu veux aut'chose ?

— Juste que vous arrêtiez de me dire mec, bordel.

Il s'éloignait déjà et je ne pus m'empêcher de lui demander, même si je doute qu'il ait été de ce monde à l'époque :

— Et vous, vous étiez où quand John est mort ?

Il eut l'air égaré.

— Quel John ?

C'est dans ces moments-là que j'adore la démence pure qui règne dans mon pays.

Regardez le monde tourner

J'observais les foules de gens qui passaient, déconcerté : pas un seul accent de Galway ne me parvenait aux oreilles. Aux informations, ils avaient annoncé que nous étions la nation la plus riche après le Japon. Il y avait, au dernier recensement, près de quatre mille millionnaires dans le pays et, ouais, les pauvres s'appauvrirent sérieusement.

Une femme qui portait un châle s'approcha avec prudence. Elle était d'un âge indéterminé, dans les cinquante ans, avait le type roumain, des bagues et des bracelets partout. Le gouvernement avait récemment affrété un avion, organisé une rafle avant l'aube et regroupé une centaine de ces gens qui campaient le long de l'autoroute M 1.

Ça ouais, nous nous étions enrichis et nous avons perdu toute pitié.

Des coureurs cyclistes lettons, dont l'équipe devait prendre part au Tour d'Irlande, avaient sinon pris leurs jambes à leur cou, du moins disparu dans la nature. Je ne pouvais m'empêcher de m'interroger sur ce qu'ils avaient fait des vélos.

D'une voix britannique cinglante, elle me demanda :

— Il est disponible, ce siège ?

Avec cette manière qu'ont les Anglais de toujours parler sur un ton péremptoire et autoritaire.

Je regardai alentour : il y avait plein de bancs inoccupés.

— Il l'est, répondis-je néanmoins. Il n'y a plus grand-chose de vraiment public, de nos jours.

Même les toilettes étaient devenues « payez avant d'entrer ».

Elle m'observa d'un œil méfiant, se demandant si elle commettait une terrible erreur, puis s'assit prudemment en laissant par sécurité une distance entre nous. Elle sortit un sac en

papier rempli de croûtes de pain et je songeai : *aïe*.

— Si vous avez dans l'idée de nourrir les pigeons, vous devriez y réfléchir à deux fois.

Elle s'arrêta (à mi-croûte pourrait-on dire) et j'ajoutai :

— Hormis le fait que ce sont des rats volants, ça ne sert qu'à les engraisser. Quand le soir tombe, les randonneurs qui suivent les préceptes new âge les capturent avec des filets et les font rôtir sur leurs feux de camp, près de la jetée.

— Vous plaisantez certainement ? me répondit-elle de sa voix sèche et cassante.

Je me tournai vers elle.

— Je plaisante ? Madame, j'ai fait beaucoup de choses dans ma vie, mais plaisanter ne s'inscrit pas encore dans la liste.

À ce moment-là, miracle insondable, une unique plume blanche, parfaite, portée par la brise légère, se posa à nos pieds.

Ravie, la femme frappa dans ses mains avec joie et me demanda :

— Vous savez ce que cela signifie ?

De nombreuses réponses me vinrent à l'esprit, toutes sarcastiques, par exemple : *Qu'une hirondelle ne fait pas le printemps ?* Mais je me contentai de :

— Non.

Je la ramassai : elle était immaculée, presque comparable aux plumes d'oie qu'utilisaient autrefois les moines.

— Quand une plume est apportée par le vent, cela signifie que votre ange est tout proche.

Ben voyons.

Je la lui tendis.

— Oh, non, je ne saurais l'accepter.

— S'il vous plaît.

Elle la prit délicatement, comme s'il s'était agi d'un nouveau-né, la déposa dans son sac avec précaution puis sortit une carte de visite qu'elle me remit :

— C'est pour vous.

Je vis mon pourvoyeur de drogue qui revenait. Elle se leva et me dit :

— Mon ange vous remercie.

Et, durant ce bref instant où j'aurais dû être attentif, ce qui bien sûr n'était pas le cas, elle ajouta :

— Brian va l'adorer.

Et elle partit.

Le gars s'assit, regarda alentour avec prudence et posa une enveloppe sur le banc. Je lui glissai l'argent dans la main.

— Si t'as besoin d'refaire le plein, t'as qu'à revenir te poser sur ce banc.

— Mon ange vous remercie, lui dis-je en me levant.

Il me dévisagea.

— Hein ?

Je secouai la tête.

— Je plaisante.

Je pris l'enveloppe, la mis dans ma poche. Je me souvins alors de la carte que la femme aux pigeons m'avait donnée.

L'image représentait un ange noir qui, armé d'une épée, massacrait allègrement un serpent. Je retournai le bristol et lus l'inscription inscrite au dos :

In benedictus

Requiescat in pace.

Bordel de Dieu. C'était elle.

Je me levai d'un bond mais elle avait disparu depuis longtemps.

En dépit du soleil qui chauffait, je sentis un frisson me parcourir l'échine. Glacé, comme quand le mal tend la main et vous touche de toute sa malfaisance.

J'ouvris l'enveloppe, sortis un des cachets, l'avalai dans l'espoir, bon sang, qu'il serait aussi efficace que l'affirme le personnage des romans de John Straley. Il en parle comme d'un cocon d'ouate, d'une sorte de chaleur nébuleuse.

Je demeurai assis, transi jusqu'aux tréfonds de mon âme.

Je me sentais impuissant, me demandais si elle me surveillait... une impression qui ne m'est pas coutumière. J'ai toujours été capable de passer à l'action, en général de la pire des façons qui soit, mais en mesure de réagir. Cette impression était non seulement nouvelle, mais effrayante.

Une silhouette familière traversa la place en traînant les pieds, entourée de nicotine. Le père Malachy. Il avait son allure habituelle : irrité, négligé de sa personne, prêt à exploser. Ses yeux se posèrent alors sur moi et il s'approcha.

Pas de bonjour chaleureux : droit dans le lard.

— Trop ivre pour bouger, Taylor ?

Sympa.

Je lui adressai un sourire amer.

— En réalité, je fourgue de la drogue.

Il s'assit, la respiration sifflante.

— Ça ne me surprendrait pas du tout.

Il me montra la bande des ivrognes qui n'étaient pas stupides au point de s'approcher de lui.

— Ta place est parmi eux et je ne doute pas que tu vas les rejoindre un jour prochain.

— Est-ce que vous croyez aux anges ?

Il me regarda, le soupçon clairement inscrit sur le visage.

— Pourquoi ?

Une agréable sensation de bien-être commençait à s'emparer de moi. Dieu bénisse les produits pharmaceutiques.

— Ben, vous êtes prêtre, plus ou moins, et les anges et compagnie, c'est votre... comment dire ? Votre fonds de commerce.

Je vis une étincelle de ruse gagner lentement son regard et sus que l'heure des représailles avait sonné.

— Ta mère était un ange, m'asséna-t-il.

Je le laissai savourer ses effets un court instant avant de rétorquer :

— Lucifer aussi.

Il se signa... pas facile avec une cigarette à la main. Des cendres se déposèrent sur sa veste noire.

— Au nom de tout ce qu'il y a de sacré, puisse Dieu te pardonner ce blasphème.

Il restait là, observant un silence furieux, et je lui demandai :

— Si une religieuse devait se cacher hors de son couvent, où irait-elle ?

Il ne s'attendait pas à ça.

— D'où sors-tu une question aussi idiote ? Tout ce que je sais, c'est que les nonnes, l'huile de coude, elles connaissent. Nul n'est capable de faire briller un sol comme une nonne.

Le cachet faisait maintenant pleinement effet et j'éprouvais presque de l'affection à l'égard de la drogue. Seigneur, c'est de la dynamite, ce truc.

— Aussi fondamentale que puisse être cette précieuse

information, me suffira-t-il d'aller inspecter les sols qui brillent pour remonter la piste ?

Il commençait à ne plus tenir en place : il devait être à court de cigarettes, même si je ne voyais pas comment il pouvait se les payer maintenant qu'elles dépassaient sept euros le paquet. Il est vrai que l'argent n'avait jamais été un problème pour le clergé.

— Au nom du Ciel, pourquoi te mettrais-tu en tête de trouver une nonne ?

Je lui dis la vérité.

— Parce qu'elle assassine des gens.

Il secoua la tête : mon délire paranoïaque, une fois de plus. Mais au lieu de s'en prendre à moi, il commença :

— J'ai fait mon noviciat à Rome. Ah, Dieu du Ciel, c'était le Paradis. Le soleil, le vin...

Et pendant un moment, son visage se détendit.

J'eus la vision d'un homme jeune, agréable, qui riait autrefois sans que transparaîsse aucune amertume.

Il s'arracha à sa rêverie.

— Les Italiens avaient un dicton : « Si jamais tu croises une nonne, touche un bout de fer et dis au premier passant que tu vois : "C'est ta nonne à toi." Ça fera retomber le mauvais œil sur lui. »

Du fer, j'en avais dans ma poche, le revolver, et ma main était posée dessus.

Il se leva, me regarda dans les yeux. Une partie de son amabilité romaine était encore présente et il poursuivit :

— Tu as été élevé dans la foi catholique, tu as lu tous ces livres et tu te crois très intelligent ? Alors fais fonctionner ton cerveau, petit gars. Où une nonne pourrait-elle se réfugier ? Elle ne peut pas rentrer chez elle... le couvent est exclu.

Et il tourna les talons.

— Où ? criai-je.

— Sers-toi de ta tête, 'spèce d'idiot.

Ma tête était remplie d'ouate. J'étais incapable de trouver la solution et le Xanax me susurrait : « Qu'est-ce que ça peut te faire ? »

Mais c'était presque une question zen et, dans ce domaine, il n'y avait qu'une seule personne qui pouvait m'aider : Stewart.

Je l'appelai donc et dis :

— J'ai besoin de votre aide.

Un silence. Suite à mes demandes, les gens avaient tendance à souffrir dans leur chair et lui avait ses maux de crâne pour en attester.

— Jack, vous oubliez quelque chose.

— Que vous avez déjà payé de votre personne ?

Un rire, ou pas loin, puis :

— Non, Jack, ce sur quoi vous insistez toujours beaucoup : la politesse. Style, *s'il vous plaît*.

Bon Dieu.

— S'il vous plaît ? répétais-je.

— Vous détestez vraiment avoir à le dire, hein, Jack ? Passez me voir, je suis pratiquement arrivé au terme de ma méditation, par conséquent ça fait assez longtemps que je suis enfermé sans voir personne, même si ce n'est que vous.

Je raccrochai. C'était une insulte ?

Le Xanax répondit : « Qui en a quelque chose à foutre ? » La réponse me plaisait bien et ce médoc, je l'adorais.

Une ville comme une autre^[25]

Je devais voir Stewart le soir même et j'étais stupéfait de ne pas ressentir le besoin de boire. Le Xanax m'avait permis de décompresser. Je n'avais aucune illusion : ça aussi, ça s'accompagnerait d'un gros prix à payer. J'avais vu des photos de grandes stars prenant le chemin du centre de désintoxication après... c'est quoi, déjà, l'expression tendance ? Ah ouais, en avoir tâté un peu. Ils avaient quand même meilleure mine que moi durant toutes les années que j'avais passées sans alcool, alors j'étais d'accord pour payer la facture, comme je le faisais toujours. Mais dans l'immédiat, ça m'évitait de boire. De cela j'étais, sinon reconnaissant, du moins soulagé.

Un bonus de plus : je pouvais lire à nouveau. Les gueules de bois étaient devenues si épouvantables que je n'y parvenais même plus. Je fis donc un saut chez Charly Byrnes. La vache, ça faisait combien de temps que je n'avais pas vu Vinny ? Beaucoup trop longtemps.

Il était derrière le comptoir. Ses longs cheveux bruns lui dissimulaient presque tout le visage, comme à l'accoutumée, et il disait à une vieille dame :

— Apportez-moi ces livres, je m'occuperai de vous.

On voyait bien que les livres, elle n'en avait rien à branler, mais que Vinny s'occupe d'elle... Il avait ce don et, de fait, il pensait vraiment ce qu'il disait.

Elle quitta la boutique comme si elle marchait sur un nuage.

— Tu n'as pas perdu la main, commentai-je.

Il se tourna vers moi. Il lui fallut un moment avant de s'écrier :

— Jack ! Je croyais que tu nous avais quittés, que t'étais parti en Amérique ?

Je me rabattis sur la vieille formule :

— Bah, la mauvaise graine, on s'en débarrasse pas facilement.

Il opina tandis que des centaines de pensées se bousculaient dans son cerveau.

— C'est ce que les gens n'arrêtent pas de me dire à moi. Un café, ça te dit ?

Ça me disait.

Nous prîmes le chemin de Quay Street, Vinny esquivait en expert tous les :

Comment va ?

T'as pas quelques euros ?

Tu me dois une pinte.

Tu me dois un peu de temps.

T'as bonne mine.

La musique habituelle des rues de Galway. Il répondit à chacun avec affection, sans jamais vexer personne, s'arrêtant même pour déposer de l'argent dans la casquette d'un musicien ambulant. Le type lui cria :

— je te paie une pinte tout à l'heure, Vinny.

Il sourit et me confia :

— J'ai qu'à y croire.

Je l'enviai, lui et la façon qu'il avait de négocier cette vie des rues sans cesser d'être apprécié. Moi, j'aurais fait goûter de la hurley à la moitié d'entre eux.

Nous entrâmes au *Café du Journal*[26]. Plus irlandais, ça n'existe pas. C'était bondé mais il dénicha une table au milieu de ce chaos et déclara :

— Ça va nous convenir à merveille.

Et avant même d'avoir eu le temps de cligner des yeux, la serveuse du bar, une ressortissante étrangère au physique de rêve, avait posé devant lui un expresso, une tranche de pâtisserie et, incroyable mais vrai, un exemplaire plié du *Irish Times*.

— Je reviens tout de suite prendre la commande de votre ami, affirma-t-elle.

Il afficha le sourire qui justifie à lui seul qu'on bénéficie de pareil traitement.

Moi, je suis barré.

Je mentionne que j'ai vu Vinny et je relate cette brève

rencontre car ce fut, dans cette existence qui m'échappait complètement, une oasis de *normalité*.

Comment dit-on déjà ? On parle d'un train fou qui fonce vers la catastrophe. Merde, moi, le train, il m'avait déjà écrabouillé et je n'attendais plus que l'express achève le travail.

Je lui demandai, jeu de mots volontairement inclus, je suppose :

— Vinny, ça t'arrive... tu sais... de... dérailler ?

Il écarta le journal et réfléchit à ma question. L'une des choses que j'aimais chez lui, c'était qu'il ne prenait jamais la moindre interrogation à la légère. Il but un peu de café avant de déclarer :

— J'observe les signaux.

Peut-on trouver plus profond, comme réponse ?

Et rester quand même dans les limites qui imposent à l'irlandais de sexe masculin de ne jamais être trop sérieux, du moins en surface ?

La serveuse revint, à nouveau tout sourire pour Vinny, et me demanda ce que je souhaitais. Je répondis qu'un *caffè latte* serait super.

Je me tournai vers Vinny en abandonnant ma gravité :

— J'ai une commande de livres pour toi, mon vieux.

Son visage s'illumina.

— J'adore te l'entendre dire. Le mélange habituel de littérature policière, de poésie et de philosophie ?

J'exprimai mon approbation et nous discutâmes de tout et de rien en restant légers, irlandais.

Il me raconta qu'il était allé à un concert de Philip Fogarty et Anna Lardi, à l'église Saint Nicholas, et je pris une mimique horrifiée.

— Dans une église protestante ? T'es mal, putain.

Il rit, un rire authentique, à vous réchauffer le cœur, qui venait des tripes.

— T'en fais pas, j'avais mon rosaire.

Je souris, étrange impression, et conclus :

— Non, en fait t'es foutu.

Nous avons fini notre café. Il était temps de repartir.

Dehors, il échappa à ses éternels admirateurs.

— Et ce concert, alors, espèce d'hérétique, c'était bien ?

Il donna de l'argent à un ivrogne.

— Superbe. Ce Philip, on peut dire qu'il sait s'y prendre avec

la foule, et Anna... la poésie en chanson.

Puis il ajouta :

— Si je dis que ça a été un plaisir coupable, est-ce que je regagnerai des points auprès de celui qui est aux Cieux ?

Je fis comme si je réfléchissais sérieusement et répondis :

— En réalité, ce serait plutôt pire. Tu ferais mieux d'aller escalader Croagh Patrick.

— Pieds nus ?

— Tu vois une autre solution ?

Il rit à nouveau et me laissa.

Chaque année, les pèlerins escaladent Croagh Patrick, dans le comté de Mayo. C'est une ascension sacrément abrupte. Les secours sont toujours obligés d'évacuer par la voie des airs un pauvre idiot qui a fait une crise cardiaque ou qui souffre de déshydratation. Au sommet se dresse la statue de saint Patrick. Je me demandais si, avec tous les reptiles que nous comptons dans notre société à l'heure actuelle, il était aussi vaillant qu'il l'avait été autrefois[27]. Il perdait la main, comme toutes les autres icônes, les héros que nous avons vénérés autrefois.

Les pèlerins devraient faire preuve de réelle franchise et installer le symbole de l'euro tout là-haut, car alors ils n'escaladeraient plus cette montagne dans la douleur, merde, ils la prendraient d'assaut au triple galop. Pieds nus ou pas.

Sombre proposition

J'étais en chemin pour aller voir Stewart quand mon mobile sonna. Je craignais et souhaitais en même temps que ce soit la religieuse psychopathe.

J'entendis une voix masculine cultivée.

— Monsieur Taylor, j'espère sincèrement que je ne vous dérange pas au mauvais moment ?

Ce connard d'Anglo-Irlandais. Tandis que j'essayais d'arracher son nom aux oubliettes, il me le fournit :

— Anthony Bradford-Hemple au téléphone. Vous vous souvenez de moi ?

— Bien sûr, Hemple, je me souviens.

En réaction à cette impolitesse évidente, j'entendis le petit bruit que l'on fait quand on retient sa respiration. Il s'attendait à quoi ? Monsieur ? Votre seigneurie ?

— On est facilement tenté d'oublier la nature quelque peu acide de votre langage, monsieur Taylor, se reprit-il. J'ai montré une impardonnable négligence dans l'expression de ma gratitude pour le splendide travail que votre collègue a effectué pour ma fille.

Ma collègue ?

Ridge.

Je laissai la même nuance d'agressivité dans ma voix.

— Content d'avoir pu vous être utile.

— Je tenais à vous dire à quel point je suis heureux et, honnêtement, tout le mérite vous en revient. Je n'aurais jamais eu l'audace d'entretenir de l'espoir et maintenant, avec Cathleen, je suis au comble de la félicité.

Qui était cette Cathleen, bordel ? Sans réfléchir, je fis écho à mes pensées :

— C'est qui, cette Cathleen, bordel ?

Il me gratifia de ce que les Britanniques appellent un « gloussement de franche jovialité ».

— Oh, veuillez m'excuser. Elle observe certainement un formalisme plus rigoureux avec vous. Je veux bien sûr parler de la *ban garda* Ridge.

Mais qu'est-ce qu'il racontait, bon Dieu ? Il forçait trop sur le porto ?

— Mais qu'est-ce que vous racontez ?

Il me gratifia d'une version plus modérée, mais tout aussi agaçante, de son gloussement antérieur.

— Oh, mon cher, je crains d'avoir vendu la mèche. Je pensais naturellement qu'elle vous l'avait dit.

— -Qu'elle m'avait dit quoi ?

Je jure qu'il y avait désormais un accent de triomphe dans sa voix.

— J'ose dire que je ferais mieux de laisser Cathleen manger le morceau... Ce n'est pas vraiment à moi qu'il appartient de le faire. Enfin bon, vendredi, nous organisons une petite *soirée* dans ma modeste cahute afin de fêter l'événement et nous serions ravis si vous étiez des nôtres. Rien d'excessivement formel, veste et cravate, ce sera très bien.

Et il raccrocha.

À ce moment-là, j'étais planté au milieu de Shop Street avec des musiciens des rues sur ma droite, des mimes sur ma gauche, et j'avais l'impression de m'être aventuré dans un cirque. Mon téléphone sonna à nouveau. Cette fois, il n'allait pas m'avoir par surprise et je m'apprêtais à foncer dans le tas quand j'entendis une voix féminine.

— C'était tellement gentil de votre part de me donner la plume.

J'étais trop estomaqué pour répondre.

— J'ai l'enfant, poursuivit-elle, et bientôt ce sera votre tour, monsieur Taylor, mais je devrais peut-être vous appeler Jack ?

Il n'y avait ni malveillance ni fureur dans sa voix, ce qui la rendit encore plus terrifiante. Le ton était davantage celui qu'on emploie pour dire qu'on est presque au bout de la liste des provisions à acheter.

— Espèce de salope psychopathe, je vais vous empêcher de nuire même si c'est la dernière chose que je fais de ma vie.

Il y eut un bruit : un rire, un soupir, je ne sais pas.

— Il ne saurait y avoir de mots plus exacts, monsieur Taylor. Ce sera la dernière chose que vous ferez. J'ai hélas dû châtier mon frère, ce pécheur impénitent, car il m'avait trahie une fois de plus. La responsabilité vous en incombe, monsieur Taylor, comme il en va de tant de choses. Mais il vous reste si peu de temps pour répandre le mal sur ce qui était jadis une terre bénie de Dieu.

Fin de la communication.

Qu'est-ce qu'elle avait voulu dire, bon sang ?

Je sentis une vague de peur déferler sur tout mon être. Elle avait enlevé l'enfant. Quel enfant ? Seigneur, il fallait que je l'apprenne, et vite. Ce qui signifiait que je devais me préparer à retourner voir son frère de toute urgence.

Le gardien de mon frère^[28] ?

Tandis que je courais pour retrouver Stewart, les cieux s'assombrirent. Qui donc a écrit un truc sur ce que dit le tonnerre ? T.S. Eliot ? À Galway, le tonnerre disait : « T'es foutu. »

Stewart avait tout préparé pour une petite conversation devant une infusion. Je l'agrippai par le bras.

— Il faut qu'on agisse, et vite.

Ça ne s'inscrivait sans doute pas dans son délire zen, mais je n'étais pas d'humeur à supporter ses conneries cool et, pendant que je le guidais vers la maison de Ben (je ne pouvais l'appeler Benedict), je le mis au courant de tout ce qui s'était passé. Ma rencontre avec le frère de la nonne psychopathe, le fait qu'elle m'avait donné la plume, son appel téléphonique... et le terrible avertissement final sur ce qui était arrivé à son frère à cause de sa « trahison ».

Nous avons atteint l'ancienne prairie communale, à moins d'un jet de crachat de l'église où le prêtre avait été décapité. C'était à cette occasion que le père Malachy avait requis mes services pour tenter de découvrir qui avait tué l'ecclésiastique.

J'aimerais pouvoir affirmer que ça s'était bien terminé. Ce n'était pas le cas.

Stewart s'arrêta.

— Pffffft. Ralentissez. Laissez-moi le temps de digérer un peu tout ça.

Digérer ?

— On n'est pas en train de bouffer, là, putain, on essaie de voir si un pauvre bougre a besoin d'aide.

Il refusait toujours de bouger. J'avais envie de cogner, fort.

De son ton de voix hyper calme, il me demanda :

— Pourquoi vous n’avez pas appelé Ridge, alors ? Vous avez besoin qu’elle reprenne le collier.

— Parce qu’il semble qu’elle en soit à dresser des plans de mariage, dis-je en grinçant des dents.

Ce qui finit par lui arracher une réaction : il faillit en rester la bouche ouverte.

— Ça alors ! Qui est l’heureuse élue ?

Notre société avait dû évoluer beaucoup pour qu’il conclue naturellement qu’il s’agissait d’une femme. Je n’ignorais pas qu’il la savait homosexuelle, mais la facilité avec laquelle il avait posé la question avait de quoi surprendre.

— Ecoutez, lui dis-je, on pourrait reparler de ces conneries plus tard ?

Il finit par reprendre sa marche.

— Jack, il ne vous arrive jamais de désirer une vie... moins trépidante ?

J’aurais pu la lui jouer profond, répondre : je désire une vie *paisible*. Comme si ça risquait d’arriver. Je me rabattis sur :

— Je désirerais que vous la fermiez, bordel.

Dont acte.

Nous arrivâmes à la maison. La porte s’ouvrit quand nous posâmes la main dessus.

— Je passe devant, annonçai-je.

Il faillit sourire.

— C’est pour ça que vous êtes payé grassement.

Il était à l’étage, dans son lit. Il avait une tête à faire peur.

— Jack, la constance du visiteur[29], vous arrivez et nous n’avons que très peu de temps devant nous. Ma sœur est venue et elle a réussi à me convaincre de boire un verre.

Son sourire était éclatant, proche de la béatitude.

— Je suis toujours partant, pour boire une dose... vous me comprenez, pour ça, j’en suis certain. Mais elle y avait ajouté je ne sais quel poison, pas trop douloureux et cependant mortel... je sens la vie qui déserte mon corps et il me paraît assez approprié que vous soyez le témoin de ma fin.

— Je vais appeler une ambulance.

Il fit non de la tête.

— Prenez-en une pour la route avec moi, Jack. Une dose, je veux dire, pas une ambulance.

Son humour lui arracha un petit rire qui entraîna une épouvantable quinte de toux. Il parvint à hoqueter :

— Dieu tout-puissant, je suis heureux de n'avoir jamais fumé.

J'avais, hélas, vu suffisamment d'hommes mourir pour savoir qu'il ne se trompait pas. Déjà, la pâleur cireuse se refermait sur son visage.

Il y avait une bouteille de Bushmills et plusieurs verres sur la commode. J'en remplis deux grands, lui en tendis un.

Il l'étudia comme s'il pouvait en apprendre quelque chose.

— À quoi allons-nous boire, Jack ?

Le Christ versa une larme.

À une longue vie ?

— Buvons à l'amitié que nous aurions pu partager.

Nous trinquâmes et bûmes à grands traits.

Je ressentis une véritable vague d'affection pour cet homme. Je n'essayai pas de comprendre pourquoi, c'était juste une question d'instinct.

Nous entendîmes des pas dans l'escalier.

En voyant la couleur de son teint, Stewart parut sur le point de vomir. Le zen a ses limites, bordel.

— Il y a de la bonne eau glacée en bas, dans le frigo, si vous vous sentez mal, lui dit Ben.

Bon Dieu, je ne pouvais pas m'empêcher de bien l'aimer, le pauvre bougre. Il ne pouvait pas bouger à cause de son embonpoint et merde, ça ne l'empêchait pas de bien recevoir les gens. Ça m'anéantissait et je prêtais serment, un serment profane : j'allais faire en sorte que cette salope souffre quand je la tuerais.

— Jack, reprit-il, tout va bien, ça ne m'embête pas de me libérer de cette enveloppe mortelle[30], si vous me pardonnez d'étaler le peu de culture que j'ai. Et, comme on dit dans le Claddagh : « La mort fut un soulagement venu du Ciel. »

Je n'ai jamais serré un autre homme dans mes bras, pas même mon père bien-aimé. C'est une question d'éducation : on ne touche jamais le corps d'un autre homme à moins d'avoir envie qu'on vous casse le bras. Je me penchai et entourai son corps obèse de mes deux bras.

Il se mit à pleurer, marmonna :

— Merci, Jack.

Merde, merde, trois fois merde.

Cet homme à la corpulence monstrueuse, solitaire comme seuls peuvent l'être les êtres vraiment perdus, me remerciait et il ne voulait plus me lâcher. Une idée horrible me vint : *De toute sa vie, personne ne l'a jamais serré dans ses bras*. Et que sa première expérience lui vienne d'une loque, d'un ivrogne sourd et boiteux comme moi...

Notre Père est aux Cieux, et j'avais quelques questions sérieuses à lui poser.

J'appliquai une tape d'encouragement sur le dos de Benedict et mentis :

— Ça va s'arranger.

Non... ça ne risquait pas. Mais quand je trouverais sa sœur, ça allait être sanglant, putain.

Nous nous... comment exprimer cela... démêlâmes, et il avoua :

— Ça m'a fait du bien.

Il posa alors son regard sur moi, je veux dire, il me vit vraiment et déclara :

— Jack, il y a de la bonté en vous. Vous le niez, vous luttez contre et vous vous comportez de toutes les manières possibles et imaginables comme si vous n'en aviez rien à fiche. Est-ce l'instinct de conservation qui vous pousse à affronter le monde comme un furieux ? Mais vous savez quoi ?... Jack... Je vous adore.

Alors il ferma les yeux et mourut... juste là, devant moi.

Je touchai son visage et frottai sa joue rebondie :

— J'aurais voulu être ton ami.

Dieu seul sait ce qu'il avait enduré au cours de sa vie. Je ne pouvais qu'essayer de le deviner. Je tirai le drap pour recouvrir son corps volumineux et lui touchai la main. Elle était encore chaude. Je la serrai en murmurant :

— Tu étais la gentillesse faite homme.

Et cette rage d'enfer qui bouillait en moi... J'avais connu la colère, la fureur et le reste, mais là, c'était une autre dimension.

Stewart revint avec une bouteille d'eau de Galway. Je la pris pour accompagner un Xanax. Il ne fit pas de commentaire, se contenta de regarder le drap que j'avais remonté.

— Il est mort, annonçai-je.

Stewart semblait hypnotisé par la stupéfiante masse corporelle du malheureux.

— On peut dire qu'il était...

Je l'attrapai par le bras.

— Si vous dites *gros*, je vous casse la saloperie qui vous sert de bras.

Il se dégagea.

— J'allais dire *courageux*.

Il me demanda alors :

— Qu'est-ce que nous allons faire ?

La seule chose qui s'imposait.

— Foutre le camp.

— Ne devrions-nous pas prévenir quelqu'un ?

Tandis que je descendais l'escalier, les tripes retournées, je rétorquai :

— C'est un peu tard pour appeler les Samaritains.

Yeux morts

Nous entrâmes au Park Hôtel et nous assîmes dans le salon. Une serveuse se présenta, tout sourire : pas irlandaise, évidemment, plus personne ne l'est désormais dans l'industrie des services. Elle nous demanda ce que nous désirions. Je commandai un grand Coca et, Seigneur, j'en avais besoin, du coup de fouet qu'allait me procurer le sucre. Stewart répondit qu'il prendrait de l'eau pétillante, avec de la glace et du citron, s'il vous plaît.

Il me regarda.

— Pas d'alcool ?

Je ne parvenais pas à oublier les yeux du mort.

— En tout cas, pas tout de suite.

Nos consommations arrivèrent et Stewart déclara :

— C'est moi qui invite.

La vache, ma journée en fut illuminée.

Je bus le Coca à grandes lampées : autant de sucre d'un coup m'arracha une grimace.

Stewart leva un sourcil.

— Trop doux pour vous, Jack ?

— La douceur, c'est pas mon truc.

— Vraiment ?

Nous n'étions prêts ni l'un ni l'autre à parler de ce que nous avions vu ou de ce qui s'était passé là-bas.

Je regagnai mon appartement et ouvris la porte. Les tripes littéralement rongées d'inquiétude pour l'enfant, je nourrissais un pressentiment qui ne ressemblait à aucun de ceux que j'avais pu connaître à ce jour. J'allumai et reçus à la mâchoire un des coups les plus violents de mon existence. Dieu sait pourtant que j'en ai encaissé plus que ma part.

Je fus projeté en arrière contre l'encadrement de la porte, puis un énorme coup de pied dans les couilles me fit vomir toutes les saloperies que je pouvais avoir dans l'estomac.

Quand ma vision s'éclaircit et que la douleur s'atténua un peu entre mes jambes, je réussis à distinguer deux pourritures de flics, c'est aux godasses qu'on les reconnaît, ces enfoirés. Assis dans mon seul fauteuil confortable se trouvait Clancy.

— Où est mon fils ? siffla-t-il.

— Hein ? grommelai-je.

— Brian, mon fils âgé de deux ans.

Oh, Seigneur Dieu, quand la nonne s'était assise sur le même banc que moi elle m'avait dit : « *Et Brian vous remercie.* » Elle me révélait quasiment qui elle tenait en son pouvoir. Dieu du Ciel, elle avait enlevé le fils de Clancy.

Les deux policiers qui l'accompagnaient étaient des armoires à glace impatients de passer aux choses sérieuses, semblables à des pit-bulls qui tirent sur leur laisse, et je savais que la laisse était sur le point d'être détachée. L'un d'eux, la cinquantaine déclinante, avait une cicatrice en travers de la joue droite, vestige de nombreuses bagarres. L'autre tenait dans sa main une de leurs nouvelles matraques en plastique, légères et, oh, tellement flexibles. Ne vous laissez pas tromper par le mot « plastique » : elles sont mortelles, infligent des douleurs aussi sévères que rapides et, comble de joie, ne laissent pas de traces, pas de celles qu'on pourrait montrer à un avocat. Il l'abattait tranquillement et distraitement contre sa paume dans l'attente de pouvoir s'en servir.

Je mis mes jambes à l'épreuve en tentant de me remettre debout.

— Je t'ai dit de te lever ? aboya Clancy.

Ma bouche, qui m'a toujours attiré de graves ennuis, se permit :

— Non, mais je lis dans les pensées.

Je reçus un méchant coup de matraque sur l'arête du nez.

Il y avait une bouteille de Jameson posée près du fauteuil qu'occupait Clancy. Pas de verre, mauvais signe. Dans un passé peu reluisant, les gars apportaient toujours une bouteille et jamais de verres quand ils avaient l'intention d'infliger de réelles souffrances : le signe qu'on allait passer une très sale nuit.

Au temps de notre jeunesse, quand Clancy et moi étions

cantonnés sur la frontière, nous avons vu le résultat de pareilles soirées, et beau, on ne peut pas dire que ça l'était.

Il avala une grande lampée et ses joues virèrent aussitôt au rouge. J'aurais cédé toutes mes réserves de Xanax pour faire de même.

— T'en avalerais bien une gorgée, hein, Jack ? Tu sais quoi ? Dis-moi où je peux trouver mon fils et t'auras une bouteille pleine, rien que pour toi.

— Je bois plus.

Les deux flics s'amusèrent beaucoup et Clancy reprit :

— Bon Dieu, tu vas regretter.

Il désigna le balafré d'un signe de tête.

— Je te présente Tom, il est originaire de Kilkenny et tu sais très bien qu'ils forment de super bons joueurs de hurling, là-bas. Ce bon vieux Tom, il déteste les flics qu'ont mal tourné. Et y en a-t-il jamais eu un qui se soit plus encanaillé que toi, Jack ?

J'aurais préféré qu'il s'adresse à moi en disant Taylor. J'avais été témoin de suffisamment de passages à tabac sadiques pour ne pas ignorer que quand on vous appelle par votre prénom, vous êtes dans une merde noire. Ça fait partie de la psychologie, ça permet de maintenir les choses sur un plan très brutal et, par-dessus tout, extrêmement personnel.

Clancy, en indiquant le policier de la main qui tenait la bouteille, poursuivit :

— Tom, c'est le spécialiste de... je crois que l'expression doit te rappeler quelque chose... de la mise en condition du témoin, et je suis obligé de reconnaître qu'il aime tout particulièrement s'en charger quand il s'agit d'un client coriace comme toi, mon cher.

Je levai la main et, à ma grande honte, elle tremblait.

— Tu peux lui dire que c'est pas la peine, ça sert à rien, je vais te dire tout ce que je sais. Je veux t'aider et je le peux.

Clancy eut un sourire de méchanceté pure.

— Jack, tu ne m'écoutes pas. Mais bon, ça n'a rien de nouveau. Tu sais, le problème, c'est que j'ai promis à Tom qu'il aurait l'occasion de te cogner un peu dessus et tu peux me faire confiance, tu veux bien me faire confiance, hein, Jack ? Quand il aura eu l'occasion d'exercer un petit moment ses talents sur toi, tu te mettras à chanter comme un putain de rossignol.

Avant que j'aie pu bredouiller un mot de plus, Tom m'expédia un coup de pied en pleine bouche puis il s'appliqua à me mettre

en condition. Ça ne dura pas longtemps : ça ne dure jamais longtemps avec un pro. À la fin, la respiration haletante, la sueur au front, il se recula.

— C'est bien, Tom, dit Clancy. Ça suffira pour l'instant.

Pour l'instant ? Peu de menaces plus terrifiantes durant pareilles sessions.

J'ai été tabassé à coups de marteaux, de hurleys, de godasses, de poings et, en une occasion de triste mémoire, avec une barre de fer, mais ce fut cette séance-là qui remporta l'Oscar. Je souffris de quantités de manières que je n'imaginais même pas possibles.

— Parvenu à ce point, commenta Clancy, la grosse brute déclare généralement : « J'y prends aucun plaisir. »

Puis il rit, un rire bas, amer, et ajouta :

— Mon cul. J'ai rien connu de plus jouissif depuis que Galway a remporté le championnat d'Irlande. Il me semble que ça mérite une petite célébration.

Il glissa la main sous sa veste, en sortit un gros cigare.

— Ça t'ennuie si je fume, Jack ?

Il en trancha l'extrémité avec ses dents, la recracha sur le sol et fit : « Oups ». Il l'alluma ensuite lentement, savourant cet instant et soufflant un rond de fumée parfait en direction du plafond.

— Prends une seconde pour te remettre les idées en place, Jack, et après on parlera. Ou plutôt, tu parleras.

Cinq minutes s'écoulèrent. J'entendis une cloche d'église qui sonnait, sans doute celle du Claddagh. Je me souvenais que dans ma jeunesse, quand une cloche sonnait, les gens s'arrêtaient et récitaient l'angélus. Je ne me souvenais même plus des mots, et pourtant j'ai dû le réciter chaque jour pendant des années.

Clancy, une fois la moitié du cigare consumée, plaça le reste sous sa chaussure et le réduisit en lambeaux avec une véhémence clairement exprimée par la force du geste. Il me regarda et ordonna :

— Parle.

Je parlai.

Cela exigea de ma part des efforts énormes. Mon corps entier hurlait de douleur, comme si chaque mot tranchait dans mon être et générât une nouvelle souffrance. Je lui parlai de la lettre reçue tout au début mais ne lui rappelai pas : *J'ai déjà essayé de*

te le dire deux fois. Je me contentai de poursuivre mon récit. La seule chose que j'omis fut la mort du frère de la religieuse psychopathe. Il l'apprendrait toujours assez tôt. Je mentionnai bien qu'elle avait un frère, mais ajoutai qu'à mon avis elle n'éprouvait aucune affection pour lui non plus.

Quand j'eus terminé, il m'ordonna :

— Décris-la.

Je fis de mon mieux.

Il réfléchit un instant :

— Dans ce cas, monsieur le privé aux stupéfiantes capacités, pourquoi t'as pas été capable de la dénicher ?

— Je sais pas.

Un moment, il donna l'impression qu'il allait à nouveau me lâcher Tom dessus.

— Je vais te le dire, moi, pourquoi, dit-il alors. Parce que t'es un minable. Là, je vais affecter tous les hommes disponibles à ça, jusqu'au dernier, mais toi, Taylor, tu vas te casser le cul et tu vas la retrouver. Si quoi que ce soit arrive à mon fils...

Là, il fut obligé de marquer un temps d'arrêt comme si quelque chose s'était coincé dans sa gorge. Puis il s'en débarrassa d'un geste et acheva sa phrase :

— Si quelqu'un touche à un seul cheveu de sa tête, tu te retrouveras dans la Corrib et c'est pas une menace en l'air.

Il se leva, remit de l'ordre dans ses vêtements, regarda autour de lui et déclara :

— Et fais le ménage. C'est une porcherie, ici, bordel.

Quand ils furent partis, je me traînai jusqu'au bureau, ouvris le tiroir et gobai deux Xanax. La bouteille de Jameson gisait sur le sol près du fauteuil que Clancy avait occupé, et elle contenait peut-être encore l'équivalent d'un verre digne de ce nom. Je me détournai, sortis mon mobile de ma veste. Je fus surpris qu'il fonctionne après la débauche d'énergie déployée par Tom. Je tentai d'enfoncer les bonnes touches mais ma vue ne cessait de se brouiller. J'entendis enfin la sonnerie et une voix répondit :

— Oui ?

— Stewart. J'ai besoin de votre aide. Vous pourriez venir chez moi ?

— Vous êtes blessé ?

J'aurais bien ri mais je savais que la douleur serait trop forte.

— J'ai connu de meilleurs moments.
Et je m'évanouis.

Sanctuaire

Je n'ai pas grand souvenir des quarante-huit heures qui suivirent. Stewart m'avait apporté une décoction faite de traitements et de remèdes chinois et je crois lui avoir dit :

— Pas question que je boive une saloperie d'infusion.

Il n'est pas exclu qu'il ait ri.

Ce qui est sûr, c'est qu'il appliqua sur mon corps diverses lotions. Je lui dis :

— J'espère que ça ne vous fait pas prendre votre pied.

Il eut un sourire affligé.

— Jack, vous avez regardé votre corps, ces derniers temps ? Croyez-moi sur parole, même la médecine ne s'y intéresserait pas.

Je flottais à la limite de l'inconscience, et Stewart me nourrissait de soupes et de potions.

— Ce truc va vous mettre K. -O., me prévint-il au moment où il me contraignait à avaler un liquide immonde.

L'occasion se présenterait peut-être de transmettre la recette au flic, Tom, ça lui éviterait de démolir les gens à coups de latte. J'avais l'impression d'entendre des cloches en permanence, mais c'était peut-être uniquement dans ma tête qu'elles carillonnaient à cause de la volée reçue. Aux confins de mon esprit, quelque chose hésitait que je ne parvenais pas tout à fait à saisir.

Quand je fus enfin capable de me redresser dans le lit, et que les conséquences du tabassage s'atténuèrent, Stewart me dit :

— Vous avez meilleure mine. Comment vous sentez-vous ?

— Affamé.

Il s'apprêtait à plonger la main dans son sac à malices mais je regimbai :

— Merde, non. J'en ai marre de ces trucs orientaux. Il me faut

de la vraie bouffe, un petit déjeuner complet par exemple.

Il soupira :

— Ces cochonneries vont vous obstruer les artères.

Je ris et cela ne me fit pas trop mal.

— Stewart, regardez-moi. Vous croyez vraiment que des saucisses et des œufs au plat vont faire une telle différence sur mon état général ?

Il hocha la tête puis demanda :

— C'est quoi, cette histoire d'Ave Maria ?

— Hein ?

Il alignait des vêtements propres et je n'osais lui demander s'il avait fait ma lessive.

— Vous n'arrêtiez pas de déblatérer : « Ses doux accents annonçant l'Ave sacré », et autres variations sur ce thème.

L'angélus.

— Oh, merde, fis-je.

Il secoua la tête.

— Voilà qui ressemble davantage au Jack que nous connaissons.

Je me levai. En dépit d'un léger vertige, ça allait.

— L'angélus : il n'a pas cessé de m'obséder durant tout ce temps. Vous ne voyez pas ce que ça signifie ?

Il ne voyait pas :

— Vous êtes pris de ferveur religieuse ?

Mon esprit s'éclaircissait.

— Où une religieuse se sentira-t-elle en sécurité, où trouvera-t-elle un refuge, un sanctuaire pour ainsi dire, exception faite du couvent ? Où aura-t-elle chaud et, bien plus important, se sentira-t-elle dans un environnement familial ?

Il secoua la tête.

— Elle se cache dans une église, lui soufflai-je.

Il réfléchit.

— Ça se tient. Galway est peut-être devenue cosmopolite, mais nous avons encore beaucoup d'églises, presque autant que de pubs.

Je pris une feuille de papier et commençai à en dresser la liste.

— C'en est forcément une qui lui est familière, où elle connaît la routine des prêtres, où elle sait à quel moment elle sera en sécurité, et à laquelle elle a accès.

— Je pourrais téléphoner à la mère supérieure, lui demander celle qu'elles fréquentent.

— Mais les couvents ont leur propre lieu de culte. Elle ne va pas utiliser celui-là.

Il prit mon papier, consulta la liste et déclara qu'il allait passer quelques coups de téléphone.

Je mis ce temps à profit pour me doucher et parvins à me laver sans trop voir les marques qui couvraient mon corps. La matraque en plastique ne laissait peut-être pas de traces, les poings et les grosses chaussures, si. Mais l'énergie était de retour, je sentais l'excitation de la chasse dans mon sang et je savais que nous approchions du règlement de comptes final. Une intuition soudaine me vint : pourquoi Benedictus avait-elle tué la nonne ? Bien sûr, elles l'avaient exclue de l'ordre, elle avait été trahie par ses semblables et, en conséquence, l'une d'elles devait expier.

En sortant de la douche, j'eus une illumination purement dictée par l'instinct et demandai à Stewart :

— Je peux utiliser votre ordinateur portable ?

— Bien sûr.

L'adrénaline courait dans mes veines et je savais que j'étais sur la bonne voie. J'allai dans Google et tapai ma requête.

Un bref instant et la réponse s'afficha.

— Seigneur... marmonnai-je. J'avais raison.

C'était d'une telle évidence quand on additionnait deux et deux.

— La mère supérieure m'a invité à la grande cérémonie du thé quand je l'ai appelée, m'apprit Stewart.

— Ah bon, il y en a une petite ?

Il eut un sourire suffisant.

— Ouais, pour les Jack Taylor de ce monde.

Je ne relevai pas.

— On dirait que ça marche d'enfer, pour vous, avec la mère supérieure.

— Je pourrais dire que je sais y faire avec les religieuses, mais ça fait passé de mode à notre époque avec tout ce qu'on lit dans les journaux.

Il appuya son doigt sur la feuille.

— Deux églises, celle de Salthill et la cathédrale. La mère supérieure m'a dit que son ordre a la responsabilité des deux.

— Salthill paraît la plus vraisemblable, mentis-je.

— Pourquoi ?

Je gardai un visage neutre.

— Paroisse riche, elles ont les moyens de chauffer.

Je savais une chose que Stewart ignorait. La cathédrale avait une crypte. J'étais tenté de lui dire que c'était là que reposaient les corps des évêques. Quel endroit serait plus indiqué pour cacher un enfant ? Mon instinct me dictait cependant de garder cette information pour moi.

Stewart hésita avant de demander :

— Jack, ça m'ennuie terriblement d'en parler, mais comment pouvons-nous savoir si l'enfant est encore vivant ? Est-ce qu'elle n'aurait pas déjà, euh, commis l'irréparable ? Cela fait presque cinq jours.

Il m'apprit que la police avait littéralement investi la ville, effectuant des descentes dans toutes les cachettes imaginables, réveillant ses mouchards, mettant la pression sur ses indics. Les recherches mobilisaient la totalité des hommes disponibles.

— Elle attend que je sois là pour le tuer. Elle a besoin que j'en sois témoin. Ne me demandez pas pourquoi, mais ça semble figurer dans ses intentions perverses.

— Et vous, Jack, quelles sont vos intentions perverses ?

— Nous allons d'abord jeter un coup d'œil nous-mêmes dans ces deux églises. Je ne veux pas faire intervenir la police pour quelque chose qui ne donnerait rien, qui serait uniquement fondé sur une intuition.

— Nous allons donc à Salthill ce soir ? Je suppose que de nuit c'est le bon moment puisque l'église devrait être fermée et que nous pourrions opérer loin des regards indiscrets.

C'était presque ça.

— De nuit, oui, et Salthill en premier. Faites-vous accompagner par Ridge. Ça donnera un sacré coup de pouce à sa carrière si nous avons vu juste.

— Et vous ? s'enquit-il avec suspicion.

J'avançai à pas comptés.

— Je vais jeter un coup d'œil à la cathédrale, et après je fonce à Salthill. Comme ça nous ne laisserons rien au hasard et nous gagnerons du temps.

Il m'observa longuement.

— Il y a quelque chose de pas net là-dedans, Jack. Vous me

dites vraiment tout ?

Il fallait que je détourne son attention. Je haussai la voix et répondis :

— Ce qui n'est pas net, c'est que cette garce folle à lier tient le gosse à sa merci et que nous ne pouvons pas nous permettre de nous tromper.

Il n'était pas totalement convaincu, mais il accepta l'argument.

— Petit déjeuner, annonçai-je, c'est moi qui paie. Et dites, vous avez même le droit de prendre une infusion.

Quand nous sortîmes, il grommela :

— Dire que j'aurais pu avoir un thé complet.

Si je n'avais pas été payé pour savoir que c'était impossible, j'aurais pu croire qu'il acquérait le sens de l'humour.

Petit garçon perdu^[31]

Je commandai :

Trois saucisses
Deux œufs sur le plat
Du pudding noir
Des tomates à la poêle
Des toasts
Beaucoup de café

Stewart prit un muffin et du thé décaféiné.

La serveuse, qui avait dans les cinquante ans, fit :

— Quoi ?

Fait notable, elle était irlandaise, et donc elle parlait encore aux clients. L'établissement, caché dans une ruelle proche de l'école des Jésuites, appartenait à cette espèce en voie de disparition. On savait qu'il était à l'ancienne car s'y pressait une foule d'ouvriers du bâtiment, plus nombreux que d'habitude à cette heure de la journée... La construction, au même titre que le reste, était en pleine déconfiture. Les taux des emprunts immobiliers avaient crevé le plafond, si j'ose dire, et les primo-accédants se retrouvaient dans une merde noire. La serveuse avait tout entendu ou presque, mais du thé décaféiné ?

Elle me regarda :

— Il se paie ma figure ?

Son visage m'était vaguement familier, mais il faut dire que si les Irlandais paraissaient désormais familiers, c'est parce qu'ils semblaient très peu nombreux.

— Il est jeune, répondis-je.

Elle se tourna vers lui :

— Ce qu'y a de sûr, c'est qu'il s'est trompé d'endroit.

Stewart était intelligent, et il ne répondit rien.

Je suggérai à la serveuse de tordre le cou au sachet de thé, ce qui lui plut beaucoup.

— j'ai rien de mieux à m'occuper, en plein coup de feu, qu'à faire rendre le dernier soupir à un sachet de thé ?

Des fragments de conversations arrivaient jusqu'à moi et, pour une fois, il ne s'agissait pas de l'eau mais du fils de Clancy. Ni les journaux ni la police n'avaient diffusé d'informations sur l'ex-religieuse : le clergé avait suffisamment d'ennuis comme ça. Mais les répercussions étaient déjà là. Un pédophile bien connu, libéré depuis peu, avait vu sa maison dévastée par les flammes et on entendait de sombres conciliabules concernant différents pervers contraints de quitter la ville.

Stewart me demanda :

— Vous avez vu votre vieil... euh... ami Jeff, récemment ?

Je ne l'avais pas vu.

Il tripota ses couverts avant d'ajouter :

— Sa femme, Cathy..., elle est de retour en ville. Je crois qu'ils essaient de se remettre ensemble.

— Grand bien leur fasse.

L'amertume s'entendait dans chacune de mes intonations.

Il garda le silence un moment.

— Qu'est-ce que vous allez faire, Jack ?

Bon Dieu, j'éprouvais l'impérieux besoin d'une cigarette. J'envisageai de sortir dans la rue où un groupe de clopeurs étaient rassemblés pour leur en taper une.

— À quel sujet ?

— Vous savez bien ce que je veux dire, répondit-il après un soupir.

Je le savais.

— Récupérons d'abord le petit garçon.

Il n'était pas décidé à lâcher prise.

— Jack, cette femme était malade. Ne pouvez-vous pas prendre aussi ce facteur en considération ?

Je sentais la colère monter en moi.

— Vous parlez de cette enfoirée de nonne ou de la salope qui a tué sa propre gamine ?

Il était sur le point de protester mais j'ajoutai :

— Elle m’a laissé porter le fardeau de la mort de Ser...

Je ne pouvais toujours pas prononcer son nom.

— ... de la petite. Toute cette culpabilité, et ce qui s’est passé après... certaines choses ne sont pas pardonnables.

Il me regarda droit dans les yeux.

— Jack, s’il y a une personne qui pourrait envisager de revenir sur pareil jugement, c’est bien vous.

Les circonstances m’épargnèrent d’avoir à répondre, ce qui fut aussi bien car le résultat aurait été très moche.

La serveuse nous apportait la commande.

— Attention, l’assiette est très chaude.

Elle se tourna vers Stewart.

— Pas la vôtre. Nous ne mettons pas les muffins sur les plaques chauffantes.

Il tourna son regard vers mon amas de cholestérol et se borna à secouer la tête.

— Vous n’avez qu’à dire que c’est de la bouffe destinée à me réconforter.

La serveuse revint avec mon café et le thé qu’elle posa sur la table d’un geste brusque. À moi, elle dit : « Sirotez. » Et à Stewart : « Souffrez. »

Nous contemplâmes tous les deux le sachet de thé. Il donnait l’impression d’être passé à l’essoreuse... et c’était peut-être le cas.

— On dirait qu’elle en a extrait toute la caféine, commentai-je.

— Et le reste par la même occasion, acheva-t-il avant de repousser la tasse.

Je mangeai avec délectation. Stewart fit la grimace quand il me vit planter ma fourchette dans le pudding noir avant de le tremper dans le jaune d’œuf.

— Comment pouvez-vous avaler ça ? me demanda-t-il en parlant du pudding.

— Le défunt pape a beaucoup aimé, quand il est venu.

— Ça pourrait expliquer pourquoi on dit le *défunt* pape.

Alors que nous partions, je me tournai vers lui :

— C’est moi qui invite.

— La goutte d’eau qui fait déborder la tasse, décaféiné ou non.

Comme je l’ai déjà dit, il avait fait de réels progrès dans le domaine de l’humour.

Je le quittai dans la rue devant le café en lui rappelant que je le verrais le soir même vers vingt-deux heures à l’église de

Salthill. Il tournait les talons quand je lui suggérai de prendre de quoi assurer sa protection.

— J'ai mes arts martiaux.

Je songeai que je devrais peut-être lui serrer la main ou je ne sais quoi mais je me contentai de dire :

— Merde, ça ne sera pas du luxe.

Je fis des courses. Il y avait une liste de choses dont j'allais sans doute avoir besoin. Quand on s'apprête à surveiller une église, l'attente risque d'être longue. En tête de liste venait une lampe torche digne de ce nom ; je parvins à me procurer le reste en moins d'une heure.

Je rentrai lentement chez moi tandis qu'un tas d'idées se bousculaient dans ma tête, surtout celle, atroce, que je ne serais peut-être pas en mesure de sauver le petit garçon. Oh, Seigneur Dieu, perdre un autre enfant serait au-dessus de mes forces.

À l'angle de Dominic Street, une femme vendait des pin's au profit d'une œuvre de charité et, si ce n'est pas là une belle ironie, ils représentaient des anges minuscules qui volaient au secours d'enfants maltraités. Dans ma tête, de manière inopinée, surgit le terme irlandais de *Angeail an Dorchadas*... ange des ténèbres.

Je lui tendis de l'argent mais n'attendis pas qu'elle me donne le pin's.

Quand j'arrivai chez moi, j'appelai la cathédrale et demandai à quelle heure se terminaient les confessions. Je cherchais un endroit où me cacher avant qu'ils ne ferment les portes pour la nuit et, quand la réponse, dix-sept heures, me parvint, j'insistai :

— Il y a des dévotions prévues, en soirée ?

La femme, une religieuse peut-être, s'enquit :

— Vous voulez dire une bénédiction ?

Je sentis un mince filet de glace courir entre mes omoplates.

Bon Dieu.

— Oui, dis-je.

Sa voix était chaleureuse mais cela ne compensait pas le frisson que je ressentais.

— Non, cher monsieur, la bénédiction du salut a lieu le mardi et le jeudi.

Je la remerciai de son aide et elle me répondit :

— Je vous en prie. Que le Seigneur vous bénisse.

Bon sang, il allait bien falloir que quelqu'un le fasse.

33

La confession fait du bien à l'âme

J'arrivai tôt à la cathédrale. Tout ce dont j'avais besoin était fourré dans un sac. Je jetai un coup d'œil alentour et me glissai dans le confessionnal.

J'étais installé confortablement, il faisait bon, mais non, je n'appellerais pas ça un sanctuaire. Pas pour moi, en tout cas.

Je me préparai à attendre.

J'avais dû m'endormir et me réveillai en sursaut. Je consultai ma montre. La vache, vingt-deux heures trente. L'église était désormais fermée au public.

Quand j'émergeai du confessionnal, la seule lumière provenait des éternels cierges.

J'avalai une barre au muesli et deux Xanax que je fis descendre avec de l'eau. Je m'avançai dans la nef latérale, atteignis la porte qui mène à la crypte. J'avais le cœur dans la gorge. J'ouvris délicatement, m'engageai dans l'escalier. Je n'avais pas besoin de la lampe torche car, en bas, brûlaient des centaines de cierges.

La crypte était exiguë, propre à engendrer la claustrophobie, et dans le coin se trouvait un petit balluchon. Je m'approchai, repoussai la couverture et découvris l'enfant qui dormait. Aucune blessure visible... pour l'instant.

Alors s'éleva la voix, derrière moi.

— L'Antéchrist est arrivé.

Je me retournai pour l'affronter. Elle portait l'habit des religieuses et tenait dans sa main une longue lame mortelle. Ses yeux brillaient d'une malfaisance pure.

— Comment saviez-vous que l'enfant serait toujours en vie ? me demanda-t-elle.

Tout son corps était prêt à frapper. Les cierges se reflétaient

sur l'épouvantable acier de l'arme.

Je me plaçai entre elle et l'enfant.

— C'est aujourd'hui l'anniversaire du suicide de votre sœur.

Je l'avais vérifié sur l'ordinateur portable de Stewart.

Elle afficha ce qui pouvait passer pour un léger sourire mais était plutôt un rictus.

— J'emporte l'enfant avec moi, ajoutai-je, et je vous conseille vivement de ne rien tenter pour m'en empêcher.

Elle approcha davantage, leva la lame et demanda d'une voix chantante :

— Et comment allez-vous vous y prendre ?

Je sortis le revolver de ma poche, ramenai le chien.

Elle s'élança et j'appuyai sur la détente.

Rien.

C'est dingue, non ? Cette saloperie s'était enrayée.

La lame s'enfonça alors dans le haut de ma cuisse, une fois, deux fois, trois fois, et je m'écroulai sur les genoux, le revolver inutile glissant sur le sol de marbre comme tant de prières qui n'ont pas été entendues.

Dressée au-dessus de moi, l'image même du triomphe, elle me dit :

— Préparez-vous à brûler pour l'éternité dans les feux de l'Enfer.

Elle tourna la tête un moment et, quelle que soit la voix qu'elle entendait, je savais qu'elle ne plaidait pas pour mon salut.

Et je m'y attelai. J'avais tant de péchés à expier que l'éternité n'y suffirait jamais. Mais, alors que j'attendais le coup fatal, un ordre retentit :

— Recule, salope azimuthée.

Ridge.

Et Stewart.

Benedictus ne se retourna même pas, elle s'empara d'un lourd chandelier et, pivotant sur place, en frappa Ridge à la tempe.

Stewart s'avança. Je priai le Christ qu'il ait préservé la vivacité de ses mouvements zen.

Benedictus sourit.

— Le troisième démon.

Elle se jeta sur lui, le sabre en avant, mais Stewart esquaiva, la prit de vitesse et vint au contact presque comme s'il voulait la serrer dans ses bras. Elle émit un grognement rauque et tomba

doucement sur le sol. Je vis l'un des couteaux de Stewart et me rappelai les sept qu'il m'avait montrés. Il était profondément planté dans la poitrine de la nonne. Elle ouvrit de grands yeux stupéfaits, poussa un léger soupir et ne bougea plus.

J'essayai de me lever, mais la douleur était semblable à un jet d'acide sur mes cuisses.

— Vous étiez vraiment obligé de faire ça ? demandai-je à Stewart.

Il posa sur moi un regard triste.

— C'était pure bonté à son égard. Elle est délivrée de ses tourments.

Le regard vague, Ridge s'approcha du petit garçon endormi, le souleva et dit :

— Foutons le camp d'ici. Cet endroit me donne la chair de poule.

Stewart me fit un garrot de fortune et m'aida à marcher à cloche-pied.

— Et votre couteau ? lui demandai-je.

Le visage impénétrable, il me répondit :

— Il m'en reste six.

Je remarquai qu'il portait des gants.

Je ne cessai de perdre connaissance et de refaire surface, puis sans transition je me retrouvai assis dans mon fauteuil, chez moi, et Stewart me tendait mon portable.

— Vous n'avez pas un appel à passer ?

Clancy décrocha à la toute première sonnerie.

— J'ai votre petit garçon, lui dis-je. Il est sain et sauf.

Son soupir de soulagement fut tel qu'à nouveau je faillis le plaindre. Je jure qu'il donnait l'impression d'avoir un sanglot dans la gorge, comme s'il était sur le point de craquer. Mais il se reprit et, de son ton autoritaire habituel, il me demanda où j'étais et je sus qu'il allait venir tout de suite.

Au moment où Ridge et Stewart s'apprêtaient à partir, Stewart me tendit le revolver qui ne m'avait servi à rien.

— Vous avez oublié ça.

Et ils me laissèrent.

34

La police

Clancy arriva presque avant qu'ils aient tourné les talons, les deux gorilles dans son sillage. Avant qu'il ait pu ouvrir la bouche, je lui tendis l'enfant endormi dans la couverture.

— Cette cinglée de nonne lui a fait avaler des sédatifs mais je ne pense pas qu'il souffrira d'effets secondaires.

Quand il prit son fils dans ses bras, le visage du surintendant offrit un spectacle rare. L'agressivité affichée, le masque de férocité qu'il revêtait d'habitude disparurent complètement et, pour un peu, j'aurais été ému.

Je lui expliquai que c'était Ridge qui avait regroupé les informations, ce qui nous avait permis de débusquer la psychopathe.

— Où est-elle maintenant, cette femme qui a kidnappé mon fils ? me demanda-t-il d'une voix très basse.

Je lui racontai que la nonne avait failli avoir le dessus mais que Ridge l'avait affrontée au corps à corps et que, dans la bagarre, la meurtrière avait reçu un coup de couteau. Je lui dis qu'il la trouverait dans la crypte de la cathédrale. Je voulais que toute la gloire d'avoir retrouvé et sauvé le fils du chef revienne à Ridge : il y avait de sacrés lauriers à en retirer. Il n'ignorait pas la présence de failles béantes dans mon récit, mais il avait récupéré son fils et il était disposé à fermer les yeux sur les incohérences.

— Je suppose que j'ai une dette envers toi, me dit-il.

Le sang suintait à travers le garrot improvisé et il proposa :

— Tu veux que je te fasse conduire à l'hôpital par un de mes hommes ?

Je repoussai la suggestion d'un haussement d'épaules et il retomba dans le silence.

Puis il dit :

— Merci.

Ça lui avait coûté un gros effort. Ce mot, il avait dû aller le chercher sous les sentiments qu'il nourrissait à mon égard et il avait failli s'étrangler.

— Il y aurait bien une chose, lui dis-je.

Il tenait toujours son fils dans ses bras comme s'il ne le lâcherait plus jamais. Ses deux gorilles n'avaient pas l'air dans leur assiette. Voir leur chef vulnérable n'était pas une expérience qu'ils savaient gérer.

— J'aimerais rester un moment seul avec Tom.

Tom... qui m'avait tabassé comme un malade.

Clancy se tourna vers son subordonné qui avait l'air ravi.

Une nouvelle occasion de me cogner dessus, peut-être ? Tom sourit et Clancy répondit :

— D'accord.

Il ordonna à l'autre flic de constituer une équipe, de se rendre à la cathédrale et d'embarquer le cadavre de la nonne.

Il se dirigea vers la porte, s'immobilisa, s'apprêta à dire quelque chose mais se contenta de m'adresser un signe de tête et franchit le seuil.

J'étais assis dans le fauteuil et le sang suintait toujours de mes blessures quand Tom s'avança en pliant et dépliant ses doigts.

— Eh bien, Taylor, tu te prends pour un héros, c'est ça ? Pour moi, t'es toujours qu'une merde. T'as eu de la chance... y a pas de quoi se vanter. T'es rien d'autre que la crotte que je suis obligé de racler sur mes semelles.

Sans hausser la voix, je lui demandai :

— Vous pouvez desserrer le pansement de ma jambe ? Je ne peux pas l'atteindre.

Il rit.

— Pour qui tu me prends ? Une infirmière à la con ?

— Votre chef apprécierait que vous m'aidiez, je pense, juste une fois.

Il soupira.

— Juste une fois... après c'est fini, on repart à zéro.

Au moment où il se penchait, j'abattis le revolver et lui fracassai le nez. Je refis le même geste et lui brisai la pommette. Il tomba en arrière sous l'effet de la douleur et de la stupéfaction. Je braquai l'arme sur lui.

— Barre-toi de chez moi, connard.

Il se releva en titubant et en essuyant le sang sur son visage. Il donnait l'impression d'avoir envie de se jeter sur moi. J'armai le revolver. Nous entendîmes tous deux le sinistre clic quand une balle pénétra dans la chambre et je lui demandai :

— Tu crois que je te descendrais ? À ton avis ?

Il me regardait d'un air furieux.

— On se retrouvera, Taylor.

Je souris.

— J'espère bien. Maintenant, dégage.

Il s'arrêta sur le seuil.

— T'as intérêt à l'avoir à portée de la main, ton flingue de merde, sans ça je te le ferai bouffer.

— La prochaine fois, mon petit gars, c'est une hurley que j'aurai dans la main.

35

Amen

Je déteste avoir une dette envers quelqu'un. Ridge avait largement contribué à me sauver la vie et ça me foutait en rogne. Je sais, j'aurais dû me jeter à genoux et les remercier, elle et Stewart, de leur intervention. Mais j'avais sans cesse cette idée derrière la tête : *Si quelqu'un doit sauver quelqu'un, ce sera moi le sauveur.*

Quelques jours plus tard, je la retrouvai pour boire un café au Java, dans le bas d'Abbeygate Street. L'arôme du vrai café qu'on respire dans ces murs est semblable à un baume. J'arrivai le premier, mis le grappin sur une table dans le fond, loin des foules déchaînées[32]. Je commandai un double expresso. Avant, j'avais gobé un Xanax et je me sentais raisonnablement détendu ; pas apathique, mais plus calme d'un cran. Clancy avait réussi à ne pas ébruiter le retour de son fils : ça ne faisait pas la une des journaux. Le cadavre de la nonne n'avait pas été retrouvé, mais j'avais vu Stewart planter le couteau et j'avais vu sa figure quand elle était tombée. Elle était morte... alors qui avait fait disparaître le corps ? Pas mon problème. L'Eglise a, pour dissimuler les choses, des talents qui feraient passer les représentants de la loi pour des amateurs.

Ridge arriva, superbe dans un imperméable blanc tout neuf, un haut bleu marine et un jean délavé. Elle venait de se laver les cheveux et sentait le propre. Elle m'adressa un beau sourire et commanda un *caffè latte*.

— Vous avez l'air en forme, lui dis-je.

Le nuage d'antagonisme qui la nimbait d'ordinaire était absent.

— Je me sens en forme, confirma-t-elle.

Non seulement elle avait réintégré la police, mais une

promotion était imminente.

— C'est vrai que vous vous mariez ?

Je ne parvenais toujours pas à m'y faire.

Elle avala une gorgée de café.

— Oui. Anthony est quelqu'un de bien.

— Mais vous êtes homo.

Elle ne se mit pas en colère, n'éleva même pas la voix.

— C'est bon pour ma carrière, d'être mariée, et ce qu'Anthony recherche avant tout, c'est de la compagnie. Et Jennifer, sa fille, est ravie d'avoir une belle-maman.

Putain, tout ça baignait dans l'huile.

— Ce n'est pas un peu... hypocrite ?

Elle me regarda droit dans les yeux.

— Jack, j'ai un seul sein, je suis gay, vous imaginez que je vais crouler sous les demandes en mariage ?

— Ce n'est pas un peu passé de mode ? Je veux dire, vous avez vu les statistiques des divorces ?

Elle secoua la tête.

— Quoi que vous puissiez entendre, toutes les femmes rêvent de se marier. Moi oui, en tout cas... ce qui est sûr, c'est que je ne veux pas finir seule.

Comme vous.

L'implication demeura en suspens entre nous.

Elle rompit le silence en demandant :

— Jack, vous pouvez me rendre un service ?

Qu'est-ce que je disais ? Le rappel, déjà, de la dette que j'avais contractée.

— Crachez le morceau.

Elle respira à fond.

— Vous voulez bien me conduire à l'autel ?

Sacré bon Dieu.

— C'est le rôle de votre père.

— Il est mort.

Merde, j'avais oublié.

J'étais sur le point de lui demander s'il y avait quelqu'un d'autre... Seigneur, n'importe qui, quand elle ajouta :

— Nous avons connu des hauts et des bas, tous les deux, mais vraiment, personne ne me connaît aussi bien que vous.

— C'est entendu.

Elle sourit.

— Allez, Jack, peut-être même que vous vous amuserez. Ben tiens.

Elle plongea la main dans son sac, en sortit une enveloppe d'agence de voyages qu'elle posa sur la table.

— C'est de notre part, à Stewart et à moi. Pour après la cérémonie.

Je l'ouvris : un billet à destination de New York.

— Vous essayez de vous débarrasser de moi ?

Elle se leva, me regarda et secoua la tête.

— Vous allez rester sobre, hein, Jack ?

J'acquiesçai. Elle se pencha et, pour la première fois de notre chaotique histoire, elle me passa les bras autour du cou.

— Ne faites pas cette tête de déterré, Jack. Vous allez adorer l'Amérique.

Sur ces mots, elle partit. Et, je le jure devant Dieu, il y avait de la gaieté dans son pas.

Je réglai la note, sortis et, je n'en crus pas mes yeux, il y avait une unique plume blanche sur le sol. Au moment où je me baissais pour la ramasser, une grosse chaussure se posa dessus et l'abîma irrémédiablement.

Je levai les yeux et découvris le père Malachy, la cigarette au bec. Je m'apprêtais à le traiter de tous les noms à cause de la plume mais me dis que, d'une façon ou d'une autre, l'Église écrase tout ce qui échappe à son contrôle.

— Taylor, si tu te dépêches, tu pourras voir la mère de la gamine. Elle est avec ton copain, Jeff, tu sais ? On dirait qu'ils ont fait des courses chez Dunne et ils sont dans Shop Street, là.

Il remarqua la plume collée à sa chaussure et lâcha un juron.

— C'est quoi, cette saloperie ?

— Ça, mon père, c'est un miracle qui ne s'est pas réalisé.

Je me hâtai en direction de Shop Street, tombai nez à nez avec Jeff et Cathy qui se tenaient par la main. Cette femme avait tué sa propre fille, elle m'avait imposé des années de chagrin et de culpabilité. Ils firent halte quand je me plantai devant eux et, c'est pas des blagues, elle se réfugia derrière lui.

Une centaine de fois j'avais envisagé cet instant et toutes les façons dont j'allais lui faire payer les tourments qu'elle m'avait infligés. Jeff m'adressa un regard suppliant.

— Belle journée pour se promener, dis-je.

Et je passai mon chemin.

[1] Le hurling est une sorte de hockey sur gazon opposant deux équipes de quinze joueurs qui, à l'aide de crosses (hurleys), tentent de projeter une balle entre des poteaux semblables à ceux du rugby. (Toutes les notes sont du traducteur.)

[2] En fait, elle a été érodée par le temps au point de devenir quasiment invisible.

[3] Le rôle premier de cette association consiste à fournir une aide psychologique et un soutien à ceux qui désespèrent, sont emprisonnés ou envisagent d'attenter à leurs jours.

[4] En français dans le texte.

[5] En français dans le texte.

[6] Thomas Merton (1915-1968), moine, écrivain, un des auteurs catholiques majeurs du XXe siècle.

[7] « Mettre le feu au troisième bar. »

[8] « *Allow me to introduce myself.* »

[9] Le détective de nos amies les bêtes, Jim Carrey au cinéma.

[10] « *Somewhere far away a lonely bell was ringing...* », paroles de la chanson écrite par Johnny Cash *Sunday Morning Coming Down*.

[11] « Berceuse pour ceux qui n'ont pas de nom. »

[12] « Inhumain. »

[13] « Chez moi, là où sévit la haine ».

[14] En français dans le texte.

[15] Allusion à l'ouvrage anonyme anglais du XIVe siècle *The Cloud of Unknowing*, dont le titre français est *Le Nuage de l'inconnaissance*.

[16] « Quelque chose à cacher. »

[17] « *First we take Manhattan, then we take Berlin.* »

[18] Référence au roman irlandais de Brinsley MacNamara sur le pouvoir des ragots en milieu rural, *The Valley of the Squinting Windows* (1918).

[19] *The Deer Hunter*, film de Michael Cimino (1978).

[20] *Fish* (poisson, ici saumon) signifiait *dollar* (s) en argot « daté » et a pris, entre autres, la connotation de femme hétérosexuelle en argot actuel.

[21] « Prêt à tuer et à tirer ma révérence. »

[22] Le Premier ministre de la république d'Irlande.

[23] *Chin*, prononcé « tchin », signifie le menton.

[24] Association qui enseigne aux gens à surveiller leur poids.

[25] *Just Another Toun*, chanson de Johnny Duhan.

[26] En français dans le texte.

[27] Selon une légende, saint Patrick aurait chassé d'Irlande tous les serpents (métaphore pour les païens).

[28] Genèse, 4,9.

[29] Sur le modèle de *La Constance du jardinier*, roman de John Le Carre.

[30] « *When we have shuffled off this mortal coil* » (Hamlet, III, 1).

[31] *A Little Boy Lost*, poème de William Blake.

[32] Référence au roman de Thomas Hardy *Loin de la foule déchaînée*.